BLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
D
61
APOLI

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE
DE L'HOMME,
CONSIDERÉ
DANS TOUS LES AGES
& dans toutes les conditions :

AVEC

DES PRINCIPES D'EDUCATION,
propres à former les jeunes gens à la Vertu.

Par M. LE MAÎTRE DE CLAVILLE, *ancien Doyen du Bureau des Finances de Rouen.*

Troisiéme Edition revûe, corrigée, & considerablement augmentée par l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez SAUGRAIN, Grande Salle du Palais, à la Providence.

M. DCC. XL.

B. R. NEAPOLIS

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans la ſeconde Partie.

CHAPITRE V.

Recapitulation du premier Tome, 1.
Des plaiſirs de l'eſprit à la Ville & à la campagne ; & combien les plaiſirs de l'eſprit & de l'ame ſont préferables aux plaiſirs des ſens, 21
De la juſtice, de la reconnoiſſance & de la generoſité, 45
Epiſode ſur les gens de robe, 50
De la juſtice dans la vie privée, 62
Des fauſſes vertus, 67
Grands exemples de géneroſité & de reconnoiſſance, 77

CHAPITRE VI.

S'Attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du ſort, 88
Contre le trop d'attache aux richeſſes, & le deſir trop vif de faire fortune, 99
Du choix d'un état de vie, 109
Contre la diſſipation, 124
Contraſte de la diſſipation & de l'avarice, 129
Du bon uſage des richeſſes & du credit, 131

De la fermeté dans les disgraces, 136
Combien les disgraces sont utiles à la Religion, à la raison, à la fine volupté, 144

CHAPITRE VII.

DU mariage : de ce qu'on doit à ses proches, à son prochain & à ses amis, 156
Précautions qu'on doit prendre avant & après le mariage, 158 & 166
Des seconds mariages, 173
Devoirs reciproques des peres & des enfans, 175
Devoirs de l'homme à l'égard de ses proches 185
Devoirs à l'égard du prochain, 190
Devoirs de l'amitié, 196

CHAPITRE VIII.

DE la morale, 206
Le caractere de l'homme de bien est préferable aux autres. 211
Du respect humain, 221
Combien il est important de savoir sa Religion, 244
Contre les Athées, 264
Sentimens des Anciens sur la Divinité, 250
Contre les impies, les incredules, les esprits forts & les Déistes, 256
Contre les Héretiques, 310
Des bonnes œuvres, 327

Fin de la Table de la seconde Partie.

TRAITÉ
DU VRAI MERITE
POUR TOUS LES AGES
ET TOUTES LES CONDITIONS.

CHAPITRE V.

Recapitulation du premier Tome; des plaiſirs de l'eſprit à la ville & à la campagne ; combien les plaiſirs de l'eſprit & de l'ame ſont preférables aux plaiſirs des ſens ; de la juſtice ; de la reconnoiſſance, & de la généroſité.

LE ſuccès de ce Traité eſt le premier bonheur de ma vie ; on n'auroit pas dû me l'envier : mais comment déſarmer les jaloux & les cauſtiques ? Le plaiſant livre ! diront-ils : quoi de plus aiſé que !

de multiplier des volumes aux dépens des anciens & des modernes, des vivans & des morts ? Se faire auteur ſans compoſer, c'eſt la ſeule nouveauté qu'on trouve dans cet ouvrage.

Je conviens avec ces Meſſieurs, que je pouvois m'épargner la peine d'amaſſer des materiaux pendant quarante ans, pour n'être qu'un plagiaire à leur égard : mais parce qu'ils ſavent tout, eſt-il défendu aux autres de s'inſtruire ? Eux-mêmes peuvent-ils ſe plaindre de ce que je rappelle à leur eſprit ce qui les flattoit tant autrefois ? Que dans un ſermon, au lieu d'un ſtyle de ruelle, on reconnoiſſe partout l'Evangile, les Peres & David : que dans une cauſe importante l'Avocat nourriſſe ſon plaidoyer des Ordonnances de nos Rois, du ſentiment des plus habiles Commentateurs, & d'exemples déciſifs ; ces orateurs ne ſeront-ils que des plagiaires ? Quoi qu'on en penſe, j'ai mieux aimé rajeunir d'anciennes beautes, que de hazarder des ſottiſes nouvelles. Ceux qui ſont d'un autre goût trouvent tous les jours de quoi ſe ſatisfaire.

Nous avons de grandes obligations aux hommes habiles qui nous donnerent en 1732. le Dictionaire Univerſel. Ces livres précieux contiennent la plus pro-

fonde érudition : on n'en peut trop vanter l'utilité & la beauté : mais ces grands ouvrages ne ſont propres que dans le cabinet. Cet inconvenient, auquel il eſt impoſſible de remedier, fait encore mieux ſentir le merite d'un livre portatif dont on peut jouir en tout tems & en tous lieux. Il eſt donc vrai qu'on enrichiroit beaucoup la république des Lettres, ſi on réduiſoit en petit une infinité de volumes immenſes, dont le précis ſuffiroit pour l'inſtruction de ceux qui ſavent lire. C'eſt ſurtout à cette préciſion que je me ſuis attaché ; je laiſſe une idée de nos meilleurs Ecrivains dans tous les genres, & ſi j'avois été bon paraphraſte, j'aurois fourni auſſi aiſément huit volumes que huit chapitres : mais

Parler beaucoup & ne rien dire,
L'ennuyeuſe fécondité !

Il y aura toujours des gens de mauvaiſe humeur, & des critiques de toute eſpece : on ſe fait honneur de n'être content de rien. Je veux préſerver les jeunes gens de ce défaut : j'ai redoublé mes ſoins en leur faveur ; ils ſont mon principal objet. Peut-être aimeront-ils ou ma façon de penſer ou ma maniere d'écrire : Eh ! pourquoi ne s'en trouveroit-il pas un à qui je pourrois inſpirer le deſir de deve-

nir homme de merite : & ſi j'en trouve un ſeul, ne ſerai-je pas bien vengé des cenſeurs ? Mais il arrive tous les jours qu'on rencontre ſous ſa main le ſecond tome d'un ouvrage ; on l'ouvre au hazard, & quand on tombe ſur quelque endroit qui pique la curioſité, on eſt fâché de n'avoir pas lû ce qui précede. Je repete donc ici, pour ceux qui pourroient être dans ce cas, que dans le premier volume je m'attache plus à l'eſprit qu'au cœur : dans celui-ci, plus au cœur qu'à l'eſprit. J'ai rendu cette eſpece de diviſion imperceptible, parce qu'il faut faire entrer la vertu dans l'ame à meſure que la raiſon ſe développe : cet heureux concert dépend en partie d'une bonne éducation. De-là vient que je la recommande ſi ſouvent dans tout mon livre : c'eſt au pere à la procurer, au fils à en profiter.

Je prends mon Eleve en ſortant du College : je l'introduis dans le monde ; mais je le conduis pas à pas & comme par la liſiére. Je commence par lui apprendre à penſer noblement : cette premiere impreſſion ne tend aſſurément pas à lui inſpirer de l'orgueil, mais à le préſerver pour toujours de la crapule & de la baſſeſſe. A côté des ſentimens nobles je place la politeſſe, la complaiſance, la

douceur & l'égalité: Par ce moïen je saisis mon jeune homme tout à la fois par le cœur, par l'esprit, par l'humeur & par les manieres. Je tâche de le former à l'honneur, à la raison, à la religion. Après ces idées generales, je lui fais sentir la fausseté de la plûpart des vertus humaines & le prix de la veritable vertu : je lui apprends à se connoître & à distinguer le galant homme, l'honnête homme, l'homme de merite & l'homme de bien. Enfin je le presse par les motifs les plus puissans, de devenir un *virtuoso* : j'ai pensé à cet égard comme le P. de Courbeville quant il a traduit l'*el Discreto* de Balthasar Gratian sous le titre de l'Homme Universel.

De-là je passe à l'érudition : cet article m'a couté des soins ; & je me suis permis un peu d'étenduë. Il n'est pas aisé de conduire les jeunes gens ces premiers élemens de la bonne litterature jusqu'à la délicatesse du goût. J'aime fort le laconisme, mais les matieres importantes demandent des détails. Les conseils méthodiques m'ont paru plus rebutans qu'instructifs : je me suis servi d'exemples & de paralelles. Le style suranné & le phébus, les expressions impropres ou populaires, les pensées fausses, tous ces défauts mis à côté du beau, du juste &

du naturel, forment un contraſte qui fait une double impreſſion ſur l'eſprit. Plus on ſe dégoûte du ridicule, plus on s'attache à la perfection. Les traits diametralement oppoſez que je cite doivent produire la juſteſſe ; & cette juſteſſe produit un ſentiment cent fois plus efficace pour l'inſtruction, que tout le progrés de la plus heureuſe memoire.

La plûpart des Précepteurs ne connoiſſent pas toute la beauté du Rudiment : ils en ſavent la méchanique ſans en faire ſentir l'eſprit. L'enfant met ſa mémoire à la torture pour diſtinguer le nominatif de l'ablatif : & quand aprés mille efforts il eſt parvenu à ne les pas confondre, il n'en ſait pas encore l'étymologie. Voilà le premier deſordre d'une mauvaiſe inſtruction & le principe de l'ignorance. De-là le retardement de la jeuneſſe : on a beaucoup étudié, & l'on n'a rien appris. C'eſt ce qui fait que tant de gens ne ſavent ni parler ni écrire. Les ſuites facheuſes de ce défaut ont ranimé mon zele : ceux qui voudront eſſayer les remedes que je propoſe ne me reprocheront pas d'avoir été trop long ; & ſi j'ai réuſſi, je ſerai trop payé de mes ſoins.

Plus ce qu'on fait coute de peine,
Plus le ſuccés fait de plaiſir.

J'ai fini le premier volume par le bon

uſage des plaiſirs. Je ne ſai rien de plus important pour la jeuneſſe que d'éviter la débauche & de ſe garantir des grandes paſſions en ſe bornant aux plaiſirs délicats. Je fais ſentir toute l'horreur de l'yvreſſe & les dangers du gros jeu : j'arme les cœurs trop tendres contre les piéges de l'amour ; mais je conſeille l'uſage moderé des ſpectacles. Ces deux propoſitions ont paru un paradoxe à mes frondeurs. Combien de ſophiſtes préferent de faux préjugez à la droite raiſon ! De ce qu'autrefois quelques ſpectacles faiſoient horreur, eſt-ce une raiſon de conclure aujourd'hui que le Tartuffe, le Miſantrope, l'Avare, le Grondeur, le Joueur, & les Précieuſes ridicules, ſoient l'occaſion prochaine du peché ? Je ſuis perſuadé que tout homme de bien qui a de l'uſage du monde, regardera ce que je dis des plaiſirs plus comme une leçon de bon eſprit & de bon goût, que comme un ſujet de ſcandale. Voilà en deux mots la recapitulation, j'ai penſé dire la peroraiſon de mon premier tome.

Quoique j'aye diviſé mon Livre par Chapitres, il eſt pourtant vrai que d'un Chapitre à l'autre on trouve à peu-près la même liaiſon que dans les chants differens d'un Poëme. Puiſque j'écris pour tous les âges, j'ai dû commencer par le

plan d'une bonne éducation, & finir par les moyens de parvenir à une heureuſe fin. La vie eſt courte : cependant depuis quinze ans juſqu'à quatre-vingt, que de choſes à apprendre, que de paſſions à craindre, que d'évenemens à eſſuier ! J'ai tâché d'abord de faire d'un homme bruſque un homme poli, & d'un ignorant un homme de lettres. Aujourd'hui je veux faire d'un homme foible un homme fort, & d'un mauvais Philoſophe un homme de bien. Mais que le plaiſir que j'ai trouvé à m'étendre ſur ce qui regarde la Religion, va m'attirer de nouveaux cenſeurs !

J'ai deviné tout ce que diroient les Déiſtes & les *Eſprits forts* que je démaſque. Quel fond d'orgueil, s'écrieront-ils, ſe trouve caché ſous le vernis trompeur d'une fauſſe modeſtie ! De quel front ce paraſite litteraire oſe-t'il faire tour à tour le Grammairien, l'Orateur, le Poëte, le Philoſophe & le Théologien ? Nulle proportion dans ſes Chapitres : ſa Préface, qui eſt plûtôt une Comedie Italienne, que l'Argument d'un Livre inſtructif, étoit plus que ſuffiſante pour nous ennuyer. Quoi ! le protecteur des Spectacles fait le Miſſionnaire & le Prédicateur : un ſectateur des plaiſirs paraphraſe enſemble le Décalogue & Qui-

nault, Moliere & l'Evangile; quelle contradiction ! Effleurer tant de matieres, n'eſt-ce pas prouver au public qu'on ne ſait rien ? Quand on fait tant de métiers, il n'en eſt pas un qu'on ſache bien faire.

Eh ! Meſſieurs, miſericorde ! Si je ne vous plais point, ne me liſez pas. Ceux qui m'attaquent ſi vivement ne penſent pas qu'ils me font bien de l'honneur. Eſt-ce ma faute à moi, ſi la vérité les offenſe? Et de quoi ſe fâchent-ils ? Je ne les peins tels qu'ils ſont que pour les engager à devenir tels qu'ils devroient être. Qu'ils regagnent l'eſtime des honnêtes gens, & nous ſerons d'accord. Deux maximes ſont également inconteſtables pour eux & pour moi ; on ne peut arrêter le progrès de la cangréne qu'en employant le le fer & le feu, & on ne refute point des démonſtrations par des injures.

Rien n'eſt plus étonnant dans la nature, que de voir tous les hommes tendre à la même fin, & prendre des chemins tout contraires pour y parvenir. Nous cherchons le bonheur ; & nous vivons comme ſi notre unique étude étoit de l'éviter. D'où vient ce déſordre ? De ce que nous préferons les caprices ridicules à la droite raiſon, l'entêtement à la docilité, les inquiétudes dévorantes au

repos intérieur, l'inſatiabilité à la modération des deſirs, les paſſions brutales aux plaiſirs de l'eſprit, & l'impieté à la Religion. Il me ſemble pourtant qu'il eſt bien gracieux de s'attirer l'eſtime & la bienveillance des gens de mérite, de ſe croire aſſez riche avec une fortune médiocre, de pouvoir ſans orgueil ſe ſuffire à ſoi-même, de s'élever au-deſſus des évenemens, de gagner tous les cœurs; & de vivre de maniere qu'en craignant Dieu, nous ne nous rendions pas indignes de ſa miſericorde. Voilà l'eſprit de mon ſecond Tome. Si ce ſyſtême eſt faux, je ne connois ni la raiſon, ni la Religion.

J'ai peut-être un peu trop allongé mon dernier Chapitre, mais auſſi c'eſt le ſeul où je parle des devoirs du Chrétien, qui ſont le principal objet des hommes ſenſez, parce qu'entre un petit nombre de jours & les jours éternels, il n'y a pas d'équateur comme dans nos deux hemiſpheres. Rendons-nous heureux dans ce monde, mais ſurtout occupons-nous du bonheur éternel : ces deux points eſſentiels doivent partager la vie de l'homme en obſervant les regles de la proportion. A l'égard de cette felicité momentanée à laquelle nous aſpirons tous, je ſuis perſuadé qu'elle dépend bien plus du cœur droit & du bon eſprit, que des hazards de la for-

tune. Nous en ſerions tous également convaincus ſi l'experience & la reflexion nous apprenoient à bien penſer.

Il y a plus de 45. ans qu'on me reçoit avec bonté au Château de Bailleul près de Fécamp : ſi j'avois été copiſte entendu, j'y aurois appris à peindre mieux le vrai merite. C'eſt-là que j'ai trouvé depuis peu un diſtique fort ancien : on y reconnoît le goût d'Horace & le ſtyle de Bertaut ; je ne le crois pas imprimé, & on le lira avec plaiſir : c'eſt un précis de la meilleure Philoſophie : le ſtyle uſé ni les caſuels de la deſtinée n'effacent point le merite des ſentimens judicieux.

Voici, ami, ſi tu le veux ſavoir
Qui fait à tous joyeuſe envie avoir.
Biens ſuccedés & non acquis à peine,
Feu en tout tems, maiſon plaiſante & ſaine;
Jamais procès, les membres bien diſpos,
Et au dedans un eſprit en repos.
Contraire à nul, n'ayant aucuns contraires,
Peu ſe mêler des publiques affaires.
Sage, ſimpleſſe, amis à ſoi pareils,
Table couverte & ſans grands appareils,
Facilement avec toutes gens vivre,
Puis ſans grand ſoin, n'être point pourtant yvre :
Femme joyeuſe, & chaſte néanmoins :
Dormir ſi doux que la nuit dure moins.
Plus haut qu'on n'eſt ne vouloir point atteindre.

Ne deſirer la mort & ne la craindre.
Voilà, ami, ſi tu le veux ſavoir
Qui fait à tous joyeuſe vie avoir.

Si l'Auteur avoit parlé d'érudition & de Religion, ne reconnoîtroit-on pas-là l'abregé gothique de ce que j'ai étendu en ſtyle nouveau. Cette Poëſie que Marot ne déſavoueroit pas, eſt une eſpece de rondeau qui contient des maximes & des ſouhaits. Tous les hommes ne cherchent qu'à ſe rendre la vie agréable : les ſoins qu'on ſe donne, les peines qu'on s'épargne, les plaiſirs qu'on ſe procure, tout tend au vrai bonheur : mais ce monde eſt un ſejour de trouble & de miſeres, &

Il faut paſſer par les peines
Pour arriver aux plaiſirs. (*Quin.*

En attendant que nous devenions impaſſibles, incorruptibles, impeccables, nous ne ſaurions mieux faire que d'égayer ſagement notre exil. La traverſe d'une vie à l'autre eſt aſſez difficile :

Sur ce paſſage au moins ſemons des fleurs.

Rien de plus judicieux que ce conſeil, ſi on le prend bien : rien de plus dangereux, ſi on l'empoiſonne. S'élever au-deſſus des peines de la vie par le ſecours du bon eſprit, aimer la regle & le bon ordre, bien remplir tous ſes devoirs, être

tous égards d'un commerce sûr & d'un aractere aimable, éviter comme la peste 'injustice & la grossiereté : A toutes ces onditions semez des fleurs dans un chenin raboteux, livrez-vous aux plaisirs délicats. Je l'ai conseillé dans le Chapitre précedent : si on a pris mal ma façon de penser, le distique que je viens de citer a justifie. En effet.

Biens succedés & non acquis à peine.

Qu'il est doux de pouvoir jouir d'un patrimoine honnête, quand on sait se mesurer sur son état ; & qu'il est triste d'être toujours devoré de desirs & agité d'inquiétudes ! Il n'est pas vrai que la nécessité contraigne la loi ; elle ne contraint que le cœur qui s'égare ; & rien ne peut justifier la prévarication. Je ferai voir dans le Chapitre suivant que le desir de faire fortune est un grand écueil pour la vertu, & combien les avares & les dissipateurs sont à plaindre.

Feu en tout tems, maison plaisante & saine.

L'hiver grand feu, l'Eté une allée sombre, un reduit commode & riant, que faut-il davantage ? Le Philosophe chrétien, l'homme moderé ne veut rien de plus. *Jamais procès.* Bientôt je vous ferai voir combien ils sont à craindre. *Les*

membres bien diſpos. Rien n'eſt plus flateur que ce ſouhait. L'Auteur a bien ſû qu'un temperament robuſte ne dépend pas de nous : mais cette réflexion qui paroit inutile à ceux qui liſent mal eſt une leçon bien importante pour les hommes qui penſent. Elle leur apprend à ne pas ſacrifier à la débauche, de quelque eſpece qu'elle ſoit, un tréſor auſſi précieux qu'une bonne ſanté. *Et au dedans un eſprit en repos.* Dans ce point ſeul conſiſte toute la ſageſſe humaine. Suivez de prés ces chercheurs d'or & de diamans dont parle Madame Deshoulieres, & ces calculateurs éternels qui gagnent cent francs par minute, vous trouverez que tous les treſors de la fortune & que tous les plaiſirs qui bleſſent l'innocence ne valent pas la moderation des deſirs.

Contraire à nul. Que ce mot eſt beau ! Cette partie de caractere eſt ce qui approche le plus honnête homme de la divinité. C'eſt le dernier periode de la malignité de nuire à ſon prochain, & de l'humanité de ne vouloir obliger perſonne. *N'ayant aucuns contraires.* La vertu ne procure pas toujours ce bonheur : je crois même que le merite fait plus de jaloux que de ſectateurs : ainſi ce ſouhait eſt plus de ſpéculation que de pratique. Le nombre des pervers qui groſſit

ous les jours me fait croire qu'un ſçelerat a autant de plaiſir à faire du mal à un honnête homme, qu'un honnête homme en trouve à ſecourir un malheureux.

L'Auteur nous apprend enſuite que les affaires d'autrui ou de l'Etat ne ſont pas les nôtres : que l'homme ſage doit ſe reſſerrer dans ce qui le concerne : qu'une noble ſimplicité eſt infiniment préferable à tous les dehors faſtueux : que nous devons bien choiſir nos amis, & vivre poliment avec tout le monde : ſavoir à table répandre de l'eſprit ſans orgueil, des graces ſans affectation, de bonnes manieres ſans embarras, & du vin ſans yvreſſe. *Sapias, vina liques*, dit Horace : mais *ſapias ad ſobrietatem*, la ſageſſe & la gaieté ne ſont point incompatibles.

Femme joyeuſe & chaſte néanmoins.

Celui qui trouve ce tréſor eſt bien riche : mais celui qui l'ayant trouvé n'en connoît pas le prix eſt un étourdi ou un libertin qui ne ſait pas la valeur des choſes. De même la femme qui ſe dérange, ruine ſes enfans & deſole ſon mari : & celle qui pleure toujours devient le fleau de la ſocieté civile. Ne ſauroit-on rire modérement : eſt-ce un merite de

bouder : la ſageſſe, la raiſon & le bon eſprit ſont-ils des chimeres ? Si tout le monde penſoit comme moi du mariage, on verroit plus de gens heureux.

Dormir ſi doux que la nuit dure moins.

Les eſprits inquiets, les cœurs obſedés par des paſſions trop vives & les humeurs atrabilaires ne connoiſſent guéres ce précieux repos. Perſonne n'a mieux peint que Boileau un forçat ſurchargé de ſoucis.

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Ce vers eſt d'une beauté infinie : ce n'eſt qu'une traduction, mais préciſe & ſublime de quatre vers d'Horace qui repreſente avec la force & les graces qui lui ſont naturelles ce boureau des hommes le chagrin, tantôt voltigeant ſur tous les agrets d'un Vaiſſeau, tantôt pourſuivant pas à pas le galerien qui rame ſur la terre. Horace ne connoiſſoit guéres les peines de la vie : l'honneur des Latins & favori de Mœcene, il n'avoit rien à craindre ni à deſirer : Auſſi toujours éloquent & fecond, on lui retrouve la même énergie quand il vante les charmes de ce dormir ſi doux. *Nec leves ſomnos ſordidus auffert cupido.* Les ſonges legers ne ſont point faits pour les cœurs qui

qui ſont toujours eſclaves de leurs deſirs.

Plus haut qu'on n'eſt ne vouloir point atteindre.

Quel fonds de réflexions pour ceux qui ne cherchent qu'à s'oublier eux-mêmes ! Si comme Eſope les nouveaux parvenus mettoient dans leur coffre fort les ſabots de leurs peres, on ne verroit pas tant de faquins bâtir des palais : & ſi les gens de conſideration faiſoient uſage d'une maxime auſſi ſaine, ils ſeroient plus attentifs à conſerver le bien de leurs ayeux, & on ne verroit pas tant de châteaux en décret. Qu'une belle terre coûte à faire ! l'arondir, l'anoblir, la bâtir, la planter; quelle dépenſe, que de ſoins; mais on jouit ſans reflexion : l'inattention produit la negligence, l'une & l'autre conduiſent à l'abus : De-là patrimoine mutilé, réputation flétrie, ſanté uſée, amis & parens égarés, & peut-être perdus. Que de réflexions pour les jeunes gens !

Ne deſirer la mort, & ne la craindre.

Ce dernier vers fournit un beau champ à la plume delicate qui nous donne *le pour & contre*. Le ſentiment général eſt que les hommes les plus malheureux ne deſirent point la mort, & que les

plus vertueux la craignent. Pour moi je penſe que les peines de la vie, la neceſſité de mourir, la force de l'eſprit, les bonnes mœurs & l'eſperance devroient bien calmer nos frayeurs.

Que nos Docteurs les plus ſcrupuleux, ceux qu'on appelle Rigoriſtes, faſſent une analyſe ſevere de toutes les parties du diſtique que je viens de citer, ils n'y trouveront pas de conſeils Evangeliques : mais on ne parle pas toujours de religion, & ils conviendront que dans ce plan d'une deſtinée heureuſe on reconnoît la force de l'ame, la bonté du cœur, la juſteſſe de l'eſprit, la delicateſſe du goût, & une correſpondance parfaite entre la droite raiſon & les plaiſirs des ſens dont j'ai conſeillé l'uſage ; mais l'uſage toujours moderé, toujours delicat, je déclare donc à mes Cenſeurs que ſur le Chapitre des plaiſirs ce diſtique eſt mon ſyſteme, je crois que juſqu'ici le grand nombre eſt pour moi ; heureux ſi ce qui me reſte à dire ne me dérobe point de ſuffrages.

Enjoindre aux hommes d'être inſenſibles aux plaiſirs des ſens, c'eſt, à l'exemple des Stoïciens, vouloir reſoudre la nature : ſe livrer inconſidérément & ſans choix aux plaiſirs groſſiers, c'eſt vivre en bête fauve : mais épurer les plaiſirs

& réduire les paſſions en amuſemens, c'eſt accorder la nature & la raiſon : enfin ſubordonner la raiſon à la religion, c'eſt à quoi je réduis le vrai bonheur de l'honnête homme & du chrétien pour le tems & pour l'avenir. Il ne s'agit pas d'anéantir les ſens, mais de les épurer.

Sur ce plan j'aurois pû conduire mon traité juſqu'à trois volumes. Les uſages de la vie, l'érudition & la religion meritoient bien chacun le leur : je n'avois qu'à étendre mes matieres dans tous ces jours précieux que j'ai paſſez chez M. le Marquis de Bailleul. Le Parc apprend à penſer, la Bibliotheque apprend à écrire, la converſation y eſt une leçon tendre & pathetique de douceur, d'égalité, de politeſſe & de ſavoir : mais c'eſt ſurtout aux exemples que je dois ce qu'on trouve de meilleur dans mon Livre. Si j'avois lû plûtôt le beau morceau dont je fais part au Public, j'aurois pris un grand plaiſir à le paraphraſer : quoiqu'il en ſoit, le public s'eſt accommodé à l'idée que je m'étois faite, & dés la premiere édition je me ſuis attaché à démontrer combien les plaiſirs de l'eſprit & de l'ame ſont préferables aux plaiſirs des ſens. Cette ſeconde propoſition m'avoit paru refuter radicalement la fauſſe interprétation qu'on avoit donnée à la préceden-

te, & je ne croyois pas qu'un Ecrivain public pût me tourner en ridicule pour avoir offert à Dieu ma maniere de penſer. J'aime le monde & les plaiſirs délicats, j'aime ſur-tout les gens de merite : mais je ſuis chrétien & je ne rougis pas de l'Evangile : que peut-on trouver de contradictoire dans ce formulaire de conduite & dans cette profeſſion de Foi ?

Mais ſur toutes les choſes de la vie les goûts ſont ſi differens qu'on ne doit pas s'étonner ſi les ſectateurs d'une ſageſſe ſombre & mélancolique, ſi des hommes preſque inabordables, toûjours hériſſez d'épines & comme ennemis de tout le genre humain ſe ſont ſcandaliſez de ce que dans un même Traité, j'ai oſé allier la ſageſſe avec les plaiſirs. Pour moi, dont le ſiſtême eſt tout different du leur, moi qui crois les plaiſirs un ſpecifique dans ces criſes violentes de chagrin qui jettent l'ame dans une ſorte d'abattement ; moi qui crois l'uſage des plaiſirs auſſi gracieux que l'abus en eſt funeſte ; moi enfin, qui veux faire de vous un homme vraiment ſage ; mais un ſage, ami de la ſocieté, & aimant les bonnes choſes, j'ai dû parler aſſez des plaiſirs pour les faire connoître ; & je me ſuis bien gardé d'éfleurer la vertu & d'amolir le cœur par des images ſéduiſantes. J'ai crû de-

oir propoſer aux jeunes gens des reme-
es contre le poiſon que trop de goût
our les plaiſirs, ou le choix pernicieux
es plaiſirs peut introduire dans l'ame;
: je me flatte que l'idée qui reſtera de
ıa Philoſophie, c'eſt que les plaiſirs n'y
:rvent que comme d'enveloppe à la ver-
ı. On voudra bien faire grace à quel-
ues tours plus égayez dont je me ſuis
:rvi; je n'ai penſé qu'à procurer aux
:unes gens un tempérament qui les ga-
ıntiſſe de la débauche, non pas un
)oyen qui produiſe la corruption. On ſe
)uviendra donc pour toûjours que la
ıorale que je prêche conſiſte principale-
ıent à s'éloigner du vice, & à pratiquer
vertu.

Sur ce principe j'ai conſeillé l'uſage
:s plaïſirs; mais on n'a pas dû démem-
'er ma propoſition. J'ai toujours ajoûté
ıe les plaiſirs des ſens, quelque déli-
ts qu'ils ſoient, n'approchent pas des
aiſirs de l'eſprit & de l'ame. Les uns
ſont, ſi j'oſe ainſi les nommer, que
perficiels & exterieurs; ils peuvent
:n charmer nos chagrins, ou fixer pour
ı moment la joye fugitive; mais ils ne
nt qu'éfleurer le cœur, ils ne le rem-
ſſent pas. Eſſayons des plaiſirs de l'eſ-
it & de l'ame, nous y trouverons le
mble de la ſatisfaction. Ce goût n'eſt

pas ſenti de tous : le petit nombre à qui il eſt donné connoît la volupté la plus parfaite, la ſeule qui merite le nom de vertu.

La Bruyere a dit, que rien ne rafraîchit plus le ſang que d'avoir ſû éviter de faire une ſottiſe. Par-là, nous nous épargnons le remords, & c'eſt une exemption de peine qui produit en nous un commencement de plaiſir ; mais une bonne action que nous nous gardons bien d'éventer, de peur que le merite ne s'en évapore, c'eſt-là ce que j'appelle la plénitude de la volupté.

Que tous les plaiſirs où il entre de l'eſprit ſoient préferables aux autres, c'eſt une verité de ſentiment qui n'a pas beſoin d'être démontrée. Les ſtupides ne connoiſſent de plaiſirs que ceux qui leur ſont communs avec la bête, & qui ſont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la diſtinction & de l'élevation de l'homme. De-là il eſt aiſé de conclure que celui qui a plus d'eſprit eſt capable de plus de plaiſirs. Je conviens auſſi qu'il en peut mieux ſentir l'amertume des peines ; mais enfin, il eſt sûr qu'un homme deſprit eſt plus flatté qu'un ſtupide dans le choix des plaiſirs qui leur ſont communs ; & j'ajoute que les plaiſirs qui ſont purement

le l'eſprit, ſont infiniment preferables ux autres qu'on goûte même avec eſ- rit. L'experience nous apprend bien que la plûpart des gens d'eſprit tirent de eur eſprit même une corruption plus ra- inée dans la jouiſſance des plaiſirs : mais lle nous apprend auſſi que l'homme l'eſprit vertueux tire de la corruption même de la nature dequoi élever ſon eſ- prit pour le choix de ſes plaiſirs : Ainſi l'on n'eſt point en danger de ſacrifier ou de faire ſervir l'eſprit aux ſens, quand dans le choix des plaiſirs on prefere ceux qui ſont purement de l'eſprit.

Que les plaiſirs de l'eſprit ſoient moins ſujets à de fâcheux retours ; c'eſt une verité dont on ne ſauroit diſconvenir ; & c'eſt aſſez une bonne raiſon pour leur accorder la préference ; mais ſi votre volupté eſt auſſi délicate qu'elle doit l'être, vous les trouverez encore plus piquans. Figurez-vous que vous jouiſſez encore de ces mêmes momens, où vous avez été comme accablé par les plaiſirs, mais par les plaiſirs des ſens, quoique délicats & variez. Paſſez de-là à ces inſtans de ſolitude gracieuſe, où débarraſſé des objets, vous vous êtes trouvé ne jouiſſant que de vous-même ; où la lecture amenant ou nourriſſant la reflexion, vous avez ſû vous livrer tour à tour à

l'amuſant ou au ſolide ; où vous avez mis à profit la fatuité des uns & la dureté des autres ; où l'idée des grands Hommes vous a tourné & fixé du côté du grand ; rappellez ces momens, où revenu à vous même, & dépouillé de toute prévention, vous avez regardé le ſpectacle étonnant de la nature avec tant de plaiſir, mais avec tant de reſpect pour l'infinité d'un Etre ſans principe & ſans fin, où l'ordre des choſes vous a donné du goût pour la ſageſſe ; où la faculté de jouir de ce qui ſemble n'être fait que pour vous, a piqué votre reconnoiſſance: comparez toutes ces heures ſi differemment & ſi utilement employées, avec tous les momens perdus dans le tourbillon du monde ; & convenez avec moi qu'une imagination ſagement ingénieuſe vous fournit des plaiſirs plus piquans, ſoit par des reflexions profondes, ſoit par de legeres impreſſions, que tous vos ſens ſatisfaits ne vous ont flatté.

Dans tous les lieux du monde, à la ville, à la campagne, juſques dans les déſerts, on lit, on medite, & l'on trouve par-tout des reſſources contre l'ennui, quand on ſait s'amuſer utilement. Je conviens que pour mettre à profit ce moyen infaillible de bonheur, il ne faut pas être de ceux dont l'Horace du tems a dit:

Des

Des Créanciers, une Maîtreſſe
Le tiraillent comme un Forçat. (*M. Rouſſeau.*)

Je ſuppoſe un homme né heureuſement, ou aguerri contre les grandes paſſions par la reflexion & par l'expérience : je ſuppoſe un homme raiſonnable qui a toujours aimé à compter avec lui-même: & qui victime de ſes propres écarts, ou des crimes d'autrui, ſait ſe relever avec courage & trouver dans ſa vertu un ſpécifique contre le malheur : dans tous ces cas, le cœur droit, l'ame tranquille, le ſage *ſolutus omni fœnore* jouit par les plaiſirs de l'eſprit de cette felicité parfaite que le faux brillant & le tumulte ne ſauroient procurer, *quam mundus dare non poteſt pacem.* Il n'eſt pas difficile de jouir de cette ſituation précieuſe, même au milieu du fracas : il ne faut que deux choſes, ſe prêter au monde par politeſſe, & ſe livrer par goût à la vertu.

Qu'il eſt doux de bien tenir ſa place dans une petite ſocieté de gens délicats, où les plaiſirs innocens ſont toujours conduits par la raiſon & gouvernez par la ſageſſe. L'amour même, que trop de gens font parler en libertin, ne laiſſe pas de meſurer ſes termes quand il rencontre enſemble la diſtinction, les graces, les plaiſirs & la vertu. Il me dit un jour, à

l'occaſion des fêtes brillantes que donnoit ſouvent Madame de Staremberg Princeſſe de Louveſtin.

Mes freres les Amours ſont toujours de la fête,
Mais ces petits mutins ont un air circonſpect,
Et pour les contenir j'ai prié le Reſpect
De marcher toujours à leur tête.

Quand on connoît la délicateſſe des ſentimens & les regles de la ſubordination, on ne s'émancipe jamais. Heureux celui que ſon merite introduit chez les Grands, plus heureux celui qui s'en paſſe.

Dans toutes les capitales de Province on eſt sûr de rencontrer des hommes qui penſent bien, & qui ſeroient en état de faire profeſſion de vrai merite : que les jeunes gens ſe faſſent admettre parmi eux en qualité d'aſpirans ou de ſurnuméraires, ils deviendront Maîtres à leur tour. Si cet uſage s'établiſſoit dans un grand Etat, ſeroit-il impoſſible d'y renouveller les tems des Cicerons & des Horaces.

Les Miniſtres, les Magiſtrats, tous ceux qui ſe ſacrifient au bien public ſont bien charmés qnand ils peuvent donner quelques inſtans à la Litterature. Pourquoi dans une ſituation moins glorieuſe, mais plus indépendante, aimons-nous

ſi peu à jouir de nous-mêmes ? Nous ne faiſons point aſſez d'attention au bon emploi du tems. Cependant quoi de plus beau, de plus ſage, de plus utile que de pouvoir mener une vie retirée au milieu de Paris ? Les dedans, les dehors, tout y eſt enchanteur : c'eſt le centre de l'érudition & de la politeſſe. Riches Bibliotheques, Nouvelles litteraires, Pieces fugitives, Diſſertations, Sermon, Plaidoyé ; Diſcours Academique, pieces de Théatre ; le plus beau François, la meilleure Latinité, les Langues orientales, Proſe & Vers, on n'a qu'à choiſir dans le meilleur. Peut-on imaginer une deſtinée plus heureuſe que de pouvoir y raſſembler quelquefois les Racine & les Patru de nos jours, & de les recevoir alternativement dans le ſalon à manger & dans le cabinet des Muſes. Sentir le prix d'un genre de vie ſi pur & ſi délicieux, & n'en pouvoir jouïr, c'eſt un beau ſacrifice à faire.

Dans ces cercles rares & choiſis tout nourrit la politeſſe des manieres & du diſcours, tout éleve l'eſprit, tout enrichit l'ame. Mais il eſt permis à peu de gens de ſe faire un hermitage auſſi gracieux dans la capitale de l'Univers : il faut tout enſemble un grand uſage du monde, un diſcernement bien épuré,

beaucoup de ſageſſe, de l'indépendance & de la fortune. L'eſprit le plus délié & le connoiſſeur le plus délicat ne ſauroit mettre à profit un plan ſi beau, s'il eſt réduit à un bien trop médiocre, ou fixé ailleurs par des engagemens indiſſolubles, ou garotté d'inquietudes, même ſur le pavé de Paris : mais indépendamment de l'avenir que nous ne ſaurions prévoir ; je crois fort utile à l'éducation d'un jeune homme de ſe touver lié de bonne heure avec quelqu'un des prédeſtinez dont je parle. C'eſt le plus sûr moyen d'apprendre à diſtinguer Paris de Paris même, & cette connoiſſance eſt tellement eſſentielle, qu'elle eſt le principe preſque infaillible de la perverſité & de la perfection.

Un homme tout neuf, un éleve docile peut-il comprendre que Paris ſoit l'aſſemblage confus de tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans le monde, & de tout ce qu'on peut imaginer de meilleur ? Il faut donc qu'un pere attentif fourniſſe à ſon Télemaque un Mentor zelé qui comme un bon tuteur ſache ménager la vertu de ſon pupille, & améliorer les fonds qu'il vient d'acquérir au College. Il n'eſt plus tems de captiver ce jeune cœur, il faut le gagner par les plaiſirs innocens & par les charmes de la Litterature. Bien-

tôt de tendres inſinuations accoutumeront l'eſprit à ne pas écouter le tempérament ou à lui reſiſter : bien-tôt les Diſcours de Ciceron ſur l'amitié & ſur la nature des Dieux éleveront ce merite naiſſant au-deſſus de la bagatelle : bientôt on verra ce jeune Cyrus s'inſtruire avec Eleaſar à la Cour de Babylone : Bientôt enfin la politeſſe & le ſavoir travailleront de concert à la perfection de celui qui n'étant encore que ce qu'on appelle un bon ſujet, fera peut-être un jour honneur à la ſocieté, à quelque métier qu'on le deſtine. Un arbre de bonne eſpece, cultivé avec ſoin, & planté au meilleur eſpalier, ne tarde guére à rapporter de bons fruits.

Mais j'entrevois deja le grand myſtere de la vocation à un état de vie. Peres de famille prenez-y bien garde. L'établiſſement de vos enfans eſt peut-être le point de conduite le plus important pour vous & pour eux. Ecoutez-les d'après le Pere Porée.

Peres cruels & parricides
Arrêtez un coupable effort,
Songez que vous êtes nos guides,
Non les maîtres de notre ſort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raiſon veut qu'on vous écoute ;
Mais conduiſez, ne forcez pas.

Je le repete en vingt endroits, les commencemens de l'éducation ſont déciſifs. Plus on s'éloigne du vice, plus on prend de goût pour la vertu : la folie rehauſſe le prix de la raiſon, & les belles Lettres ſont un préſervatif contre les grandes paſſions. Il faut pourtant ſe faire peu-à-peu une idée de toutes les horreurs qui gâtent le monde, mais cette matiere eſt bien délicate à traiter : on a beſoin de figures & d'allegories. J'ai été étonné que celui qui nous a donné les amuſemens ſerieux & comiques n'ait pas conduit ſon Siamois à l'endroit le plus élevé de l'Obſervatoire, non pour contempler, encore moins pour meſurer les aſtres : mais pour lui faire remarquer dans Paris tous les Palais du vice & le réduit negligé de la vertu. Qu'on a de riſque à courir quand on marche quelques années ſur les bords eſcarpez & gliſſans d'un précipice affreux. Le monde eſt un labyrinthe dont il n'eſt pas aiſé de démêler tous les détours, ſi l'on n'eſt pas conduit par un bon guide. Connoître à fond le bien & le mal, c'eſt l'effet d'une bonne judiciaire : préferer les plaiſirs de l'eſprit aux plaiſirs des ſens, c'eſt l'effet d'un diſcernement délicat, c'eſt dequoi charmer les plus grands malheurs de la vie, c'eſt le moyen de ne ſe corrompre,

de ne ſe rouiller, de ne s'ennuyer jamais.

Ce n'eſt pas ſeulement au milieu de Paris, qu'un homme bien élevé & tout-à-fait formé peut recueillir le fruit de ſes peines, & goûter toûjours les plaiſirs de l'eſprit ; on trouve en Province quelques Maiſons qui ſont autant d'Ecoles du vrai merite, & dont les exemples ſont bien plus efficaces que mes conſeils. L'homme ſage ne peut-il pas ſe perfectionner de jour en jour au milieu de ſes Lares paternels ? Qu'il eſt doux de cultiver en paix le champ de ſes ayeux, & de feuilleter ſans diſtraction une Bibliotheque bien choiſie ? Quand une fois on a ſenti le merite des Patru & des la Bruyere, on ne penſe plus guéres aux *Tevenars* : on ſe partage entre d'illuſtres morts & les merveilles de la nature : on trouve dans l'Agriculture un tréſor inépuiſable, & l'eſprit groſſit ſon patrimoine à chaque inſtant du jour. Le cœur ſe détache par degrez de tous les objets ſeduiſans, il rougit des premieres bouraſques qui l'ont ébranlé, & il ſe porte par choix à toutes les vertus : on les met en œuvre tour à tour, & ſans y penſer on fait chef-d'œuvre de vrai merite.

Je ne comprends pas qu'on puiſſe s'ennuyer un moment & regretter la vie de

Paris dont j'ai parlé, quand on a des fleurs & des fruits, des chevaux & des pépinieres. L'Eternel toujours bienfaisant a attaché des agrémens dans toutes les ſituations : les goûts ont leur viciſſitude, & il eſt des quarts-d'heures où la Quintinie eſt bien plus utile qu'Ablancourt & Madame Dacier. Ne faut-il pas ſe connoître en chevaux pour n'être pas trompé tous les jours ? Qu'un fat de trente ans éleve des vers à ſoie, j'y conſens : mais je veux qu'un galant homme ſache bien choiſir un cheval, le monter encore mieux, & le guérir dans le beſoin : je veux qu'un pere entendu puiſſe tirer de ſes écuries de quoi recruter la compagnie de ſon fils ; on entend bien que je ne parle pas des grands accidens : je veux enfin qu'à tout âge & en tout état on puiſſe ſe ſecourir les uns les autres, & ſe ſuffire à ſoi-même. Quand on eſt né avec un bon eſprit, un parterre bien émaillé, & un fruitier commode plaiſent plus dès vingt ans que la Foire de Saint Germain.

Le feu Roi aimoit fort à élaguer un arbre à ſon retour de Mons & de Namur. M. le Maréchal de Catinat, aprés une campagne glorieuſe, ne dedaignoit pas de cauſer avec ſes maſſons : au contraire un ſot veut toujours parler de ſon

métier, un faſtueux craint de ſe communiquer aux hommes, il ne veut commercer qu'avec les demi-Dieux, ou il s'imagine que c'eſt une mécanique honteuſe d'allonger une avenue & d'orner un jardin : la prudence & le goût fin lui paroiſſent un pedantiſme ; la Géométrie lui paroît une ſcience de manœuvre, & il croiroit ſe deshonnorer par les détails de l'ingenieuſe & fertile agriculture qui nous éloigne du danger, & qui nous procure d'utiles plaiſirs. On perd bien des amuſemens & des reſſources quand on ne ſait point accorder l'art avec la nature & l'eſprit avec la raiſon. Combien de remords on ſe prépare quand on ne veut point apprendre le grand ſecret de meſurer ſa depenſe ſur ſa fortune ! Ceux que la diſſipation, des panchans malheureux, & de funeſtes habitudes éloignent de tous leurs devoirs, ne ſeroient pas devenus les victimes honteuſes de la débauche, s'ils avoient eſſayé des plaiſirs de l'eſprit.

Tout le monde aime les fleurs, mais quand on penſe grandement, on prefere l'émail des prés à celui du plus gracieux parterre. C'eſt une foibleſſe de ſe donner des ſoins infinis pour découvrir le premier œillet, & d'acheter bien cher une tulipe nouvelle. Il y a de l'eſprit à

s'amuſer de tout, & de la ſottiſe à regarder un amuſement comme un affaire ſérieuſe. Je penſe des oiſeaux comme des fleurs : aimons les uns & les autres, mais moderement & ſans trop nous en occuper. Il eſt cent fois plus ſage, plus noble, & plus utile de planter des allées, de maſſifs, des taillis, des boſquets, des remiſes : ce goût, tout innocent qu'il eſt, n'en eſt pas moins piquant ; & le pere qui s'en amuſe prépare des agrémens & des reſſources à ſa poſterité. Il y a de l'eſprit & de la raiſon à tirer parti d'un terrain ingrat, & tout homme entendu peut ſe faire un Marly dans ſa chaumiere.

Le goût du bâtiment eſt encore bien flatteur ; mais il eſt trés-dangereux. Tel entreprend un château dont la terre eſt ſaiſie réellement avant qu'il en ſoit aux lambris. Plantez jeune & bâtiſſez vieux : ce proverbe eſt ſage. On plante beaucoup à bon marché, & peu de gens ſavent bâtir ſans gâter leurs affaires. Si vous êtes dans la neceſſité de vous loger, amaſſez vos matériaux de longue-main : aſſortiſſez la maiſon à la terre, au nom, à la fortune, aſſujétiſſez-vous aux conſeils d'un Architecte qui ait du goût & qui compte juſte : conſultez un ami fidéle : ne précipitez pas l'execution : ſur-

tout attachez-vous au coup d'œil & à toutes les beautez de la nature, elles ne ruinent jamais. Je n'aime plus la dorure ni le marbre dans une ſituation lugubre, & je ne m'ennuye jamais dans un tivoli bien placé. On paſſe d'heureux jours ſous un toît ruſtique. Bibliotheque & vin vieux, merite perſonnel & beau payſage, tout cela ne vaut-il pas mieux que le palais d'un fat ?

Je connois toutes les reſſources & tous les déſagrémens de la campagne, j'y jouis aſſez ſouvent de commerces delicieux, & je ſai quantité de bonnes maiſons qui ſeroient même au milieu de Paris, un excellent noviciat d'eſprit & de politeſſe : chaque regle a ſon exception. Mais j'oſe dire qu'en general la campagne n'eſt pas la ſource du vrai merite : Heureux d'y pouvoir nourrir le merite deja formé. En recompenſe on y joüit du doux repos, on y mene une vie commode, on y trouve de la ſûreté & de la probité, & c'eſt l'eſſentiel. Pour l'ordinaire on eſt fort content de démêler un homme de merite dans un tourbillon de fâcheux. Que de gens y ſont incommodes ! Tel mange fort bien qui parle fort mal, & qui pis eſt, une aimable maiſon devient quelquefois un cabaret de village. Enfin on n'y rencontre gueres de ſavans qui ſoient po-

lis encore moins de ces hommes dont Madame Deshoulieres a dit :

Dans plus d'un réduit agréable
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une ſuperbe Cour
Avoit de galant & d'aimable.

J'ai tâché de vous peindre en laid & en beau la campagne & Paris. Optez ſi votre état vous le permet ; & ſi votre choix eſt fait, fixez-vous : mais ſurtout preferez en tous lieux & dès quinze ans, les plaiſirs de l'eſprit à tout ce qui pourroit intereſſer votre ame, votre ſanté, votre fortune. Repaſſez ici tout ce que je vous ai dit de l'érudition : reparez le tems perdu, apprenez à penſer & à vivre ſeul, vous en ſentirez bien-tôt l'importance. Si vous voulez vivre auſſi longtems que l'Abbé Regnier, élevez-vous au-deſſus des deſirs : liſez, meditez: mais égayez la ſageſſe, amuſez la vertu, pourvû que dans le choix de vos plaiſirs vous vous ſouveniez toujours que ceux de l'eſprit ſont les plus piquans, les moins dangereux & les plus utiles. J'ajoute par le même principe que toutes les grandeurs de la vie ne valent pas la nobleſſe des ſentimens.

Quand l'ame eſt de part dans les plaiſirs de l'eſprit, quelle volupté ! En effet ſi l'ame eſt bien diſpoſée, elle ſe ſent

frappée, & ſavoure ce que l'eſprit a goûté ; & c'eſt peut-être dans cette ſituation que l'ame & l'eſprit ne ſont qu'une même choſe : un ſentiment plus intime perfectionne la premiere impreſſion ; on en eſt-là, quand on ſe ſent ſaiſir à de certains traits dont la juſteſſe, le ſublime, le tour délicat, & l'élevation, ſemblent ſe réunir pour vous enlever de toutes parts ; mais ce n'eſt pas à cette ſenſibilité plus parfaite & plus délicate que je reſtreins les plaiſirs de l'ame : le don de refléchir plus juſte & de mieux ſentir ce qu'on a penſé doit être regardé comme le plaiſir de l'eſprit ; vous en ſerez plus flatté, mais il ne flattera que vous, & la vertu demande des actions qui ſoient utiles aux autres. Penſons bien, voilà les fonctions de l'eſprit ; ſentons bien ce que nous avons bien penſé, voilà le premier plaiſir de l'ame ; mais trouvons notre bonheur dans celui des autres, voilà le dernier période de la fine volupté.

Je vous ai placé, tantôt aū milieu de vos amis, & vous goûtiez tous avec délicateſſe le plaiſir de la table. Rien n'eſt plus pur que ce plaiſir ; j'en ai ſupprimé tout excès, toute médiſance, toute obſcenité, & j'y ai ſuppoſé tout ce que d'honnêtes gens peuvent imaginer de meilleur en ſentimens & en penſées : mais il faut

convenir que la partie intime de l'ame n'eſt pas frappée de volupté. Tantôt je vous ai fait rire avec Moliere, tantôt j'ai varié vos plaiſirs par le ſecours de Lulli, tantôt je vous ai fait ſur le haut d'une coline un fauteuil de gazon, où le plus beau coup d'œil du monde vous a fait jouir d'une tranquille ſuperiorité ſur toute la nature : mais dans toutes ces ſituations vous n'avez vécu que pour vous. L'homme affligé, le malheureux ne jouiſſoit pas de vous, & par-là vous avez perdu la mere-goute de la volupté. Vivons pour nous, vivons encore plus pour nos amis ; vivons ſur-tout pour placer le merite, pour proteger l'innocence, pour ſecourir l'homme qui ſouffre : ſongez que vous ne ſauriez être heureux, qu'autant qu'on vous verra attentif au bonheur des autres, attentif à étudier toutes les occaſions de leur épargner du mal ou de leur procurer du bien. Mais il ne faut pas que cette étude ſoit infructueuſe; mettez-la en œuvre cette heureuſe occaſion quand vous l'aurez trouvée, & vous goûterez une ſatisfaction plus complette que celui-là-même que vous aurez ſecouru. N'eſt-ce point parce que le plaiſir d'obliger eſt au-deſſus des expreſſions, qu'on le regarde comme une chimere ? On évite de comprendre ce qu'on craint de ſentir.

Cette dureté de cœur qui domine preſque tous les hommes vient moins de ce qu'on ne vit que pour ſoi, que de ce qu'on ignore comment on devroit vivre pour ſoi: en effet ceux qui n'ont pas dans l'ame aſſez d'élevation & de bonté pour être bienfaiſans, devroient au moins avoir aſſez d'étendue de genie pour comprendre que la politique la plus rafinée & l'interêt perſonnel le mieux entendu & le plus avantageuſement ménagé conſiſte principalement à faire plaiſir. On ne ſauroit mettre ſes conſeils, ſes ſoins, ſon crédit & ſon argent à plus gros interêt qu'en les faiſant ſervir aux beſoins des autres.

La bonté de l'ame peut, comme la Religion, trouver des incrédules: & dans un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre, je ne ſerai pas étonné qu'on prenne mon opinion pour l'enthouſiaſme d'un viſionnaire. Apprenez néanmoins, malgré les préjugés du grand nombre, combien la politique ſeule eſt intereſſée à nous rendre bienfaiſans. Si je vous amene à croire que ce que vous avez crû d'abord une viſion eſt un principe, mais un principe avantageux pour vous, ne me ſera-t'il pas permis d'exiger que ce principe établi de ma part, produiſe de la vôtre, ou un ſentiment réel, ou une réflexion qui vous

faſſe agir en conſequence ? Or que je vous rende ou cordialement ou politiquement officieux, le fruit ſera le même pour la perſonne obligée, la plus grande perfection du motif n'intereſſe que vous. Quel eſt donc ce principe ? Le voici. Quelque ſervice que vous rendiez aux autres, en le rendant vous vous ſervez encore plus vous-même.

Vous, pour qui j'écris, & en qui je ſuppoſe une ame de la meilleure trempe, j'aime à croire que vous n'aurez pas beſoin pour devenir bienfaiſant de reflechir ſur les profits qu'on en tire. Livrez-vous tout entier à la bonté du cœur, le ſentiment peut plus, pour mettre l'homme en mouvement, que toutes les démonſtrations.

Vous étiez dans votre Capitale comme aſſiegé par les plaiſirs, mais ce qu'ils avoient de plus fin, de plus piquant, de plus ſéduiſant, n'a pû vous ſéduire. Vous avez volé dans un coin du monde au ſecours d'une famille affligée. Dans cette ſituation dites-nous tout ce qu'a ſenti votre ame ; vous êtes devenu comme le pere de l'homme ſecouru, comme le pere de ſes enfans & de toute ſa famille; mais en cela d'autant plus flatté, que la vraie qualité de pere ne vous obligeoit pas au ſervice rendu. Le plaiſir que vous avez goûté

goûté n'eſt pas un plaiſir fugitif comme les ſons harmonieux d'une bonne Muſique, ou comme la lecture d'un Ecrivain ſublime; c'eſt le plaiſir de tous vos jours; vous avez beau vous en dérober le ſouvenir par modeſtie, votre action eſt peinte ſur le viſage de ceux que vous avez ſervis; elle eſt écrite dans le livre de vie. Quoi de plus parfait & de plus exquis qu'un plaiſir qui eſt au gré du Créateur, & qui vous concilie les créatures !

Le parfait bonheur ne conſiſte
Qu'à rendre les hommes heureux. (*l'Ab. R.*)

M. Rouſſeau dit en parlant des Rois,

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui par ſes faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un thrône durable & tranquille;
Qui ne connoit point d'autres biens
Que ceux que ſes vrais citoyens
De ſa bonté peuvent attendre,
Et qui prompt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

Le défaut d'occaſion ou de moyens ne peut pas être une excuſe; c'eſt un menſonge de ſe ſauver par-là; convenons de notre dureté, il y aura du moins de la franchiſe : Oüi, les plus diſgraciés trouvent occaſion de faire des graces : tant de gens ont beſoin d'un conſeil ſage, d'un mot de conſolation, d'un morceau

de pain, il ne faut pas des prodiges pour montrer qu'on eſt bienfaiſant.

Si vous ne trouvez pas matiere aux actions du premier ordre : auſſi n'eſt-ce pas dans les plus brillantes qu'on doit trouver plus de plaiſir. De ces repas ſomptueux que vous donnez ſouvent par amour propre, ſupprimez-en le ſuperflu pour ſecourir ce pauvre homme qui languit de miſere & preſque ſous vos yeux ; un rien lui rendroit la vie, & de ſa vie dépendent celles de ſa femme & de nombre d'enfans : ſupprimez ce faſte ſouvent importun aux autres & à vous même. Par ce moyen devenez le pere de tous, c'eſt ſauver des malheureux à bon marché.

Je ne comprens pas comment les hommes qui aiment tant les plaiſirs, ne veulent point eſſayer des plaiſirs de l'ame ; ſi vous ne les trouvez pas durables, ſi vous trouvez une ſeule eſpece d'amertume dans le ſouvenir d'une bonne action ; ſi vous vous la reprochez, n'y retournez plus, nous ſommes d'accord ; commencez du moins par une, les frais d'une expérience ne vous ruineront pas.

Mais ne ſeroit-on pas bien fondé à me dire que je travaille à la ruine de l'homme même que je voudrois perfectionner, ſur le fondement que la probité & la

bonté de l'ame ſont les moyens les plus sûrs d'être la duppe de tout le genre humain ? en effet, tous les hommes vivent comme s'ils avoient fait entr'eux une convention de ſe tromper, de ſe nuire, de ſe déchirer ; la convention eſt tacite, mais elle eſt preſque génerale. On avoue bien qu'il ſeroit plus beau dans l'ordre des choſes de voir une même bonté, une même ſincerité, une même probité faire cette uniformité de conduite; mais parce que le grand nombre eſt gâté, on ne veut pas ſe corriger ſeul, dans la crainte d'être la victime des autres. A la verité cette exception qui eſt le plus fort argument du vice ſeroit aſſez impoſante, ſi quelque choſe pouvoit autoriſer la corruption. Mais le mauvais exemple eſt une mauvaiſe excuſe : & parce que les plaiſirs de l'ame ſont ignorez de preſque tous les hommes, ces plaiſirs en ſont-ils moins piquans pour le vrai voluptueux ?

N'attendez pas que la viciſſitude des tems & la révolution des choſes ramenent le regne de la droiture & du bon cœur, le ſiecle d'or & l'eſprit bienfaiſant ne reparoîtront plus chez les hommes. Il naît ſeulement de tems en tems quelque ame privilegiée pour perpetuer dans le monde l'idée de ce qu'étoit la nature dans ſa pureté. Ha ! qu'il vous ſeroit glo-

rieux d'avoir une ame telle, qu'on pût dire de vous que vous êtes comme chargé d'en haut du ſoin de juſtifier les intentions du Createur quand il fit le monde, en montrant par votre vertu quelle étoit celle des premiers tems.

C'eſt donc dans la pratique de la vertu que je fais conſiſter les plaiſirs de l'ame. Toutes les qualités qui ſont neceſſaires au galant homme ne ſont que la moindre partie du merite perſonnel, & ne produiſent que de legers plaiſirs; ce ſont de gracieux accidens qui ne doivent entrer que comme par addition dans le caractere de l'honnête homme: mais l'honnête homme & le galant homme ne ſauroit être parfaitement vertueux qu'autant qu'il remplira tous les devoirs de l'équité, de l'humanité, de la bonté: dans ce point ſeul conſiſte la vraie vertu & la ſource des vrais plaiſirs: ce doit donc être le principe de toutes nos vûes & la matiere de toutes nos actions. Ce ſeroit un beau champ pour pluſieurs volumes, mais j'ai dû reſſerrer un projet ſi vaſte & donner ſeulement en petit l'idée des devoirs eſſentiels. Attachons-nous ſurtout à la juſtice, à la reconnoiſſance, à la généroſité: de-là dépend tout l'arrangement d'un parfait caractere, & toute l'œconomie de la fine volupté.

La Juſtice nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-même, & la généroſité nous fait faire pour les autres ce que nous ſerions bien aiſes qu'ils fiſſent pour nous ; par conſéquent, l'une & l'autre nous rendent reconnoiſſans.

La Juſtice eſt moins une vertu que l'ame & le motif de toutes les vertus ; on ne ſauroit, ſans la bleſſer, manquer à la reconnoiſſance, l'une & l'autre conduiſent à la généroſité ; mais helas ! la juſtice, la reconnoiſſance, & la généroſité ne ſont preſque plus que de beaux noms.

Il eſt peu d'hommes reconnoiſſans, mais enfin il en eſt ; on en voit peu de généreux, mais enfin on en voit : & où manque la generoſité, on eſt diſpenſé de reconnoiſſance. Mais en quoi l'homme me paroît plus bizarre dans ſa corruption, c'eſt que tel eſt reconnoiſſant ou généreux, & peut-être l'un & l'autre tour à tour qui ne ſait point être juſte.

Etre généreux ou le paroître, ce ſont deux choſes. Celui qui paſſe pour tel, joue un rôle bien plus flatteur pour l'amour propre que l'homme reconnoiſſant. Souvent il enviſage plus d'honneur qu'il ne ſent de plaiſir à faire de bonnes actions. S'il n'eſt pas aſſez fat pour les publier lui-même, eſt-il aſſez pur pour n'ai-

mer pas qu'on les ſache ? En ce cas j'adore ſa vertu; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il eſt des hyprocrites en généroſité comme en pieté & en bravoure. La reconnoiſſance n'eſt pas ſuſceptible de la même fauſſeté, c'eſt ce qui fait qu'on voit tant d'ingrats, & par la même raiſon encore plus d'hommes injuſtes.

La reconnoiſſance eſt un devoir eſſentiel, on ſe couvre d'une ſorte d'ignominie quand on y manque ; mais n'en étalons pas l'accompliſſement avec trop d'éclat, l'apparat gâteroit une vertu qui doit être ſimple & naturelle, & il y a un faſte orgueilleux à vouloir être vertueux aux yeux de tous.

Ne cherchons point dans l'ingratitude des hommes une excuſe à notre dureté. Les bienfaits ne changent point de nature ; & quoique les ingrats en perdent le ſouvenir, ils ne ſauroient en effacer la gloire. Plus on eſt en pouvoir de s'acquitter, plus l'ingratitude eſt odieuſe. Il n'y a point de loi pour la punir, mais l'horreur qui l'accompagne fait ſon ſupplice. Ariſtote interrogé quelle choſe vieilliſſoit le plûtôt dans l'homme, répondit que c'étoit le bienfait reçû. Il eſt pourtant vrai que la reconnoiſſance eſt la vertu des gens ſages & habiles ; & que m'importe après tout, ſi je ne fais que des

ingrats ; ne ſuis-je pas aſſez flatté quand j'oblige ? Obligeons donc toujours, & après le ſervice rendu ne fourniſſons jamais par nos mauvais procedés une diſpenſe legitime de la reconnoiſſance qui nous eſt dûe.

La généroſité me paroît ſuperieure à la reconnoiſſance, en ce qu'elle eſt plus vertu que devoir, & la reconnoiſſance plus devoir que vertu ; mais auſſi elle m'eſt plus ſuſpecte, en ce qu'elle eſt plus brillante. On ſe livre avec trop d'attention à l'eſpoir ſéduiſant de s'attirer l'approbation publique, & dès-là on ne la merite plus. Cette approbation doit être la récompenſe du bien, & non le motif qui le faſſe faire ; il faut même ſavoir ſe paſſer de cette récompenſe, il ſuffit de la mériter.

La Juſtice eſt bien moins équivoque & bien plus étendue que la reconnoiſſance & la généroſité. Plus étendue ; on eſt en devoir & dans l'occaſion de la mettre en œuvre tous les momens du jour, dans tous les états de la vie, dans tous les dégrez de fortune : moins équivoque, parce que de cette foule innombrable de devoirs de toute eſpêce que la Juſtice impoſe, la plûpart, ſi j'oſe ainſi parler, ſont remplis *incognito*. Dans preſque tous les détails de la vie on ne ſauroit être flatté

ni ſoutenu par les louanges, ni par l'eſpoir de ſe faire de la réputation, on eſt réduit à ſe contenter d'avoir l'ame ſans reproche ; mais auſſi ce témoignage intérieur fait la plus exquiſe volupté des cœurs vraiment droits. O Juſtice ! à qui ſeule il appartient de faire goûter à l'homme les plus parfaits plaiſirs, pourquoi vous communiquez-vous ſi peu ? J'oſe en deviner la raiſon, on aimeroit trop la vie ſi l'injuſtice n'en dégoûtoit.

On ne peut être heureux ſans être juſte, & on ne peut ignorer ce qui eſt juſte, parce que le droit naturel eſt à l'eſprit ce que la lumiere eſt aux yeux. La Juſtice & la Religion ſont deux ſœurs qui s'aiment uniquement, elles ſont nées au même inſtant, & ne peuvent vivre & mourir qu'enſemble ; nous vivons à l'avanture & ſans principes, ſi nous cherchons ailleurs les principes de notre volupté.

Celui qui craint d'être généreux eſt bien près d'être injuſte ; mais celui-là eſt déja injuſte qui n'eſt pas reconnoiſſant, il refuſe ce qu'il doit à ſon bienfaiteur. Il eſt vrai qu'on n'a contre lui ni parole d'honneur, ni contrat pour le contraindre : mais les ſervices reçûs ne ſeroient-ils pas des titres plus que ſuffiſans ſi l'on étoit honnête homme ? Je ne pouſſerai pas

pas plus loin cette eſpêce de parallele entre les trois vertus que je traite. Si je ſuis aſſez heureux pour inſpirer du goût pour la Juſtice, je n'aurai pas grand peine à faire aimer la reconnoiſſance, & par une gradation de vertus preſque neceſſaire, on ſentira du penchant à devenir génereux.

La juſtice conſiſte uniquement à accomplir ce que nous devons à Dieu, & ce que nous nous devons les uns aux autres. L'Evangile, les livres de pieté, la Chaire, tout cela nous apprend ce que nous devons à Dieu. C'eſt-là qu'il faut étudier le plus important des devoirs, c'eſt par ce devoir qu'il faut commencer. Je ne m'étendrai point ſur ce que nous nous devons à nous-mêmes; c'eſt de nous aimer, mais de nous aimer comme il faut. Abadie vous apprendra la bonne maniere de vous aimer, avec l'art de vous connoître. J'en parlerai dans le dernier Chapitre après vous avoir expliqué ce que nous devons à nos proches, à notre prochain, & à nos amis.

La juſtice que nous nous devons les uns aux autres peut-être diviſée par l'obſervance de deux ſortes de devoirs auſquels tout aboutit. Devoirs géneraux & communs de l'équité naturelle, devoirs de l'état qu'on a choiſis. Il n'eſt perſonne

qui ne connoiſſe les devoirs de l'équité naturelle, ils ſont imprimés dans tous les cœurs, & il n'eſt point de Juge plus incorruptible & moins flateur que la conſcience. Ces devoirs ne ſont pas moins une loi pour les Payens que pour nous : il eſt vrai que nous avons des devoirs de Religion qu'ils n'ont pas ; mais auſſi c'eſt à l'obſervance de ces mêmes devoirs que nous devons les lumieres, les ſentimens & les ſecours qui rendent la condition du Chrétien ſi heureuſe, en fortifiant le goût qu'il avoit déja pour l'équité naturelle. Le joùg du Seigneur eſt ſaint, il eſt raiſonnable, il eſt doux. J'ai déja poſé ce premier principe : Ne faiſons aux autres que ce que nous voudrions bien qu'on nous fît à nous-mêmes, c'eſt le principe de l'équité naturelle, il s'étend loin. Je paſſe aux devoirs de l'état qu'on a choiſi, & je perds de vûe pour un moment l'injuſtice des hommes en general, pour examiner avec un peu plus d'attention quels ſont les devoirs des Juges de la terre ; car quoique la juſtice en ſoi ſoit une regle, ou ſi l'on veut une loi univerſelle, à laquelle on eſt aſſujetti dans toutes les conditions de la vie, il eſt pourtant vrai que cette loi qui ſemble impoſer également à tous les hommes, exige encore plus de ceux

qui ſont chargez d'adminiſtrer la Juſtice; non-ſeulement par rapport à ce que chacun doit à ſon état particulier, mais encore parce que ce titre reſpectable de Miniſtre de la Juſtice demande à celui qui en eſt honoré un plus grand fond de vertu.

Les Juges doivent être l'ame & l'eſprit de la Juſtice, au lieu que les Loix n'en ſont que le corps; ils ſont comme les dépoſitaires du bon ordre, du repos public & de toute l'œconomie de la ſocieté : ils ſont tout-à-la fois diſpenſateurs & interprétes de la Loi, placés à la tête des Peuples pour éclairer la verité, couronner la vertu & perſecuter le vice; mais ſouvent l'homme chargé de rendre juſtice & l'homme juſte ſont deux hommes.

On ſent aſſez la difference qui ſe trouve entre l'eſprit de juſtice qui doit être l'ame de nos actions, & le ſoin qu'on prend de pourſuivre une action en Juſtice. Palais, Tribunal, Chambre, Juſtice, termes dans un ſens ſynonymes, qui ſuppoſent moins le ſanctuaire de la Juſtice que le rendez-vous de la diſcorde & de la cupidité; rendez-vous, où ſouvent la prévention, la corruption & l'ignorance illuſtrent le vice aux dépens de la vertu, & où le mauvais riche accré-

dité groſſit ſes tréſors des dépouilles de l'honnête homme.

Qu'il ſeroit grand & juſte de ne confier l'adminiſtration de la Juſtice qu'à ces perſonnages reſpectables par le ſavoir, par la probité, par le travail, qui ſacrifient au bien public leurs dons, leurs talens, leurs plaiſirs, & preſque tous les momens de leur vie; Magiſtrats venerables dont la porte eſt ouverte à chaque inſtant du jour à la veuve & à l'orphelin, & dont l'exemple cent fois plus perſuaſif que l'Ordonnance & la Coutume conduit les hommes à la vertu, tandis que l'autorité contient le vice.

Qu'on ne s'imagine pas que la vénalité des Charges ſoit un titre juſtifiant pour ceux qui n'en auroient jamais été pourvûs ſans la quittance de Finance. La volonté des Rois ſouvent forcée par les beſoins de l'Etat, n'eſt pas une diſpenſe de merite; & celui qui remplit indignement une dignité n'en eſt pas moins un compoſé monſtrueux d'ignominie perſonnelle & d'honneur accidentel. Croit-on pouvoir remplir une Charge importante comme on jouit d'une Terre ou d'une maiſon? ne faut-il pas un plus grand fond d'eſprit, de ſavoir, d'integrité? Mais un homme de rien veut ſe faire honorer, un pere veut que ſon aîné tien-

ne ſa place, & fait un Magiſtrat d'un ignorant, d'un ſtupide, d'un debauché : de-là le Public eſt injuſtement jugé, & celui qui croyoit cacher ſa turpitude ſous les replis d'une longue robe, ne fait que la mettre dans un plus grand jour.

David crioit aux Juges de la Terre, inſtruiſez-vous. Depuis ſon ſiecle juſqu'au nôtre, combien de jugemens iniques, combien de familles remiſes en honneur après coup, combien de reſtitutions faites au lit de la mort par gens qui ne penſent à la juſtice qu'ils ont vendue que dans le moment critique où ils ſe flattent de déſarmer celle de Dieu !

J'entends les enfans ſe juſtifier de leur manque de vocation à la Magiſtrature ſur l'orgueil ou ſur le mauvais diſcernement de leurs peres ; mais je ne reçois cette excuſe que comme un ſophiſme en fait de conduite, ou, plûtôt comme un aveu ſincere, mais honteux, qu'on ſe ſent incapable de tout bien. Il eſt encore plus aiſé de juſtifier la conduite d'un pere qui croyoit en plaçant ſon fils au milieu de gens diſtingués, lui inſpirer par émulation le goût de l'étude & de la vertu.

Un vraiment honnête-homme qui n'a pas aſſez connu le monde commence par ſe revolter contre l'iniquité publique ;

il a peine à digerer les premiers procedez indignes qu'il eſſuie ; il ſe croiroit complice du tort public s'il ne cherchoit les moyens de ſe garantir de celui qu'on lui veut faire ; & il attache une ſorte de vertu au ſoin qu'il prend de demander juſtice, preſque sûr que la juſtice triomphera ; mais à la premiere épreuve d'un petit procès, dès qu'il voit les écrits ſe multiplier, l'acceſſoire engloutit le principal, & l'Avocat fait prendre le change aux Juges ; quand il réflechit à la corruption de celui-ci, à la ſtupidité de celui-là, à l'humeur ſombre & féroce de cet autre, aux menées ſoûterraines, aux ſollicitations nocturnes, au pouvoir des femmes & de l'argent ; alors il rougit de s'être embarqué. En verité, l'on eſt bien ſot & bien neuf quand on croit que les hommes ſont juſtes.

Vous êtes Juge, vous êtes né d'honnêtes gens, vous n'avez gâté ni vos affaires ni votre nom, & le plaideur ne vous prend pas pour un Concuſſionnaire. Cela ſuppoſé, il ne vous offrira pas un ſac plein d'or ou un brillant de mille écus, mais s'il eſt adroit, il vous prendra par vos plaiſirs, par votre humeur, par vos amis, par vos parens, par quelque puiſſance ; en ce cas, redoublez de vigilance, défiez-vous de vous-même, crai-

gnez juſqu'aux flatteurs, examinez l'affaire de plus près : ſuivez la procéduire dans tous ſes détours juſqu'au fond du labyrinthe. Parmi tant des pieges plus ou moins délicats & tous également à éviter, craignez ſur-tout l'interêt & les plaiſirs.

La ſollicitation rafinée qui s'inſinue le verre à la main eſt bien ſéduiſante, les parties de jeu ne le ſont pas moins. Dans plus d'une grande ville on trouve une ſocieté de faiſeurs d'affaires & de ſolliciteuſes qui vivent aux dépens du Plaideur nouvellement débarqué. Il perd ſon argent au quadrille, il paye la Comédie & le ſoupé, au moyen de quoi on l'introduit avec une lanterne ſourde dans le cabinet des graces.

O vous Juge incorruptible & toujours en garde contre les prejugez, démêlez toutes les ruſes du plaideur : ſur-tout gardez-vous bien de croire que ce ſeroit une vertu trop heriſſée, ou manquer à la bonté du cœur que de refuſer après le procès jugé, une bagatelle qui n'eſt offerte que comme une legere marque de reconnoiſſance, & comme un hommage qu'on rend à la juſtice que vous profeſſez. J'oſe avancer pour principe inconteſtable que tout Juge qui avant ou après le Jugement reçoit un preſent quel qu'il

ſoit, & ſous quelque couleur que ce puiſſe être : je ſoutiens, dis-je, qu'avec toutes ces exceptions, un tel Juge fait les premiers pas d'un fripon. Il n'eſt encore qu'apprenti, il eſt vrai, mais il ſera bien tôt maître. Cette verité trouvera bien des frondeurs, & je m'en conſole par avance, ils ſeront diſcrets.

Un intime ami, un proche parent, un patron vous ſollicite ; diſons tout, une femme qui n'avoit déja les yeux que trop beaux, prend des yeux plus vifs pour vous ſolliciter ? Oubliez juſqu'au nom de ceux qui vous ont parlé ; ne vous contentez pas même d'opiner pour la juſtice, empêchez encore, s'il ſe peut, que l'injuſtice ne l'emporte.

Ce dernier conſeil eſt delicat. Si vous le prenez mal, il vous conduira à deux defauts que vous ne ſauriez trop éviter dans vos jugemens, l'entêtement & la prévention. Quand vous avez decidé juſte, à la rigueur, vous êtes quitte ; & ſi pour faire plus d'honneur à la Juſtice, vous tâchez d'amener vos Confreres à votre opinion qui vous a paru la plus ſaine, vous avez beſoin de toute votre politeſſe, de toute votre douceur. Joignez-les à la juſteſſe de vos remarques & à la force de vos raiſonnemens, & qu'on reconnoiſſe en vous l'eſprit de Juſtice : au

contraire, l'eſprit de cabale, l'entêtement & la prevention ſe font ſentir dans le Juge partial par un commentaire diffus & étranger, par une paraphraſe captieuſe & bruyante, par des manieres dures, par le haut ton ; petits ſecours dont un raiſonnement juſte & precis n'a pas beſoin, mais par leſquels le Cabaliſte croit faire valoir une conſequence fauſſe.

Je ne pretens pas qu'une grande politeſſe dans les manieres & dans le diſcours, ni que beaucoup de douceur ſoient les qualités les plus eſſentielles d'un bon Juge ; mais auſſi je dis que dans un Juge la douceur & la politeſſe ſont moins des ornemens, que des parties principales de caractere : en effet, dans les procès criminels dont les preuves doivent être plus claires que le ſoleil en plein midi, s'il y a partage d'opinions, c'eſt une loi de decider pour le parti le plus doux ; donc en ce cas la douceur eſt une loi.

Un Juge doit au Plaideur en toute affaire de la politeſſe & de la douceur. S'il gemit ſous le poids du credit & de la vexation, n'eſt-il pas aſſez malheureux ? Voulez-vous ajoûter à l'amertume de ſa vie vos dédains, vos hauteurs, vos bruſqueries, & peut-être vos refus de l'entendre & de le voir ? Pouvez-vous ſupporter de ſang froid qu'il pleure interieu-

rement dans votre antichambre, tandis qu'il vous entend rire dans votre cabinet ? Un peu d'affabilité, & vous lui ferez paſſer une nuit tranquille. Si au contraire il eſt la premiere cauſe de ſes diſgraces, s'il eſt dévoué à la freneſie diabolique du procès, ne lui devez-vous pas un redoublement de pitié ? Qui pourra lui remettre l'eſprit & calmer l'agitation de ſon ame, ſi ce n'eſt la douceur ? C'eſt bien aſſez que ſa fureur lui coûte le repos & les aiſes de la vie. Que deviendra-t'il, ſi vous livrant à votre impatience vous êtes toujours inacceſſible pour lui ? Songez que c'eſt un poſſedé ; & que vous auriez peut-être chaſſé le demon de la chicanne, ſi vous l'aviez exorciſé par un accueil gracieux & par de bons conſeils.

Il eſt vrai que de tous les fâcheux, il n'en eſt point de plus accablant que le Plaideur. Pour l'ordinaire c'eſt un importun qui vous aſſiege de toutes parts : il ſe multiplie pour vous retrouver par tout & pour vous interrompre à tout propos. Plein de ſa furie il voudroit que vous n'euſſiez des oreilles que pour l'entendre, que vous ne vécuſſiez que pour lui. Et que vient-il vous dire ? A-t'il fait quelque découverte judicieuſe ? a-t'il recouvré quelque piece déciſive ? Non. Il

vient vous dépoſer ſes frayeurs & ſes défiances, il vient calomnier ſa partie, ou il vient vous répeter les mêmes impertinences que vous avez entendues cent fois. Juge, voilà la peine de votre état, elle eſt grande, j'en convieus; mais vous avez le bien, il faut payer les Charges. Et dans quel état eſt-on diſpenſé d'écouter des ſottiſes?

Enfin vous voulez décider ſi vous êtes propre pour la Robe? Méditez avec attention ſur toutes les qualités qui entrent dans le caractere de l'honnête homme: ajoutez-y tout ce qui compoſe l'homme de mérite: & ſi vous pouvez vous flatter de réunir le tout en vous dans un dégré ſuperieur, il ne vous reſtera plus qu'à appliquer aux devoirs de votre état cette probité, ce mérite. Connoiſſez donc ces devoirs, rempliſſez-les ſans reſtriction, ſans relâche. Cela ſuppoſé dans toutes ſes parties, faites-vous Juge, j'y conſens, à condition pourtant que vous n'oublierez jamais la réflexion que fait M. Rouſſeau ſur la chicanne & ſur les Juges.

. . . . . .

C'eſt la Chicanne. Autour d'elle aſſemblez
De ſa fureur cent Miniſtres zelez
Viennent tous d'elle apprendre la ſcience
De devenir fourbes en conſcience,
Doux ſans douceur, juſtes ſans équité,
Et ſcelerats avec integrité.

Quoi, un aſſaſſin robuſte échappe au ſupplice parce qu'il a réſiſté à la queſtion : & un innocent, homme foible & ſimple, périt, parce qu'il n'a pas prévû les pieges qu'un concuſſionnaire lui tendoit ? Ha Dieu, quelle horreur ! en vérité un Magiſtrat intégre, affable & éclairé eſt un homme bien reſpectable.

Un Plaideur tente auprès de ſon Juge la voie de la corruption ? je ne ſai qui dans le fond eſt le plus condamnable, de celui qui hazarde la propoſition, ou de celui qui l'écoute. Un homme qui marchande la juſtice, ne la vendroit-il point, s'il étoit dans le cas ? Mais finiſſons ce trop long épiſode ſur la robe par cette derniere réflexion. Vous menace-t-on de vous faire Juge ? Tremblez. Vous menace-t'on d'un procès ? Fremiſſez.

Chaque profeſſion a ſes devoirs, & demande les qualités particulieres qui lui ſont propres, mais l'homme ne s'étudie pas : & de-là viennent tant d'embarquemens inconſiderés, qui joints à la corruption génerale dont on ne travaille pas à ſe garantir, ſont la premiere cauſe des injuſtices que chacun fait dans ſon état.

Il ſeroit inutile d'allonger une diſſertation ſur tous les états differens qui partagent les hommes, c'eſt à chacun de

nous à rendre compte du talent qui lui a été confié. Par ce moyen on verroit toujours dans toute ſa beauté le grand Ouvrage de la nature ; mais, ou l'on abuſe du talent qu'on a, ou l'on croit en avoir qu'on n'a pas, voilà ce qui gâte toute l'œconomie. Que chacun ſoit placé comme il doit l'être, & que chacun tienne bien ſa place, le bon ordre ſera rétabli.

Vous decidez ſur votre état dans un quart-d'heure ; & vous vous chargez du poids du Sacerdoce, de la Magiſtrature, du maniement des affaires ? J'admire votre ſecurité. Pour moi, je tremble du parti que vous prenez ſi rapidement ; je tremble pour l'Autel, je tremble pour le Peuple, je tremble pour l'Etat ; ſi vous êtes mon parent, je tremble encore plus pour vous : mais enfin, il eſt de l'ordre que toutes les conditions ſoient remplies ? j'en conviens ; mais au moins commençons par nous défier de nous-mêmes, & connoiſſons-nous.

Je vous entends : vous voulez abſolument qu'on ſoit content de vous ; vous vous rendez toujours de plus en plus digne de votre emploi ; vous en connoiſſez tous les devoirs ; & vous en avez toujours le formulaire devant les yeux ? à la bonne heure. Je ſens comme je le dois le merite de cette diſpoſition ; pratiquez,

& j'admire : mais vous voulez bien que je vous ramene de la vie tumultueuſe à la vie privée ; ce n'eſt pas aſſez qu'au dehors vous rendiez à la juſtice le brillant que vous en recevez : ſoyez juſte dans votre maiſon, en tout tems, avec toute perſonne ; c'eſt l'eſſentiel de notre miſſion, & le point le plus intereſſant pour nous.

Après la mort de feu M. le Premier Préſident de Lamoignon, on a dit de lui qu'il n'étoit pas moins grand dans ſa maiſon de Baville ſur un tribunal de gazon, que quand à la tête du Parlement il prononçoit les Oracles de la Juſtice. Un des plus polis Ecrivains du monde n'a pas crû pouvoir mieux faire l'éloge des vertus, que j'oſe appeller domeſtiques, ſur leſquelles la Juſtice eſt cenſée préſider toujours.

La plûpart de nos engagemens nous font un devoir d'équité de ce qui n'eſt ſouvent en ſoi qu'un devoir de bienſéance ou de politeſſe. Les marques d'amitié, les bonnes actions ſont toujours méritoires ; mais telles ne ſont pas de nature à demander de nous une obſervance indiſpenſable dont néanmoins l'omiſſion devient criminelle par rapport à nos engagemens & aux circonſtances particulieres.

Juſtifions la Loi ſur quelques chefs dont les hommes tirent le motif de leurs prévarications. On ne trouve écrit en nul endroit juſqu'à quel point un pere de famille doit porter ſon amitié pour ſes enfans ; on ne lui fait point une loi de les élever de telle ou de telle façon, de les établir à un âge déterminé, ni à de certaines conditions. Dans ce défaut d'explication, dans ce ſilence de la loi, l'homme ne doit-il pas venir au ſecours de la loi même, s'en rendre l'interprête, ſe dire tout ce qu'il devroit ſentir ; & créer, pour ainſi dire, au fond de ſon cœur un tribunal de juſtice duquel il tire tous les principes de ſa conduite, non pour flatter ſa dureté, ſon aveuglement ou ſon orgueil, mais pour remplir à la lettre l'eſprit de la Loi & l'intention du Legiſlateur ?

On demande pourquoi il n'y a point un genre de ſupplice déſigné pour les parricides ? On répond que les Legiſlateurs n'avoient pas prévû qu'un parricide pût être commis. De même, ſi l'on me demande pourquoi l'on ne trouve point de loi qui explique tous les détails de ce qu'un pere doit à ſes enfans ? Je répons, qu'on a crû que la Religion, l'honneur & la nature les expliqueroient aſſez, & ſuffiroient pour ſervir de regle. Sur ce

Principe, je crois qu'un pere qui ſacrifie à ſes plaiſirs ou à ſa dureté ce qu'il doit à l'éducation & à l'établiſſement de ſes enfans d'une façon convenable à ſa condition & à ſa fortune, ſe rend perſonnellement reſponſable de tous les déſordres dont il eſt la premiere cauſe.

Il eſt d'autres cas où la Loi parle de façon, que le texte même, ſi on le prend mal, ſert d'autorité à la prévarication : & le même principe toujours régulier en ſoi conduit par une fauſſe interprétation à l'injuſtice. Nous avons une Coutume qui permet aux débiteurs de ne payer que cinq années d'interêt d'une rente conſtituée, quand même ils en devroient beaucoup plus, & qui rend de nulle valeur un contrat de rente qu'on n'aura point fait valoir pendant quarante ans, ou qui anéantit toute obligation ſous ſeing, ſi l'on a paſſé trente ans ſans en former la demande. Il eſt certain que rien n'eſt plus ſage que cette Loi. Il n'eſt pas à préſumer qu'un créancier legitime paſſe trente & quarante ans ſans demander la valeur de cette obligation & de ce contrat. Il n'eſt pas plus naturel de croire qu'un homme qui doit vivre de ſes revenus, en laiſſe écouler plus de cinq années ſans preſſer un peu le débiteur trop moroſif. L'eſprit de la Loi

à donc été d'empêcher la fraude, d'empêcher qu'on ne fît valoir une piece vicieuſe ; & dans le cas des interêts, qu'un nouvel heritier ne ſe trouvât abîmé de dettes par l'inattention d'un créancier moroſif & d'un pere mauvais ménager. L'héritier nouveau, s'il a les intentions droites, ſi vraiment il n'a nulle connoiſſance de ce contrat & de cette obligation, s'il ne trouve point de pieces qui l'acquitent de tous ces interêts demandez ; je le crois d'autant mieux fondé à reclamer l'autorité de la Loi, & à oppoſer aux demandes qu'on lui fait, ce qu'on appelle en termes de Palais préſcription, que le créancier prétendu a été negligent à contre-tems : peut-être même n'a-t'il pas de reconnoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre les peres. Et combien eſt-il de créanciers apparens qui intentent des demandes dont ils connoiſſent la defectuoſité ?

Mais au contraire, ſi le debiteur ſe reconnoît pour tel, s'il ſait que par des pieces égarées ou par quelqu'autre preuve ſouſtraite il annulle un contrat ou une obligation bonne en ſoi, ſi lui-même derangé dans ſes affaires, & ayant obtenu d'un créancier indulgent quelques délais, il abuſe enſuite de ſa grace ſous le prétexte de la Loi qui permet

quelquefois d'oppoſer la preſcription ; ne ſuis-je pas en droit de conclure que cette même preſcription trouve dans le premier cas un fort honnête homme, & dans le ſecond un franc fripon.

L'injuſtice a ſes degrès de corruption, comme la vraie probité a ſes delicateſſes. Je crois qu'une grande injuſtice procede toujours d'une grande dureté. Quel malheur pour ceux en qui l'on n'a pas corrigé ce fond de dureté dés leur enfance ! Vous êtes porteur de deux faits obligatoires ſous ſignature privée ? L'un eſt une lettre de change qui de main en main a paſſé juſqu'à vous : l'autre eſt le bail d'une Terre. Vous êtes obligé de vous faire payer de la lettre au tems de ſon échéance ; ſi vous ne faites pas de diligence dans les dix jours, vous ne ſauriez en cas de non-payement exercer de recours ſur celui qui vous l'a donnée. Donc vous ne bleſſez ni votre probité ni votre bonté d'ame ſi vous agiſſez ; & vous manquez abſolument de prudence ſi vous n'agiſſez pas.

J'oſe avancer qu'il n'en eſt pas de même des termes de payement exprimez dans le bail d'une Terre. Le Propriétaire qui fait ſaiſir ſon fermier, le lendemain du terme, & qui le fait vendre argent content pour parvenir à un nouveau

bail plus conſiderable par le réſiliement du premier, ſe croira-t'il juſtifié aux yeux de Dieu & des hommes ſur ce qu'il étoit fondé en titre ? il eſt vrai qu'à la lettre on ne peut pas qualifier cette action de friponnerie, mais elle en approche trés-fort. Une telle dureté ne peut partir que d'un homme injuſte ; & des procedez auſſi indignes ſont fort incompatibles avec la vraie probité.

On a ramaſſé dans un Livre des reflexions fort judicieuſes ſur la fauſſeté des vertus humaines. Gardez-vous bien de ces bontez apparentes, que dans le fond de votre cœur vous devez reconnoître pour des injuſtices indirectes, puiſqu'elles ſont le fruit d'une cupidité condamnable. Votre voiſin, celui même qui vous regarde comme ſon ami, a une Terre, une charge, une maiſon, qui flatteroient votre inſatiabilité ; il tombe dans le beſoin, il vous reclame, vous le ſecourez; mais par des prêts redoublez, par des interêts accrûs vous faites plus qu'il ne conviendroit aux ſiens ; vous laiſſez groſſir la dette aſſez pour le mettre hors d'état de s'acquitter, & dans la vuë de pouvoir bientôt vous emparer *prudemment* de ſes fonds ? prompt ſecours, marques d'amitié, généroſité apparente, dont un motif pernicieux fait un vice effectif !

Rien de plus libre que la plûpart des Contrats, mais cette prétenduë liberté de contracter ne juſtifie pas toujours toutes les clauſes du Contrat. Il en eſt qu'on appelle inciviles, il en eſt de captieuſes; les deux eſpeces ſont injuſtes. Vous traitez avec un homme preſſé, vous profitez de ſa ſituation, & vous achetez ſon bien à un prix trop modique; vous contractez avec un homme droit qui n'eſt pas grand connoiſſeur en affaires, & qui incapable de tendre des piéges, ne ſe garantit pas de ceux qu'on lui tend. Vous gliſſez adroitement une condition captieuſe qui vous prépare ſur lui un avantage qu'il ne prévoyoit pas, & vous croyez pouvoir juſtifier une ſubtilité ſi odieuſe, parce qu'elle eſt qualifiée par vos pareils de prudence & d'habileté: Je crois que c'eſt la prudence du ſerpent, qui ne ſe cache que pour piquer. De telles actions ſont diametralement oppoſées à l'eſprit de juſtice.

Dans les premiers ſiecles, la defiance étoit un vice, ou tout au moins une injure faite à autrui. Quelque tems après ce ne fut plus qu'une petiteſſe d'ame, aujourd'hui c'eſt une vertu. Du moins uſons de cette vertu bien ſobrement, n'en uſons qu'en commerçant; & jamais en obligeant. Un homme vraiment

bienfaiſant n'eſt jamais la duppe d'un ingrat ; un honnête homme, quoique prudent, eſt preſque toujours la duppe d'un fourbe.

S'il eſt permis de ſe defier de quelqu'un, c'eſt ſur-tout de ces *Dévots* ſi bien peints par la Bruyere. On voit des hommes bâtir des Egliſes, fonder des Hôpitaux, ſe ruiner en œuvres pieuſes, & qui n'en ſont pas moins durs envers leurs Debiteurs, moins artificieux dans leurs procedures, moins dangereux dans leur façon de contracter, moins avides du champ voiſin pour arrondir leur parc, ou pour allonger une avenuë : ils ſont *dévots*, ſont-ils juſtes ?

Suppoſons pour un moment qu'il y ait un petit coin du monde où regne la juſtice ; ſi là quelqu'un s'aviſoit d'avancer qu'il eſt ailleurs une ſorte d'hommes magnifiques en tout : table ſomptueuſe, grands équipages, bâtimens ſuperbes, gros jeu, & qui avec tout cet étalage laiſſent mourir de faim le Créancier & le Marchand ; dans le monde juſte ne prendroit-on pas pour un fou celui qui hazarderoit une telle propoſition ? Cependant, quoi de plus commun parmi nous ? Souffrons donc qu'on ſe recrie hautement, & qu'on nous reproche en face notre injuſtice, ou faiſons notre premier

devoir de payer nos dettes ; il faut opter.

Depuis combien de tems voit-on languir à votre porte ce pauvre Ouvrier ? Vous lui devez vingt piſtoles qui ſauveroient la vie à ſa femme malade, ou qui lui aideroient à marier ſa fille ; mais c'eſt un importun pour vous, votre dignité vous met à l'abri de ſes pourſuites : Et comment les craindriez-vous ? Ses Memoires ne ſont pas arrêtez ; cependant quelqu'un de même trempe que vous, vous demande cinquante piſtoles, vous les lui prêtez, vous êtes charmé de votre grand cœur, cette derniere action affichée par vos ſoins aux quatre coins de la Ville vous tient lieu de Lettres patentes de géneroſité ? Mais vous reſſemblez à celui qui fait dorer les lambris d'une mauvaiſe chaumiere : encore n'eſt-il qu'un fou, & vous êtes tout enſemble un fou, & un malhonnête homme. Votre generoſité n'eſt qu'apparente, elle eſt fauſſe & mal placée, voilà la folie ; & quand vous contrefaites le genereux, vous refuſez de payer vos dettes, voilà l'injuſtice réelle. Que ne commenciez-vous par être juſte, peut-être vous aurois-je cru vraiment généreux ?

Un homme vous parle de grandes choſes, il étale de grands ſentimens, la voye publique vous a prévenu en ſa fa-

veur, vous l'admirez ? Il conte un fait apocriphe, mais il jure en homme d'honneur, & c'eſt pour vous un article de foi. Si vous voulez garder la bonne opinion que vous avez de lui, tenez-vous-en à ce qu'il montre d'impoſant, n'entrez pas dans les détails. Il eſt la terreur de ſes voiſins, le tyran de ſes vaſſaux & ne paye ſes valets qu'à coups de bâton.

Sur quelques-uns le reſpect humain fait ce que la vraie probité ne ſauroit faire. La parfaite droiture de cœur eſt bien rare ; mais auſſi ceux qui ont quelques ménagemens à garder avec le monde, n'arborent pas toujours l'étendart de la friponnerie, de l'indignité, de la vexation : de là vient que tel dont le fond eſt gâté, ne laiſſe pas de meriter en apparence une ſorte d'eſtime ; ſemblable à la fauſſe monnoye bien ſurdorée. Si l'on ſondoit, & ſi l'on peſoit les cœurs comme une piece d'or, combien s'en trouveroit-il de faux, & combien d'honneurs entre deux fers ? La vie privée eſt le creuſet.

Je ne ſuis pas étonné qu'on trouve tant d'alliage dans les vertus de l'homme. La force du temperament, les foibleſſes de l'âge, la bizarrerie de l'humeur, la prévention, la miſere ; ſur-tout celle qui eſt l'effet de la diſſipation ; tout cela

compoſe cette étrange bigarure qu'on voit dans les caracteres. Prenons le bon des hommes, comme l'Abeille prend ſon miel ſur les fleurs : laiſſons-en le mauvais, tendons ſans ceſſe à la perfection ; & ſi nous ne ſaurions y atteindre; ſi nous reſtons toujours un compoſé de bien & de mal, du moins ſoyons irreprochables du côté de l'honneur. Si l'alliage s'étend juſqu'à la droiture, tout le bon s'évapore, & l'iniquité corrompt toute la maſſe. Mille vertus ne ſauroient compenſer le défaut de probité.

Si l'homme étoit auſſi attentif à ſe corriger qu'ingenieux à s'excuſer, il ne ſongeroit pas à juſtifier ſa conduite par des diſtinctions captieuſes qui ſont évidemment fauſſes dans les cas mêmes, où ce qu'on appelle les plus grandes foibleſſes, ſont vraiement les plus grandes injuſtices. Je dis injuſtices, non-ſeulement par rapport à Dieu, mais encore par rapport aux hommes. Un libertin par exemple ſeduit la femme, la fille, la ſervante de ſon ami : n'eſt-il coupable que de foibleſſe ? & ſe ſervir du prétexte de l'amitié pour corrompre la vertu, n'eſt-ce pas un trait qui tient ſa place parmi les plus grands crimes ? Qu'on ſache notre iniquité, ou qu'on ne la ſache pas, elle eſt toujours la même ; il n'y

que le ſcandale de plus ou du moins.

Vous mentez ? vous êtes deshonoré. Vous volez ? vous êtes puni. Pourquoi ? C'eſt que cela ne s'appelle point des foibleſſes. Mais vous vous emparé du bien de votre voiſin par des iniquitez colorées, par ſurpriſe, par ſubornation, par des conſeils empoiſonnez ; & vous paſſerez pour un habile homme? Détrompez-vous, vous êtes un fripon, plus adroit & plus lâche qu'un voleur de grand chemin. Quoi ! vous enlevez à votre ami le cœur de ſa femme, l'honneur de ſa fille ; vous lui corrompez un Domeſtique ſage, à qui il tient lieu de pere : & vous ne paſſerez que pour un homme galant ? Détrompez-vous ; vous n'êtes pas ſeulement un pecheur, vous êtes encore un malhonnête homme. Comment les hommes peuvent-ils ajuſter leur façon de penſer là-deſſus avec la fureur où nous les voyons tous les jours quand on leur enleve un laquais.

Le mauvais état de vos affaires vous détermine à épouſer ſans inclination ? c'eſt une vieille peu ragoutante, ou une jeune trop crédule ; & vous êtes bien sûr de la mépriſer & de la negliger dès que vous aurez vuidé le coffre fort. La fureur de votre paſſion vous allie pour toujours avec celle dont le nom & la fortune ne

vous convenoient pas ; mais l'engagement vous dégoute dès qu'il eſt devenu indiſſoluble ; & cette pauvre perſonne eſt la duppe de votre legereté, peut-être même de vos reproches & de votre abandon, après avoir été la duppe de vos ſermens ? Ne vous abuſez pas, vous êtes pire qu'un homme foible.

Je ne crois pas qu'on ne ſoit injuſte, qu'en faiſant ce qu'on ne doit pas faire : je ſuis perſuadé qu'on ne l'eſt guéres moins en ne faiſant pas ce qu'on doit. Je trouve également condamnables les actions criantes & les omiſſions eſſentielles dont le crime ſaute aux yeux, comme de ne pas payer ſes dettes ou de manquer à ſa famille, à ſon maître, à ſon Roi.

Si nous comptons ſur l'avenir, ſoyons juſtes. Si par impoſſible tout finiſſoit avec le tems, nous devrions encore être juſtes : c'eſt le moyen le plus infaillible de nous procurer l'eſtime & l'amitié des hommes ; enfin ſi nous avons les premiers principes de la vraie volupté, ſoyons juſtes : le moindre tort que nous ferions aux autres empoiſonneroit tous nos jours ; & ce germe de vertu que nous portons, que nous ſentons au-dedans de nous-mêmes, qui nous fait trouver par avance un Paradis ou un Enfer, ne démontre pas mal une Divinité.

Je ne vous dirai rien ſur ce qu'un honnête homme doit à ſa patrie & à ſon Roi ; tout le monde le ſait, tout le monde le ſent. Nous n'aimons pas nos Rois, nous les adorons ; & il n'eſt point de François qui ne s'expoſe à perir de tout ſon cœur pour l'honneur de la patrie. Si quelquefois un ſcelerat ou un fou s'échappe, ſa revolte ou ſa déſertion le couvre par tout d'infamie, & les lieux les plus reculez ne lui procurent que le mépris & l'indignation de ceux-là même dont il va mandier le ſecours.

Soyez reconnoiſſant par devoir & par amour propre, ſi vous ne l'êtes pas par goût. Quel plaiſir de baiſer la main qui vous a ſecouru ! Il n'en eſt qu'un plus flatteur ; c'eſt de trouver une occaſion plus eſſentielle d'éffectuer votre reconnoiſſance ; mais ne profitez pas de cette occaſion ſeulement pour vous debarraſſer du fardeau que la reconnoiſſance impoſe aux cœurs mediocres ; jouiſſez de cette occaſion dans toute la plenitude de la volupté, & tous les momens de votre vie.

La corruption des tems a donné à la generoſité tant de ſuperiorité ſur la reconnoiſſance, que mille actes de reconnoiſſance n'en valent pas un de generoſité. Soyez éternellement reconnoiſſant, & ne

croyez jamais vous être ſuffiſamment acquité du bienfait reçu : ſongez au contraire que ſi la fortune vous interdit le plaiſir d'être effectivement genereux, votre reconnoiſſance multipliée peut vous tenir lieu de generoſité.

Vous avez d'eſſentielles obligations à un petit nombre de vrais amis, qui n'ont pas rougi de s'oppoſer pour vous au torrent de l'iniquité ? Que de ſoins, que de mouvemens en votre faveur! ils vous ont ouvert leur maiſon & leur bourſe ; en un mot, tous vos interêts, tous vos beſoins ſont devenus les leurs. Ha ! ſi vous avez le cœur droit, quelle doit être la durée & la vivacité de votre reconnoiſſance ! mais la fortune toujours contraire ne vous laiſſe que des ſentimens, & avec les plus louables deſirs & l'attention la plus délicate, votre reconnoiſſance eſt toujours ſtérile ; on eſt même en droit de douter ſi vous en avez, parce que vous êtes dans l'impoſſibilité de la marquer par des faits ; belle matiere à reſignation.

Vos affaires viennent de changer de face : peut-être devez-vous cette revolution de fortune à votre patience dans les diſgraces, & à l'eſprit d'équité qui vous domina toujours ? Vîte, profitez des momens, ils ſont bien chers & bien précieux pour vous ; devinez & prévenez

tout ce qui peut faire plaiſir à ceux qui vous ont obligé ; fourniſſez à ceux qui vous reclament les mêmes ſecours que vous avez reçus de ceux que vous avez reclamez. Bien loin de faire dire de vous que les honneurs changent les mœurs, épuiſez à l'égard de vos bienfaiteurs tout ce qu'ils doivent attendre de l'homme le plus reconnoiſſant, & ſoyez à l'égard des autres, génereux ; mais ſi j'oſe le dire, genereux juſqu'à la prodigalité. Quand on a été plus malheureux qu'on ne devoit l'être, on ne ſauroit devenir trop genereux. Souvenez-vous toujours que la reconnoiſſance & la generoſité ſont les articles ſecrets, & les conditions tacites de votre racommodement avec la fortune. Tels ſont les droits de la vertu, que tôt ou tard elle eſt recompenſée : fût-ce par miracles : ils ne ſont pas nouveaux en faveur des ames d'un ordre ſuperieur. Je n'ai rien lû qui m'ait plus touché, ni qui m'ait tant fait ſentir le merite de la generoſité & de la reconnoiſſance, qu'un évenement preſque miraculeux dans l'Hiſtoire de François premier par Varillas : Je doute qu'on le liſe, ſans adorer la providence, ſans eſperer en elle, & ſans reſpecter autant qu'on le doit les hommes vraiment vertueux.

Guillaume du Bellay Marquis de

Langey mérite bien par les ſervices importans qu'il a rendu à l'Etat d'être placé parmi les hommes illuſtres. Intrepide dans la guerre, faiſant honneur aux plus grands poſtes, conſommé dans les négociations les plus delicates, vertueux pour la ſeule vertu, auſſi magnifique dans les actions ſourdes, que ſuperbe dans celles qui demandoient de l'éclat: Tel étoit M. de Langey. Reconnoiſſons le doigt de Dieu dans ce qui lui arrive, & devenons à cet exemple plus genereux & plus reconnoiſſant. Voici ce que dit Varillas.

„ La ſeule commiſſion expediée à propos fut celle de Langey vers les Princes „ de l'Empire, pour leur repreſenter „ qu'ils étoient Juges nés entre l'Empereur & ſes Feudataires, lorſqu'il s'agiſſoit de maintenir les inveſtitures „ anciennes; & que le Roi Très-Chrétien ſoûmettoit à leur Tribunal ſes „ droits & ceux de ſes enfans ſur le Duché de Milan.

„ L'humeur bienfaiſante de Langey le „ tira dans ce voyage du plus grand danger qu'il ait couru de ſa vie: & ſous „ lequel il eût infailliblement ſuccombé, „ ſi Dieu ne l'eût reſervé pour d'autres „ négociations où il y auroit plus de gloire à meriter, & moins de riſque à cou-

„ rir. L'Empereur étoit averti par les
„ Emiſſaires ſecrets qu'il avoit en Fran-
„ ce, du voyage que Langey devoit faire
„ en Allemagne : & la paſſion de ſe ven-
„ ger de ce Gentilhomme, qui lui avoit
„ fait le plus grand mal qu'il pouvoit re-
„ cevoir en ruinant la Ligue de Suabe,
„ & l'interêt qu'il avoit d'empêcher qu'il
„ n'en formât une entre la France & les
„ Proteſtans d'Allemagne, furent deux
„ motifs aſſez puiſſans pour faire reſoudre
„ ſa perte. On eut l'adreſſe de le peindre
„ ſans qu'il s'en apperçut, & d'envoyer
„ de ſes portraits ſur toutes les frontieres
„ d'Allemagne, avec commandement de
„ l'arrêter de toutes manieres. Le Rhin
„ ſur-tout fut bordé de gens de guerre,
„ à qui l'on avoit donné de ſes portraits,
„ avec ordre de ſe défaire de la perſonne
„ qu'ils repreſentoient. On n'a pas ſû
„ préciſement ſi Langey étoit bien infor-
„ mé du péril dans toute ſon étendue,
„ ou s'il le negligea par l'intrépidité qui
„ lui étoit naturelle, & par ſon zele ar-
„ dent pour le ſervice de ſa Patrie ; mais
„ il eſt certain qu'il arriva ſans obſtacle à
„ Andernac, où il avoit reſolu de paſſer
„ le Rhin. La providence divine qui le
„ conduiſoit comme par la main, avoit
„ diſpoſé ſes affaires de ſorte, que la pre-
„ miere perſonne qui le reconnut dans la

„ Ville, fut un Gentilhomme d'Allema-
„ gne qu'il avoit obligé dans une conjon-
„ cture assez rare pour être ici remarquée.
„ Ce Gentilhomme avoit porté les ar-
„ mes en France sous le Comte Guillau-
„ me de Furstemberg, & s'étoit vû ré-
„ duit à la derniere misere par la perte
„ de son bagage, & de ce qu'il avoit d'ar-
„ gent ; il s'étoit adressé dans un état si
„ déplorable à Langey, qui retournoit
„ alors de son premier voyage d'Allema-
„ gne, & l'avoit prié d'un ton & d'un vi-
„ sage où la pudeur paroissoit assez, de
„ l'assister dans sa misere. Langey ne le
„ connoissoit point du tout ; mais il ne
„ laissa pas d'être touché de pitié, soit
„ qu'il remarquât dans la physionomie du
„ Gentilhomme, ce je-ne-sai-quoi qui
„ surprend agréablement, ou que son
„ génie travaillât dès-lors à lui procurer
„ un ami, dont la reconnoissance héroï-
„ que lui devoit être si necessaire. Il tira
„ de sa poche six pieces d'or, & les don-
„ na au Gentilhomme avec une joye qui
„ rendoit sa charité encore plus consi-
„ derable qu'elle ne l'étoit d'elle-même.
„ Le Gentilhomme prit les pieces d'or,
„ en ajoutant à son remercîment un sou-
„ hait trés-ardent, de ne pas mourir in-
„ grat ; & l'occasion s'en offrit plûtôt
„ qu'il ne pensoit.

„ Il avoit obtenu de l'Empereur la
„ principale commiſſion d'obſerver la
„ marche de Langey vers le Rhin, &
„ toutes les autres qui avoient été expe-
„ diées de ce côté-là, étoient ſubordon-
„ nées à la ſienne. Il l'avoit acceptée ſans
„ ſavoir que celui dont il s'agiſſoit,
„ étoit ſon bienfaiteur, parce que Lan-
„ gey en obligeant de ſi bonne grace,
„ s'étoit obſtiné à lui cacher ſon nom. Il
„ crut bien d'abord en recevant le por-
„ trait de Langey, qu'il avoit de la reſ-
„ ſemblance avec l'homme à qui il étoit
„ redevable; mais outre que la reſſem-
„ blance n'étoit pas exacte, le portrait
„ n'étant qu'une copie aſſez imparfaite,
„ & le Gentilhomme ne s'étant donné
„ ni le tems ni la peine de faire ſur ſa
„ penſée toute la reflexion qu'elle meri-
„ toit; ce ne fut qu'au moment qu'il
„ apperçût Langey dans la rue, qu'il
„ reconnut dans la même perſonne ſon
„ bienfaiteur, & celui dont on lui avoit
„ commandé de ſe ſaiſir mort ou vif. La
„ generoſité dont il ſe piquoit, ne lui
„ permit pas de deliberer s'il lui ſauveroit
„ la vie; il eut ſeulement peur d'en être
„ empêché par ceux qui avoient le même
„ ordre que lui, s'ils venoient à paſſer
„ par-là; & cette ſeule conſideration le
„ retint d'embraſſer Langey. Il ſe con-

„ tenta de le ſaluer en François, & de le
„ prier qu'il lui pût dire deux mots dans
„ une maiſon qu'il lui montra. Langey
„ qui ne connoiſſoit point le Gentilhom-
„ me, & ſe défioit de tout, douta d'abord
„ s'il devoit avoir cette complaiſance
„ pour un inconnu ; mais ſa bonne for-
„ tune lui inſpira un moment après, d'é-
„ couter ce qu'on avoit à lui propoſer. Il
„ ſuivit le Gentilhomme dans la maiſon,
„ & ſe laiſſa enfermer avec lui dans une
„ Chambre. Alors le Gentilhomme après
„ avoir ſondé en vain, s'il étoit connu,
„ ſe decouvrit, & dit à Langey, qu'il
„ lui vouloit montrer qu'il n'avoit pas
„ obligé un ingrat. Il lui découvrit en-
„ ſuite le deſſein formé de le perdre, &
„ lui en montra l'ordre ; il lui fit com-
„ prendre l'impoſſibilité où il étoit de
„ pourſuivre ſa route ſans être pris ou
„ tué, ce qui ne ſeroit qu'une même
„ choſe ; dont il conclut, & tâcha de lui
„ perſuader qu'il devoit retourner en
„ France, ſur l'offre qu'il lui fit de faci-
„ liter ſa retraite par des adreſſes ſûres &
„ ſecretes.

„ Langey, après avoir remercié ſon
„ ami, lui repartit en ſa maniere courte
„ & coupée qu'il devoit ſa vie à ſon
„ pays ; que le Roi ſon maître lui avoit
„ commandé d'aller encore deſabuſer les

„ Allemans des impoſtures dont ils é-
„ toient prevenus ; qu'en acceptant cet
„ emploi il avoit bien prevû qu'il ne pou-
„ voit éviter la mort ſans une aſſiſtance
„ de Dieu toute particuliere ; mais qu'il
„ s'y étoit reſolu , & qu'il n'y avoit que
„ la mort ou la priſon capables de l'arrê-
„ ter.

„ Ce Gentilhomme ravi d'une intre-
„ pidité ſi heroïque , repliqua en même
„ ſtile , qu'il ne tiendroit pas non plus à
„ lui qu'il ne ſervît ſa patrie , en contri-
„ buant à deſabuſer les Allemans ; que
„ l'exemple de vertu que Langey lui
„ montroit étoit trop beau pour n'être
„ pas ſuivi , quand même il en devroit
„ couter la vie , & qu'il pretendoit au
„ moins participer à la gloire que Langey
„ alloit acquerir , en facilitant ſon voya-
„ ge. Il lui remontra enſuite, qu'en quel-
„ que endroit qu'il allât , il ne pour-
„ roit éviter d'être decouvert , s'il n'ap-
„ portoit les precautions qu'il alloit lui
„ marquer. Elles conſiſtoient à renvoyer
„ le ſeul Domeſtique qui le ſuivoit , & à
„ recevoir en ſa place de la main du Gen-
„ tilhomme un Valet de confiance qui le
„ viendroit prendre à l'entrée de la nuit,
„ le feroit marcher tant qu'elle dureroit ,
„ & le meneroit repoſer le jour ſuivant
„ dans une maiſon champêtre de connoiſ-

„ ſance, où il ſeroit en ſûreté. Que le
„ même Valet auroit ſoin de le conduire
„ ainſi toutes les nuits, & de lui trouver
„ de ſemblables gîtes juſqu'à ce qu'il fût
„ arrivé ſur les terres du Duc de Saxe,
„ où il n'auroit plus rien à craindre. Lan-
„ gey connoiſſant par l'expedient que ſon
„ ami lui propoſoit, le deſir ſincere dont
„ il brûloit de le ſervir, s'abandonna à
„ ſa conduite, & l'éprouva auſſi heu-
„ reuſe que fidelle, non-ſeulement pour
„ le voyage de Saxe, mais encore pour
„ le retour.

Cet évenement ne me laiſſe plus rien à dire de la reconnoiſſance & de la generoſité : il en fait l'éloge, il en donne l'exemple, il en impoſe la loi. On y reconnoît même l'abregé de toutes les vertus ; grandeur d'ame, juſteſſe d'eſprit, ſage confiance, ſage precaution, zele ardent pour ſa patrie, fidelité inviolable pour ſon Roi ; tout cela ſe trouve dans un même trait.

Je vais approfondir par le portrait d'un grand Homme l'impreſſion que je crois avoir commencé de faire ſur vous par le detail d'une grande action.

Je ne ſai rien de mieux pour former le caractere d'un jeune homme que de lui mettre ſouvent de grands modeles devant les yeux. Les exemples touchent

plus que les maximes. Il eſt vrai que rien ne ſeroit plus propre à porter à la vertu que les maximes de Marc-Antonin, ſi l'on ne trouvoit encore un plus puiſſant motif dans ſes exemples. Liſons ſans ceſſe les réflexions morales de ce grand Empereur; mais liſons & reliſons en même-tems tous les traits de ſa vie : en voici quelques-uns qu'on me permettra de rapporter ici; j'aime à ramaſſer tout ce qui peut inſpirer du goût pour les vertus dont je demande la pratique. Malheur à nous, ſi aprés avoir médité Marc-Antonin, nous ne ſommes ni plus juſtes ni plus reconnoiſſans, ni plus généreux.

Marc-Antonin étoit conſtant & modeſte, grave & complaiſant, clement & juſte, auſſi indulgent pour les autres que ſévere pour lui-même, inſenſible à la vaine gloire, inébranlable dans les deſſeins qu'il formoit toujours après y avoir bien penſé, & jamais par paſſion ni par caprice, ennemi des flatteurs, pieux ſans affectation, moderé en toutes choſes, toujours égal, toujours le maître de lui-même, toujours ſoumis à la raiſon, incapable de déguiſement, toujours en garde contre l'amour propre, jamais ni impatient ni inquiet, très-prompt à pardonner les plus grandes fautes quand elles ne regardoient que lui ſeul, & inexorable

quand la derniere néceſſité, c'eſt-à-dire, l'interêt du public, le forçoit à les punir. Il avoit toujours en vûe le bien de l'Etat en tout ce qu'il faiſoit, & jamais ni ſon plaiſir, ni ſon interêt, ni ſa gloire particuliere : enfin, il ſuivoit en tout la juſtice & ne diſoit jamais que la vérité.

On ne ſauroit lire le diſcours que Marc-Antonin fit à ſes principaux Officiers aux approches de la mort, ſans être tendrement touché, ſans être même édifié. On y découvre toute la force de ſon eſprit, toute la grandeur de ſon ame, tout ſon goût pour la juſtice, & le deſir dévorant qu'il avoit d'inſpirer ce goût à ſon fils, qui trop jeune encore pour profiter des leçons d'un ſi digne pere, négligea même d'imiter ſes exemples, & devint un compoſé monſtrueux de tous les vices.

Enfin, celui qui nous a fait le beau préſent de la vie de Marc-Antonin, ajoûte, qu'il mourut, laiſſant un regret infini à ceux de ſon ſiécle, & un ſouvenir éternel de ſa vertu à la poſtérité.... Il ſembloit que la gloire, que la félicité de l'Empire, que tout fût mort avec Antonin. Les uns l'appelloient leur pere, les autres leur frere; ceux-ci leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur Prince prudent, ſage & le

modele de toutes les vertus; & ce qui eſt très-rare parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges differentes, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne dît la verité. Le Sénat & le peuple l'adorerent avant même que ſes funerailles fuſſent achevées, & comme ſi c'eût été peu de choſe que de lui élever une ſtatue d'or dans la chambre Julienne, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara ſacrileges ceux qui n'auroient pas dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou un portrait, ou une ſtatuë d'Antonin.

CHAPITRE VI.

S'attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du ſort. Du trop d'attache aux richeſſes. De la moderation dans le deſir de faire fortune. Du choix d'un état de vie. De la diſſipation ; du bon uſage du credit, de l'autorité & du bien. Conſerver de la fermeté dans les diſgraces.

IL eſt bien peu d'Antonins dans le monde. Préparons-nous de bonne heure à l'iniquité des hommes, & attendons-nous aux caprices du ſort, ſi nous ne voulons pas être les duppes des évenemens. La fortune eſt une folle, paſſons lui ſes extravagances. Il eſt un peu plus difficile de s'accoutumer à l'injuſtice ; mais plus nous ſouffrons de l'iniquité, plus il eſt doux de ne la pas commettre.

Si nous ſommes bien nés, nous reſtons perſuadez juſqu'à vingt ans qu'il n'y a pas un malhonnête homme ſur la terre, & parce que nous avons été mieux élevez que le commun des hommes, nous nous figurons que notre bonheur croîtra toûjours. Ces deux préjugez ſont bien flat-

teurs ;

teurs: Pourquoi faut-il qu'ils ſoient faux? De ſi douces erreurs ne nous ſeduiſent pas long-tems. A peine notre âge avance que nous nous embarquons imperceptiblement dans un genre de vie dont les détails nous expoſent à devenir preſque toujours la victime de la dureté, de la cruauté, de la trahiſon, des faux jugemens, en un mot, de toute l'iniquité, ou du moins de la bizarerie des hommes, & de tous les caprices de la fortune.

Amaſſez en chemin faiſant & par precaution aſſez de bon eſprit, aſſez de vertu, pour pouvoir un jour vous familiariſer avec la patience, le tems viendra que vous en aurez beſoin. Cette prophétie n'eſt pas rejouiſſante, mais elle eſt vraie. Je ſouhaite pourtant que l'experience ne nous en convainque pas, & que la patience qu'il eſt toujours neceſſaire d'acquerir, ſoit pour vous une vertu de ſurabondance.

Si jamais l'injuſtice renverſe vos projets, empoiſonne votre merite, vous prefere d'indignes concurrens; ſi elle entame votre patrimoine, ſi elle attente à votre réputation, à votre honneur, vous vous ſaurez bon gré d'avoir medité par avance ſur l'iniquité des hommes & ſur l'inconſtance de la fortune. Il n'y a que les malheurs auſquels on pouvoit natu-

rellement ne ſe pas attendre, qui puiſſent déconcerter l'homme fort & prudent ; prévenez cette ſurpriſe, faites par prevoyance proviſion de fermeté ; que la réflexion ſupplée à l'experience. Les coups prévûs bleſſent moins.

Comment concilier deux maximes également ſages qui paroiſſent contradictoires ? Se préparer à ne trouver preſque point de juſtice dans le monde, & penſer bien d'autrui : rien de plus facile. Penſons mal des hommes en géneral, penſons bien de chaque homme en particulier.

En effet nous ferions de la prudence une vertu monſtrueuſe, ou plûtôt un vice affreux, ſi elle nous portoit à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craigniſſions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un fripon ; nous ne ſaurions nous former une telle idée ſans détruire les principes & du Chriſtianiſme, & de notre propre bonheur. Nous ſommes donc intereſſez pour le tems & pour l'avenir à penſer bien de ceux avec leſquels nous avons à vivre ; & ſi les jugemens que nous en portons ſont faux, que ce ne ſoit que pour leur être trop avantageux ; mais en même-tems attendons-nous à trouver dans le monde peu de

bonne foi, peu de probité, peu de déſintereſſement, peu de verité, peu de juſtice.

Ce ſentiment que nous devons avoir du monde en general, porte un grand fruit quand nous ſouffrons une iniquité; mais il demande un temperament, c'eſt de ne nous pas faire ſouffrir par avance de l'idée d'une injuſtice que nous n'eſſuyerons peut-être pas. Vous ne ſauriez montrer plus de petiteſſe d'ame qu'en vous defiant de tout le genre humain, vous ne ſauriez montrer moins d'eſprit qu'en vous fiant à tout le monde.

Si vous êtes bien convaincu que la probité & la bonne foi ne ſont plus les vertus favorites des hommes, vous ne ſerez point deſolé quand on vous jouera un mauvais tour. Mais je croyois cet homme-là le plus honnête homme du monde? Mais je le croyois mon ami, mais il étoit mon parent, & mon proche parent? Tout cela peut ſervir à juſtifier votre confiance; mais enfin, penſez une bonne fois pour toujours, que chez la plûpart des hommes l'interêt eſt au-deſſus de tout ſentiment d'amitié, de parenté, de probité.

Je vous trouve dans la conſternation; qu'avez-vous? On vous a manqué de parole, on vous a juré le faux, on vous

a ſupplanté dans vos vûes, au moment même qu'on vous promettoit de les ſeconder ? Souffrez patiemment, & ne vous plaignez que de vous-même d'avoir crû que les hommes étoient vrais.

Un Créancier vous preſſe ; cependant il regorge de bien, & il vous ſait dans une criſe affreuſe : ſi vous ne le payez promptement, vous allez perir. Déja les diligences ſe multiplient, meubles, immeubles, tout lui convient ? Vîte, empruntez, vendez, s'il le faut, & le ſatisfaites ſans murmurer. Il eſt riche & dur, c'eſt l'uſage.

Quoi, vous ſoupirez pour un procès perdu ! je conviens que vous ne deviez pas le perdre : on vous a fait une injuſtice criante de deshonorer votre terre à propos de rien quand vous aviez fourni des titres inconteſtables. Il ſautoit aux yeux que vous ne deviez rien de la ſomme à laquelle vous êtes condamné : on vous devoit des éloges, & l'on vous blâme d'avoir protegé votre parent, votre ami, votre voiſin, votre domeſtique. Vos Juges vous promettoient merveilles ; mais enfin, une belle femme a ſeduit votre Rapporteur. Et de quoi ſoûpirez-vous ? Que n'appreniez-vous à perdre à propos, c'eſt un gain sûr ; que n'évitiez-vous de plaider à quelque prix

que ce pût être ; & ſi le mal étoit inévitable, que ne vous attendiez-vous à l'iniquité, vous ne ſoupireriez pas.

De toutes les injuſtices auſquelles nous ſommes en butte, il n'en eſt point qui coute plus à digerer que celle que nous ſouffrons de la part des hommes ſur qui nous avions le plus de droit de compter. Plus la main qui frappe eſt chere, plus le coup eſt ſenſible ; & tel eſt le malheur de la condition humaine, que ce qui devroit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie, eſt ſouvent la ſource de nos chagrins les plus cuiſans. La femme la plus vertueuſe ne trouve pas toujours un mari raiſonnable, l'époux complaiſant & attentif n'eſt pas toujours le plus aimé, le pere le plus tendre travaille ſouvent pour de mauvais ſujets, & l'ami le plus fidele trouve quelquefois qu'il ne s'étoit attaché qu'à un inconſtant ou à un ingrat. Dans tous ces cas, recourez à la reſignation, armez-vous d'une patience mâle, voilà l'antidote : mais faut-il ſouffrir par precaution d'un mal qui peut ne pas arriver ? Non, je viens de le dire. Que faut-il donc ? s'attendre à tout, & ne rien craindre.

Il n'eſt pas décidé ce qui mettra votre patience à de plus rudes épreuves, ou l'iniquité des hommes, ou l'inflexibilité du

ſort. Pour réſoudre la queſtion, il faudroit ſavoir la qualité de l'injuſtice, le dégré de malheur, & quelle eſt votre diſpoſition : d'ailleurs, il eſt une infinité d'évenemens où l'injuſtice des hommes produit les diſgraces de la fortune ; Que celui-là eſt à plaindre ſur qui le malheur & l'injuſtice s'acharnent comme de concert ! Quand l'un & l'autre ſemblent ſe réunir pour travailler à votre deſolation, il ne vous importe gueres de ſavoir qui des deux y a le plus ou le moins de part. N'uſez pas la force qui vous reſte en vaines conſiderations, en meditations ſéches, ſteriles & accablantes. En des cas moins preſſans, & quand vous n'aviez qu'un ennemi à combattre, je vous ai conſeillé la reſignation & la patience ; ici vous en avez deux, & j'ai deux remedes à vous propoſer : tandis que la criſe dure, meditez la belle maxime d'Horace, *levius fit patientia* ; & ſi l'on met votre patience à trop d'épreuves, fortifiez-la par cette reflexion ſi conſolante du même Auteur, *non ſi malè nunc, & ſic olim erit.*

Si la fortune ne s'eſt point encore attachée à vous perſécuter, ſi vous n'en avez eſſuyé que quelque bizarerie qui ne ſuffiſe pas pour vous faire conclure que vous êtes né vraiment malheureux, vous

regarderez comme le plus grand malheur de votre vie la premiere injuſtice que vous aurez à ſoutenir ; c'eſt une erreur, & c'eſt l'erreur de votre probité, qui croyoit la probité commune. Détrompez-vous par la réflexion, avant que d'être obligé de vous détromper par l'experience ; ne croyez pas être ſouverainement malheureux, parce que vous ſouffrirez plus d'une injuſtice, ſongez que c'eſt une condition preſque néceſſaire de l'humanité. Ne croyez pas non plus être l'homme du monde le plus à plaindre, parce qu'il arrivera quelque dérangement dans vos biens. Un incendie, un débordement, des années ſtériles, la perte d'un procés, la ſuppreſſion d'une charge, la mort d'un patron, de grandes maladies, voilà des revers & des malheurs : mais avez-vous dû vous attendre en cette vie à une félicité fixe & complette, détrompez-vous ; le monde n'eſt le Paradis terreſtre que pour une très-petite poignée de gens qui payeront peut-être bien cher un jour les délices de leur pélerinage: & d'ailleurs, dans ce monde, combien de millions d'hommes cent & cent fois plus malheureux que vous !

Il eſt des revers de fortune de tant d'eſpeces, que vous ne ſauriez les éviter tous ; & il n'eſt point d'homme qui ne

ſoit la dupe de l'idée qu'il ſe forme du monde en y entrant. D'abord on ne marche que ſur des fleurs, tout rit, tout eſt beau; on attend d'une charge, d'un emploi, d'une alliance l'agrement de mener une vie qui pour devenir plus rangée n'en ſera pas moins réjouiſſante. Un état plus independant, plus brillant, une fortune plus arrondie, des plaiſirs plus sûrs, plus reglés, plus innocens, tout cela vous tente & vous ſeduit. Mais en vous affranchiſſant d'une eſpece de dependance, vous n'avez pas penſé à celle dont vous alliez vous charger; vous ne regardiez que dans un point de vûe fort éloigné les ſoins de votre menage, les amertumes de cet emploi, les peines de cette charge; vous n'avez point compté ſur la diminution que pourroit ſouffrir votre fortune par vos propres folies, par une augmentation neceſſaire de dépenſe, par la revolution des choſes, par les élemens, par vos malheurs, par l'iniquité des hommes: enfin, des chagrins réels prennent la place de vos eſperances chimeriques, & vous ſouffrez d'autant plus vivement, que vous vous êtes plus lourdement trompé dans votre calcul. Vous ſouffririez moins, ſi l'on vous avoit accoûtumé à compter juſte.

Ce Miniſtre vous ouvre ſon cabinet, &

& il vous promet mille bons offices ? La mort vous l'enleve dans le tems qu'il alloit effectuer ſes promeſſes, peut-être même le voyez-vous ne vous aimer plus : vos défauts ou vos ennemis vous ôtent ſa bienveillance. Ce pere qui fut peut-être le meilleur pere de ſon ſiecle, & par un juſte retour le pere le plus tendrement aimé; pere ſur la vieilleſſe duquel vous aviez fait de ſi louables projets de reſpect & de reconnoiſſance ? La fortune lui devient contraire, ou un mal contagieux va vous l'arracher. Ce fils unique eſt le premier motif de vos ſoins, & le ſeul objet de votre eſperance ? il ſe tourne au mal, ou vous le perdez quand vous en aviez beſoin pour vous ſoutenir. Ce proche parent étoit devenu votre ami intime ? Heureux & rare évenement dont j'ai pourtant vû plus d'un exemple ! Vous n'aviez enſemble qu'un cœur, qu'un eſprit ; la conformité de vos ſentimens & de vos manieres étoit un garant infaillible que vous vous aimeriez juſqu'au tombeau, & ce terme paroiſſoit fort éloigné pour vous qui étiez jeunes l'un & l'autre ; la fiévre vous le ravit, & il ne laiſſe qu'un fils qui craint de vous connoître, ou une veuve qui vous perſecute. Que d'amertumes au lieu des douceurs que vous attendiez.

La perte de nos proches eſt une perte irréparable : dès-là elle peut nous cauſer une douleur bien ſenſible ; mais quand vous ſerez dans le cas, ſouvenez-vous de ce beau mot : Il n'y a qu'une premiere mort, non plus qu'un premiere nuit, qui ait merité de l'étonnement & de la triſteſſe.

Je ſai que le chagrin de perdre notre parent ou notre ami, peut devenir plus vif par les circonſtances particulieres. L'âge peu avancé qui ne nous faiſoit pas prevoir un accident ſi funeſte, ces ſecours de toute eſpêce ſur leſquels nous comptions, ce commerce de ſentimens délicats qui vous eſt interdit pour toujours ; que de malheurs dans un même malheur ! Mais n'ai-je point tort de propoſer aux hommes, comme un des plus grands malheurs de leur vie, la mort de leurs proches, de leurs amis ? Ce ſentiment eſt-il donc le ſentiment géneral ? Non, la plus legere perte que nous ſouffrons dans nos biens, nous jette dans une plus grande conſternation que la mort de notre ami. Pourquoi cela ? Chez la plûpart des hommes la bonté du cœur eſt une foibleſſe, l'eſprit d'interêt eſt une vertu.

Laiſſons vivre les hommes à leur fantaiſie, plaignons-les, & corrigeons-nous

peſons tout, non au poids de la cupidité, mais dans la balance de la juſtice, mais ſelon les regles de la raiſon. Conſultons en tout la prudence, non cette prudence fauſſe qui s'empare du bandeau de la fortune pour nous fermer les yeux, mais la prudence chrétienne & raiſonnable qui nous apprend à nous procurer & à nous conſerver les beſoins de la vie, ſans nous rendre inſenſibles à ceux d'autrui ; qui nous apprend à prevoir les diſgraces, à connoître nos vrais avantages, & à moderer nos deſirs.

Vous ſouffrirez bien moins de l'iniquité des hommes & des revolutions de la fortune, ſi vous n'avez qu'un attachement raiſonnable aux richeſſes. Que l'avare en faſſe ſon Dieu, cela eſt juſte ; mais que le goût outré pour le bien infecte preſque tous les hommes, c'eſt ce que j'ai peine à concevoir. Garantiſſez-vous de cette erreur que j'oſe nommer une veritable héreſie en fait de morale & de raiſon ; prevenez cet abus par des reflexions judicieuſes. Un peu plus d'argent n'eſt pas un moyen auſſi sûr à beaucoup près, pour devenir heureux, que de ſavoir moderer ſes deſirs. Vous parviendrez à ſauver votre cœur, ſi vous ſavez déſabuſer votre eſprit. N'oubliez point ces trois maximes : Ce qui eſt de-

ſiré eſt toujours plus agreable que ce qui eſt poſſedé : un homme qui ne deſire point une choſe n'eſt pas moins heureux que celui qui la poſſede : Rien de mortel pour un cœur immortel.

Ajoutez à cette reflexion celle d'un Auteur très-délicat. Il dit au ſujet du mauvais raiſonnement.

A l'avare il peint l'opulence
Comme le ſeul ſuprême bien,
Et dans le ſein de l'abondance
Par la frayeur de l'indigence
Il le réduit à n'avoir rien.

L'attachement trop vif aux richeſſes eſt de toutes les paſſions la plus honteuſe, la plus tyrannique & la plus nuiſible à celui qui en eſt poſſedé ; c'eſt le vice le plus deshonorant, & celui qui conduit à plus d'injuſtices. Il marque tout-à-la fois un caractere de baſſeſſe & d'inhumanité ; il nous fait ſouffrir nous-mêmes, & nous porte à faire ſouffrir les autres ; il nous prive du plaiſir de jouir, il nous livre au trouble, à l'agitation, à l'inquiétude ; en un mot, il a preſque tous les traits de l'infâme avarice. Sur-tout ſouvenez-vous que toute action qui n'eſt qu'équivoque pour un prêteur uſuraire, eſt un crime effectif pour un honnête homme.

Comparez un moment le tréſor d'un

homme ſage au tréſor d'un *harpagon*. L'un avec peu eſt toujours riche, l'autre eſt toujours pauvre au milieu de l'abondance ; l'un eſt toujous égal, toujours tranquille, toujours noble & liberal : l'autre eſt toujours agité, toujours allarmé toujours conſumé de frayeurs & de craintes, deſirant toujours, ne jouiſſant jamais, toujours empriſonné dans ſa turpitude comme dans un cachot noir, où il ſe refuſe l'aumône à lui-même : l'un eſt toujours heureux, l'autre toujours malheureux. C'eſt donc le jugement ſain, le bon eſprit, le bon cœur ; en un mot, c'eſt la ſageſſe, & non le plus de bien, qui nous procure par la tranquillité de l'ame la véritable abondance, le vrai bonheur, & les vrais plaiſirs.

J'oſe appeller la Bruyere l'Evangeliſte de la probité & de la raiſon, je ne citerai qu'un ſeul de ſes traits ſur les faiſeurs de fortune. Il y a, dit-il, des ames ſales, paîtries de boue & d'ordure, épriſes du gain & de l'interêt comme les belles ames le ſont de la gloire & de la vertu, capables d'une ſeule volupté, qui eſt celle d'acquerir ou de ne point perdre, curieuſes & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiétes ſur le rabais ou ſur le décrit des monnoyes, enfoncées & com-

me abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne ſont ni parens ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent.

Au contraire, voyez cet homme cité par tout pour un homme fort, pour un homme ſage : il n'eſt pourtant que raiſonnable ; & vous pouvez l'imiter. Le tonnerre a foudroyé un pavillon de ſon château, la mortalité a dépeuplé ſa bergerie, la grêle a moiſſonné ſes guérêts ; il ſe conſole de ce qu'il a perdu, par ce qui lui reſte ; & loin de faire un procès aux élemens, aux accidens, il moraliſe avec ſes amis, & ſe réjouit en moraliſant. Il s'étoit accoutumé à mediter ſur l'inconſtance de la fortune ; il s'étoit préparé aux évenemens, fruit merveilleux de la reflexion.

Entrez dans la maiſon de ce vieux Citadin. De la cave au grenier, tout eſt coffre fort chez-lui ; il n'a jamais ſû offrir un verre d'eau à perſonne ; mais s'il eſt incapable de faire du bien, il eſt en place à pouvoir nuire. Il eſt ſans enfans, il a trente mille livres de rente : tout vieux qu'il eſt, il a de la ſanté ; cependant il eſt abîmé dans la douleur, toute la ville le complimente. Quel eſt donc le grand malheur qui fait trembler pour ſa

vie ! Il lui eſt mort un cheval de caroſſe de vingt-cinq écus. Image naturelle de l'avarice, mieux peinte encore dans ces Vers de la Motte.

Montre-nous l'avarice à l'œil ſombre, au teint blême.
Ardente à ſe tirannifer.
Et qui craint follement de perdre le bien même
Dont elle ne veut point uſer.

Quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais ſortir de ſes fers ; c'eſt un contrepoids au merite qui fait pancher la balance. Ce vice ſeul ſuffit pour faire tomber dans le ridicule des gens qui ſe feroient diſtinguer par de bonnes qualitez.

L'homme moins vicieux que l'avare, mais toujours né petit, murmure pour un verre caſſé. L'homme né grand ſupporte avec tranquillité une perte conſidérable. Le premier ne demande point aux hommes de la delicateſſe dans les procedez, pourvû qu'ils le laiſſent dans ſa petiteſſe, & qu'il ne ſoit point en butte à leur injuſtice ; il a moins de plaiſirs, mais il ſouffre moins. Le ſecond, qui a vû brûler ſa maiſon de ſang froid, eſt inconſolable de ce que ſon ami ne lui a pas tenu parole. Que n'étudioient-ils le monde ? L'ame manque à l'un, l'uſage

à l'autre ; ni l'un ni l'autre ne ſont ou tout-à-fait heureux, ou tout-à-fait malheureux.

Celui-là eſt preſque toujours tout-à-fait heureux, qui penetré de bonne heures des ſages conſeils d'Horace, ſait s'éloigner du tracas des affaires, & cultiver tranquillement le champ de ſes ayeux, qui ſait ſe croire aſſez richement meublé en revoyant ſur ſa table la ſaliere à l'antique que ſon pere lui a laiſſée comme un monument précieux de la moderation des premiers tems ; qui ſait mépriſer l'inutile & jouir du neceſſaire, & qui content avec un bien médiocre, voit à l'abri de la tranquilité & du deſintereſſement tous les naufrages qui ſe font ſur la mer orageuſe de la fortune. Grands poſtes, biens immenſes, les hommes vous ſouhaiteroient-ils avec tant d'empreſſement, s'ils étoient capables de cette diſpoſition intérieure, qui procure tout enſemble la ſatisfaction, le repos & la ſûreté.

Le Chêne ambitieux malgré ſa fermeté
Tient peu contre Eole irrité,
L'humble roſeau craint moins l'orage.
L'heureuſe médiocrité
Qui plaît ſi fort à l'homme ſage,
Aſſure ſa felicité.

Dans la médiocrité on ſe regle, on ſe

meſure, on ſe contient : mais les grandes richeſſes conduiſent ordinairement à la pauvreté par le mauvais uſage qu'on en fait. Cette mediocrité eſt d'un grand prix pour ceux qui connoiſſent la valeur & l'uſage des choſes. Je ne ſais qu'un plus grand bien, c'eſt la moderation des deſirs.

Savoir jouir de ce qu'on a,
Ne rien ſouhaiter au-delà,
Ne craindre en ſes procès l'argent ni la cabale,
Un bon livre, un ami, voilà le vrai bonheur.
La moderation du cœur
Eſt la pierre philoſophale.

Ce grand Roi, le modele de tous les Rois, ce ſouverainement honnête homme, autant le pere que le maître de ſes peuples, Henri IV. avoit le cœur droit & l'eſprit juſte. Du faîte des grandeurs qui l'embaraſſoient pourtant moins qu'un autre, il faiſoit l'éloge de cette heureuſe mediocrité : il trouvoit heureux le Gentilhomme, qui avec dix mille livres de rente ſavoit vivre loin de la Cour. Que cette reflexion eſt judicieuſe ! Prenez-en l'eſprit. Henri IV. plus ſoldat & plus vainqueur qu'Alexandre, n'en étoit pas moins le plus pacifique & le plus débonnaire de tous les Princes. Il avoit auſſi tout l'eſprit du monde, & on ne ſait le-

quel l'emporte de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il a fait. Qu'il penſoit bien ! mais il parloit en grand Roi.

Heureux, diſoit Quinault, qui peut-être aſſuré
De diſpoſer de ſon cœur à ſon gré !
Mais plus heureux celui qui dans ſa ſolitude,
Sans deſir, ſans inquiétude,
Se conſole d'être ignoré.

Je ne prétends pas pourtant nuire à l'émulation ; mais enfin quand on eſt guéri des grandes paſſions, & revenu de l'étourderie ; quand le cœur eſt libre, & que la raiſon eſt dans tout ſon plein, quand on reflechit ſolidement, & qu'on connoît toute la valeur de l'indépendance, ah que l'ame eſt tranquille, que les jours ſont beaux, que les nuits ſont douces, que la vie coule legerement ! Je ſuis perſuadé que c'eſt à cette tranquillité interieure que l'Abbé Regnier a dû le plaiſir de jouïr de toute ſa ſanté, & de tout ſon eſprit, même au-delà de quatre-vingt ans.

Soumis aux loix, libre du reſte,
Je me ſuis propoſé toujours
De ſuivre le tranquile cours
D'une vie égale & modeſte,
Où m'accommodant à mon ſort
Ne comptant pour rien de paroître ;

Et de mes desirs rendu maître
Je vécusse à moi-même en attendant la mort.
Maintenant graces à mon âge,
Graces à la droite raison
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arriere saison,
Exempt de crainte, exempt d'envie,
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie
D'un homme qui n'aspire à rien.
Je ne fais la cour à personne,
De la paix de l'esprit je goute les plaisirs;
Et je jouis dans mon automne
De l'indépendance que donne
Le retranchement des desirs.

Ces maximes sont excellentes; elles ne dispensent pas pourtant les peres de famille, moins libres que l'Abbé Regnier, de tout ce qu'ils doivent à leurs enfans. Je suppose ces devoirs sagement remplis: mais l'homme devenu tout-à-fait maître de lui-même, doit devenir peu à peu maître de ses mouvemens. Il doit commencer par en émousser le *corrosif*, & s'élever par degrez jusqu'à des objets dignes de ses reflexions. Parvenu à cet état heureux & paisible, combien trouve-t'il à plaindre ces cœurs tumultueux, toujours inquiets, toujours agitez à qui la religion, la raison, la paix interieure & le bon esprit paroissent des chimeres?

Celui qui n'est que malheureux peut

ne l'être qu'en partie, & ne l'être pas toujours ; mais les évenemens n'ajoûtent gueres aux malheurs de l'avare. Il ne laiſſe rien à faire à l'injuſtice des autres, ni aux revers de la fortune ; il porte au fond de ſon cœur les premiers principes de toute diſgrace, de toute iniquité ; iniquité, dont il ſe punit lui-même, puiſqu'il eſt tout-à-la-fois l'auteur & l'executeur de ſon ſupplice. Son ame de boue lui fournit cent fois par jour de nouvelles cauſes & de nouveaux moyens de ſouffrir.

Je n'ai point d'aſſez vives couleurs pour bien peindre l'avarice. Heureux ſi je vous ai fait ſentir que par ce vice vous ſeriez toûjours malheureux, toujours deshonoré. Dès que vous n'aimerez le bien que pour en faire un honnête uſage, vous n'en ſouhaiterez l'accroiſſement qu'avec moderation. Si l'injuſtice, ſi les revers, ſi des malheurs domeſtiques ont derangé vos affaires, ſi vous n'avez pas trouvé dans vos ſucceſſions le bien que vous en attendiez, mettez vos talens en œuvres ; profitez du crédit de vos patrons, je le veux bien & je vous le conſeille ; mais ſouvenez-vous toujours que la fortune n'eſt qu'une capricieuſe. Tout ce qui porte ce caractere, ne merite pas un grand attachement. La fortune même dans ſa

bonne humeur n'eſt auprès de la moderation des deſirs que ce que les coquettes & les folles ſont auprès des femmes raiſonnables.

L'honneur & la ſageſſe impoſent de grandes reſtrictions au deſir de faire fortune. Les conditions paroiſſent dures; mais dans le vrai rien ne doit être penible quand il s'agit de reprimer la vivacité d'un deſir auſſi dangereux. Tout bien qui vous expoſe au murmure interieur de votre ame, à la critique des cenſeurs, & à ſentir l'amertume des revers, n'eſt qu'un bien apparent. Tâchez de faire fortune: mais ſoyez toujours conſolé ſi vous ne la faites pas; toujours gracieux, toujours bienfaiſant ſi vous la faites; toujours infiniment delicat ſur les moyens, infiniment circonſpect dans l'action. Quoi de plus propre à vous conſoler de ne pas obtenir ce qui vous eſt dû, que de voir accorder à cent faquins ce qu'on ne leur doit pas. Mais auſſi c'eſt un plaiſir bien flatteur pour un Miniſtre, que de reprimer l'avidité d'un inſatiable pour rendre un honnête homme heureux.

Si toutes reflexions faites, & faites judicieuſement, vous prenez le parti de vous embarquer, choiſiſſez le meilleur vaiſſeau, attendez le vent favorable, mettez à la voile, voguez; mais en route

ne perdez jamais de vue la carte du vrai honneur. Il vaudroit mille fois mieux périr dans le port, que d'aller briſer contre les écueils de l'avidité & du gain ſordide. Souvenez-vous ici de ce que j'ai dit dans le Chapitre précedent ſur le parti de la Robe.

La fortune de la guerre eſt ſans contredit la plus belle de toutes. Si les perils ſont plus grands & plus fréquens, la gloire qui en reſulte les ſurmonte ; & tout eſt poſſible à l'homme d'honneur, qui aime autant qu'il le doit ſa patrie & ſon Roi. Il n'eſt queſtion que de ſavoir expoſer ſa vie, & d'allier la prudence à la valeur. Si vous parvenez aux grands honneurs & aux grands biens, ſachez jouir des uns avec modeſtie, des autres avec bonté.

Mais que cette fortune eſt difficile à faire, qu'elle exige de vertus ! Il faut de la ſoupleſſe avec des ſentimens nobles, de l'œconomie & de la generoſité, de la fierté ſans arrogance, de la valeur ſans emportement : il faut de la ſageſſe, de la vigilance, de la patience, & de l'exactitude, il faut ſe ſouvenir toujours de ſa naiſſance pour éviter la baſſeſſe & la crapule, & ſans s'en prévaloir jamais avec ſes ſuperieurs ni avec ſes égaux : il faut ſi bien regler ſa dépenſe qu'on ne paſſe pas pour un emprunteur, encore moins

pour un eſcroc. J'aime fort qu'un garde-marine ſe rappelle ſouvent la fortune d'un Duqueſne & d'un Jean Bart parmi nous, d'un Trump & d'un Ruiter chez les Hollandois, & d'un Drac chez les Anglois. Mais qu'il y penſe toujours par émulation, jamais par envie. Qu'il apprenne d'eux à vivre ſouvent de biſcuit : tous les commencemens ſont penibles.

Un pere chargé d'enfans, fait des efforts pour les placer : ſi quelques-uns paroiſſent nés pour la guerre, il met tout en œuvre pour leur procurer de l'emploi. Qu'un de ſes fils bien penetré des bontés de ſon pere n'en abuſe pas, qu'il ait toujours devant les yeux l'état de ſa fortune & de ſa famille, qu'avec une depenſe ſagement meſurée il ſe faſſe eſtimer de tout ſon corps : en ce cas le pere charmé ſent redoubler ſa tendreſſe paternelle : de nouveaux efforts ne lui coutent rien, il s'épuiſe avec plaiſir, il achete : & c'eſt la porte de l'avancement. Au contraire qu'un étourdi mange avec une actrice ou perde au lanſquenet l'argent deſtiné pour ſa campagne : qu'un fanfaron ſe faſſe purger quand il faut monter à l'aſſaut : qu'un effeminé s'adoniſe quand il faut marcher à l'ennemi : qu'un debauché ne recrute pas ſa troupe : qu'un orgueilleux ou un brutal ne faſſe jamais ſa

cour à ſes ſuperieurs : qu'un mutin inſulte ſes camarades : tous ſe font chaſſer. La guerre eſt l'Ecole du vrai Merite : quand on a bien fait cet apprentiſſage, à la fin, pour peu qu'on ait de bonheur, la fortune enrichit la vertu, & la gloire la couronne.

Tout perſuadé que je ſuis que le métier de la guerre eſt de tous les moyens celui qui ſupplée le plus honorablement au defaut de patrimoine, je ne vous conſeille d'embraſſer ce parti qu'autant que vous vous ſentez l'inclination & les diſpoſitions neceſſaires pour le ſuccès. Tous les hommes ont une vocation. Si on ſe ſent le talent qui lui eſt propre, & qu'en ſoi la vocation ſoit louable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des reſſources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des reſſources au merite.

Mais prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous ſuppoſez pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'eſt pas un motif qui doive vous determiner à un choix ſi important. Ne prenez pas non plus pour des diſpoſitions naturelles, ce que l'amour propre

vous

vous dit en votre faveur. Il eſt bien plus sûr de vous en rapporter à vos amis qu'à vous méme ; ils vous connoiſſent mieux que vous ne vous connoiſſez ; ils vous doivent toute leur attention , toutes leurs lumieres. La Religion & le vrai honneur preſideront toujours à un conſeil auſſi deciſif. Conſultez encore votre nom , la ſituation de vos affaires , la portée de votre génie , la trempe de votre cœur ; examinez , & du côté de l'ame , & du côté de l'eſprit par quelle eſpece de merite vous pouvez aller plus loin. Après toutes ces precautions ſagement priſes , dès que votre choix eſt fait , rapportez-y tous les moyens d'avancement que vous avez au dehors , & que la perfection dans votre état attire vos premiers ſoins , & faſſe toujours votre principale étude. On eſtime un bon Ouvrier , on abhorre un mechant Juge.

Les ſervices qu'on rend à ſa patrie , de quelque eſpece qu'ils ſoient , ſont toujours glorieux , & il eſt bien flatteur de devoir ſa fortune à ſes ſervices. Connoiſſez-vous l'Europe & les reſſorts qui font mouvoir chaque Puiſſance ? avez-vous le génie aſſez delié pour manier des affaires delicates ? ſaurez-vous perſuader l'homme épais & defiant , penetrer les vûes d'un autre plus adroit , & l'amener lui-

même à vos fins, démêler & flatter les interêts cachés du Miniſtre qu'on vous mettra en tête ? ſerez-vous ferme avec l'un, condeſcendant avec l'autre, poli, doux, inſinuant, liberal avec tous, aſſez maître de vos humeurs & de vos goûts pour ſavoir également & vous rejouir & vous ennuyer pour le plus grand bien de votre miſſion, & pour pouvoir, s'il le faut, donner des Fêtes brillantes, même en apprenant la mort de votre frere ? A toutes ces conditions allez negocier chez les Nations voiſines, ſoûtenez-y la gloire de la vôtre ; montrez vous digne Miniſtre d'un grand Roi, & que l'interêt de votre patrie ſoit le premier de vos interêts. On fait toujours une fortune aſſez grande, quand on ſe fait une grande reputation.

L'éloquence vous offre une reputation & une fortune moins dependante des accidens. Ce n'eſt pas un gain sûr que de cultiver la bienveillance d'un protecteur, & c'eſt un profit clair que de cultiver ſes propres talens. Allez au Bareau faire trembler le menſonge, l'artifice & l'iniquité ; portez-y tant de force & de juſteſſe, que le Juge encore capable d'émulation, rougiſſe de ne pouvoir vous imiter, & que l'Auditeur judicieux, charmé de vous entendre, connoiſſe tou-

te l'excellence du grand don de la parole toujours conſacré à la juſtice & au triomphe de la verité. Ciceron quoi qu'iſſu d'une Maiſon illuſtre doit ſon plus grand nom au Bareau ; & Annibal ne fut pas plus eſtimé à Carthage que Demoſthene chez les Grecs.

Mais pourquoi faire le tort à la valeur de ne compter entre deux Orateurs qu'un Capitaine ? pourquoi faire le tort aux Romains, d'aller chercher Annibal pour comparer l'éloquence & la valeur ? & pourquoi m'embarquer dans des comparaiſons ſi delicates ? Corneille, qui dans ſon beau, ſurprend, ſaiſit, ravit, enleve ; le grand Corneille, à qui tout eſt permis, n'oſe pourtant eſſayer le parallelle de Ceſar & de Pompée ; & parce que dans Corneille cette timidité eſt divine, il croit devoir la prêter aux Dieux indecis eux-mêmes ſur le merite de ces deux Rivaux, du ſort deſquels dependoit le ſort du monde.

Le Deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés ſembloient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſoient juger.

Ne pourroit-on pas, à l'exemple de Corneille, ſuppoſer que ces mêmes

Dieux ſi long-tems indécis entre Ceſar & Pompée, furent toujours & ſont encore partagés ſur le merite de la valeur & de l'éloquence ? En effet, quelle attention n'ont-ils pas à former dans le même tems les grands Orateurs & les Heros ? Demoſthene vient avec Alexandre : Ciceron vient avec Ceſar : les Godeaux, les Flechiers, les Bourdaloues, les Boſſuets, les Fenelons, & vingt autres ſont venus avec Louis XIV. Mais que l'éloquence ne tire pas avantage de cette multitude, elle avoit beſoin du grand nombre pour atteindre juſqu'à la gloire du Heros ?

Outre cette indéciſion des Dieux dont Corneille enrichit ſon poëme, je trouve encore les mêmes traits de difference entre l'éloquence de Demoſthene & celle de Ciceron, qu'entre la valeur d'Alexandre & celle de Céſar ; comme ſi le Ciel pour tenir en tout point la balance égale avoit pris ſoin d'oppoſer une éloquence foudroyante à une valeur téméraire, & de n'oppoſer par le même eſprit de juſtice qu'une éloquence forte, mais gracieuſe, à une valeur qui oſoit tout, mais qui n'étoit que hardie.

Ce paralelle ſur le prix de la valeur & de l'éloquence peut être juſtifié par un beau mot qui a été dit pour honorer la mémoire de feu M. de Nîmes, à l'occa-

ſion de l'Oraiſon funebre de M. de Turenne : *Les grands noms de Turenne & de Flechier s'éterniſeront l'un & l'autre dans un diſcours, où la poſterité la plus éloignée verra la gloire du Conquerant confondue avec celle de l'Orateur.*

Vous contenterez-vous d'exemples qui ne conviennent qu'au Bareau ? Le Montholon Avocat ne fut pas moins reſpecté, ne parut pas moins grand que le Montholon Garde des Sceaux. Patru n'eſt pas mort riche, mais il a vécu content, ſans deſirs, honoré, & ſon nom vivra toujours.

L'épée, les négociations & le Bareau ſont les ſeuls moyens de fortune, auſquels je crois qu'on doit ſe reduire, parce qu'ils ſont plus compatibles avec la nobleſſe des ſentimens dont on ne doit jamais s'écarter, & parce que nous ſommes moins en danger de nous ſouiller l'ame & l'imagination du deſir infâme d'accumuler de l'argent : D'ailleurs, quels autres moyens aurions-nous ? l'Egliſe : mais on eſt indigne de vivre, ſi l'on ne prend le parti de l'Egliſe que dans l'eſpoir d'y faire fortune, ou d'y trouver le neceſſaire. A la bonne heure, ſi une grande pieté ſoutenue d'un grand merite y procure des dignités utiles : mais les merite-t'on ces dignitez, ſi elles ſont le fruit

de la ſollicitation & de la prevoyance ? L'orgueil ou l'avarice doivent-ils être les motifs qui conduiſent à l'Autel ? Confondra-t'on le Sanctuaire & le Bureau ! Aura-t'on indifferemment pour l'un & pour l'autre mêmes vûes, mêmes deſirs ; & portera-t'on dans le miniſtere le plus auguſte & le plus ſaint des idées de corruption & de baſſeſſe qu'on a peine à ſouffrir dans les conditions les plus mepriſables ?

Les Anglois ont dans leur politique un trait de ſageſſe qu'on ne ſauroit aſſez eſtimer. Comme on y peut dans les familles les plus diſtinguées retourner des plus grands emplois au commerce, on monte ſans orgueil du commerce aux premiers emplois. Je ne ſai pas pourquoi le commerce eſt moins en honneur parmi nous ? Trouve-t'on moins de probité, moins de ſincerité, moins de franchiſe, & moins d'eſprit chez un bon Marchand que chez la plûpart des gens de qualité ? La fortune qu'on doit au commerce n'eſt-elle pas reconnue pour juſte,& pour innocente, pour la moins équivoque ? Celui qui la fait, ne doit-il pas raſſembler en lui une droiture infinie, une grande intelligence, beaucoup d'habileté & de bonheur ? Quelle eſt donc la raiſon qui interdit à un homme de qualité une reſ-

ſource d'un ſi grand prix, pourquoi rougit-on d'être fils d'un Marchand ? N'eſt-ce point-là un des plus grands torts de notre Nation ?

Je crois que le commerce & la guerre concourent également à la gloire d'un Etat, & qu'il eſt auſſi convénable aux interêts d'un grand Roi d'enrichir ſes ſujets que de reculer ſes frontieres. La France n'eſt pas d'une fort grande étendue, cependant le Roi eſt peut-être le plus puiſſant de tous les Potentats. L'Europe en eſt plus convaincue que jamais : Un long repos n'amollit point nos guerriers, & le commerce entretient toujours l'abondance. M. Colbert a mieux connu que perſonne toutes les reſſources d'un commerce floriſſant. Quoi de plus beau que de pouvoir nous paſſer de l'Etranger par l'établiſſement de nos Manufactures, & de voir partir de nos Provinces maritimes mille & mille vaiſſeaux qui vont commercer juſqu'au bout de l'univers. L'art militaire toujours en vigueur, la culture des autres arts & du meilleur terrain du monde, la ſage police au dedans, & au dehors l'étendue du commerce : voilà, ce me ſemble, les parties principales d'un grand gouvernement, & nous en jouiſſons.

Peut-on regarder comme un petit ſu-

jet dans un Royaume celui qui par une probité infinie ſe fait eſtimer de toutes les Nations ? J'ai connu un homme qui né peut-être avec cinquante mille francs de patrimoine, a laiſſé pluſieurs millions à ſes enfans. Ses enfans ont fait paſſer dans l'épée & dans la robe les profits d'un commerce utile & reſpecté : des filles d'une conduite admirable mariées avec diſtinction : des fils alliés à de grandes Maiſons,& montés par la valeur à des poſtes ſuperbes : peut-on ſouhaiter rien de mieux ? Combien de riches Negocians ont fourni à des Souverains de très-grands ſecours dans des ſituations embarraſſantes ? Sommes conſiderables, cavalerie remontée, vaiſſeaux de tranſport, tout ſert à raffermir un Trône ébranlé, ou à reprimer l'orgueil d'un ennemi téméraire.

Si vous avez l'eſprit & l'humeur aſſez ſouples pour pouvoir vous former à un genre de vie un peu plus aſſujettiſſant, vous pouvez vous approcher des Princes. Mais ſi vous vous attachez à la perſonne d'un Prince, que ce ſoit à celui en qui vous connoîtrez le plus de vertu. Ce parti demande plus de qualités qu'on ne penſe. Il fait honneur, il fournit des reſſources, & peut conduire plus loin qu'on ne s'en étoit flatté. Mais enfin conſultez-

vous

vous bien, ne vous trompez pas en vous consultant, & souvenez-vous toujours que si tous les biens de la vie ont une apparence qui attire, ils ont quelque défaut réel qui rebute. On ne sauroit éviter ce mélange dans tous les genres de bonheur qu'on ne doit pas à la paix interieure & à la moderation des desirs. On demandoit à un homme de la Cour comment il s'y étoit tant avancé : il répondit *injurias ferendo, & gratias agendo.*

Le malheur de votre naissance & la fatalité de votre étoile vous ont reduit précisement à rien, & vous êtes d'un temperament si foible, que vous ne sauriez porter le mousquet ? Je vous entends ; vous voudriez bien vous jetter dans les affaires : mais avez-vous bien compté ? ne vous reste-t'il point quelque petit coin de terre où vous puissiez vous-même conduire le soc de votre charuë ? Navez-vous pas le plus petit talent ? Navez-vous point un ami ? Ne connoissez-vous point sur la terre un seul homme qui soit bienfaisant ? Cherchez bien, vous trouverez quelque ressource ; & la moindre des ressources vaut mille & mille fois mieux que des tonnes d'or qu'on amasse en grapillant. On peut dire de la fortune comme de l'amour, qu'on

ne paſſe jamais de l'imagination à la réalité ſans y perdre.

Le Cordonnier ſiffle ſa linotte, le Manœuvre chante en ſervant les Maçons, vous ne verrez point l'homme d'Affaire chanter en amaſſant.

Quelque voye qui ſe preſente à vous de faire fortune, quelques moyens que vous choiſiſſiez, à quelque point que vous ſoyez parvenu, ſouvenez-vous toujours de l'état où vous étiez en commençant, & tenez-vous prêt à toute heure d'y retoûrner ſans chagrin. Cette diſpoſition ne ſera pas difficile à acquerir, ſi vous ſavez vous garantir de trop d'attachement aux richeſſes; & ſi vous faites tout le cas que vous devez des dons de l'ame, vous ne tomberez point dans l'eſclavage de l'avidité. Pour vous en garantir plus sûrement, ajoutez à tout ce que je dis de l'avarice ce beau trait de M. Rouſſeau.

Oui c'eſt toi monſtre inſatiable,
Superbe tiran des humains,
Qui ſeul du bonheur veritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente,
La terre en tréſors abondante
Feroit germer l'or ſous ſes pas;
Il brûle d'un feu ſans remede,
Moins riche de ce qu'il poſſede
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

On peut dire de l'avarice comme de l'ambition, qu'elle s'augmente à meſure qu'elle ſe remplit : auſſi les ſouhaits des avares comme ceux des ambitieux ne peuvent être comblez que par la terre de leurs tombeaux. Ces reflexions firent dire à Auguſte, que l'une des plus importantes regles de la prudence étoit de ſe preſcrire des bornes.

L'homme eſt un être compoſé, moitié Ange & moitié animal. L'ame & le corps ont chacun leurs beſoins, & le Créateur a ſoin de ſa créature à tous égards. Ici je fais une hypotheſe ; ſi les dons de l'ame & de l'eſprit étoient des biens ſucceſſifs, comme les terres, les maiſons & les meubles ; ſi ces deux ſortes de biens de nature toute differente, mais non incompatibles, étoient ainſi confonduës & rapportées à la maſſe ; & ſi votre cadet à qui il appartiendroit de faire les partages mettoit d'un côté un jugement ſain, une grande droiture, une noble ſimplicité, de la franchiſe, de la ſincerité, de l'affabilité, la moderation des deſirs & une ame bienfaiſante, & qu'à tant d'abondance pour ce qui regarde l'Ange, il n'ajoûtât que ce qui ſeroit neceſſaire à la vie animale: Si de l'autre côté il mettoit tout le ſuperflu qu'on peût imaginer pour flater les ſens, & que d'ailleurs il ne laiſſât

de lumiere, de goût & de raiſon, que ce qu'il en faut préciſement pour n'être pas réduit à la nature des bêtes; quelle part choiſiriez vous? O! aveuglement des hommes; tous pourroient être aînés, & choiſir le meilleur, & preſque tous vendroient leur droit d'aîneſſe pour un plat de lentilles. Je relis toujours avec un plaiſir nouveau ce ſouhait de M. de la Motte:

Heureux, cent fois heureux, ſi de votre bonté
J'obtiens les biens que je deſire;
Un cœur pur, un ſens droit, une ferme ſanté,
Du vin, des amis, & ma lire.

Si le trop d'attache aux richeſſes détermine quelques-uns à prendre d'indignes moyens de faire fortune, il en eſt d'autres qui par leur diſſipation s'impoſent une eſpece de neceſſité de recourir à ces mêmes moyens; en ce cas, la neceſſité n'eſt plus une excuſe, puiſqu'on ſe l'eſt volontairement préparée. Gardez-vous donc de l'avarice, mais ne vous gardez pas moins de la prodigalité.

Il eſt vrai que la diſſipation n'eſt pas auſſi univerſellement mepriſée que l'avarice, parce qu'elle eſt au moins de quelque utilité aux excrocs, aux flatteurs & aux paraſites. L'avare eſt un riche hon-

teux, qui ne s'occupe qu'à faire ſentinelle nuit & jour auprès de ſa caſſette. Il ſe cache, & cache ſon argent, comme le pauvre honteux cache ſa miſere; il vit ſeul; c'eſt un homme detaché de la ſocieté civile, c'eſt un criminel iſolé: au contraire, le Prodigue fait parade de ſon déreglement, il eſt entouré de faux amis & de fourbes qui feignent de l'adorer en le mépriſant; il reçoit l'encens d'une foule de libertins; d'adulateurs, & de mendians galonnés; & le ſot qu'il eſt, ne s'apperçoit pas qu'il troque ſon bien contre des louanges meurtrieres, parce qu'il ſe nourrit dans ſa débauche du ſuffrage empoiſonné de ces miſerables prôneurs qui ſe nourriſſent eux-mêmes de ſon patrimoine.

Mais ſi la diſſipation a le petit avantage ſur l'avarice, d'oſer plus effrontement ſe montrer; avantage pourtant qui n'eſt qu'apparent, & qui ne dure qu'un quart-d'heure: auſſi eſt-il vrai que l'avare ſe fait des plaiſirs de la privation même qu'il s'impoſe; au lieu que le diſſipateur par ſa folle jouiſſance ſe prépare des remords éternels. La prodigalité conduit neceſſairement à une mendicité imprévûe celui qui s'y laiſſe emporter, il eſt bien-tôt obligé d'avaler la honte d'être à charge aux autres. Mais toute reſſource lui man-

que ceux qu'il a defrayez ne le connoiſſent plus. Des amis plus nobles qui l'auroient ſecourus s'il n'avoit été que malheureux, l'abandonnent. Il ne ſauroit ſe ſouffrir lui-méme ; le ſouvenir de ſa premiere ſituation le déchire à tous momens ; chaque beſoin de la vie lui fait ſentir avec plus de vivacité l'amertume de ſa ſituation preſente, & ſes beſoins qui ſe renouvellent tous les jours ſont autant de reproches muets, mais bien convaincans, de l'horreur de ſa conduite ; mille fois plus malheureux que l'avare, parce qu'il ſent tout ſon malheur, parce que ſa retraite eſt forcée, parce qu'il ſouffre d'autant plus d'être denué de tout, qu'il a trop inconſiderément joui. Le diſſipateur n'uſe pas de ſon bien, il en abuſe : & ce qui fait ſentir toute l'énormité de ſon déreglement, c'eſt qu'après s'être rendu indigne de l'eſtime des honnêtes gens, il n'excite pas même la compaſſion de l'homme le plus genereux. Si la charité parle encore en ſa faveur, du moins elle ne diminue pas le mépris qu'il inſpire.

Qu'on ne s'y trompe pas, le prodigue n'eſt point un homme bienfaiſant. Un jeune fou qui diſſipe ſon bien ne connoît point les bonnes actions. On en voit qui font des dépenſes prodigieuſes en ſotti-

ſes de toute eſpece, qui laiſſeroient périr un malheureux pour un écu. Au contraire, l'homme qui aime vraiment les bonnes actions conſerve ſon bien pour être toujours en état d'en faire, pour ne ſe point manquer à lui-même, pour n'être point à charge aux autres. Non ! la diſſipation n'eſt rien moins que l'effet de la liberalité ; c'eſt un deſordre de l'eſprit qui nous ôte le jugement & le goût, & qui nous porte ſans diſcernement & ſans choix à mille dépenſes extravagantes, c'eſt un dérangement de conduite qui ſaiſit indiſtinctement tous les moyens de nous rendre miſerables. La prodigalité deshonore l'eſprit, comme l'avarice deshonore le cœur. Celle-ci nous fait ignorer juſqu'au nom de toutes les vertus ; celle-là nous en interdit l'uſage. Par l'une nous nous refuſons le neceſſaire ; par l'autre nous parvenons à l'impoſſibilité de nous donner nos beſoins ; toutes deux également ennemies de la vraie vertu.

Tel eſt le progrès de la corruption ſur le cœur de l'homme, que ce qui n'eſt que défaut ne tarde guéres à dégenerer en vice : cependant nous ne nous tenons point en garde contre ce funeſte progrès ; notre défaut dominant nous flatte, comment nous en defier ? Nous ne craignons

rien tant que de nous bien connoître. Le prodigue ne ſe croit que liberal, l'avare ne ſe croit que ménager. C'eſt ainſi que l'amour propre toujours adroit réunit dans le même point d'aveuglement deux caracteres diametralement oppoſez. Défiez-vous de toute épargne qu'on peut blâmer; défiez-vous de toute liberalité qui eſt hors de place; tirez de l'avare & du prodigue de quoi former votre caractere. Soyez vraiment, ſoyez toujours & tout enſemble ce que tous deux ſe flattent d'être, & ce qu'ils ne ſont pas; ne ſoyez jamais ce qu'ils ſont.

Si l'on ſuppoſoit de l'impoſſibilité à réunir les deux qualitez de ménager & de liberal, mais en même-tems ſi l'on vous donnoit la liberté d'opter entre l'une & l'autre, je vous conſeillerois de faire pancher la balance du côté de la liberalité. Je ſai que l'exceſſive liberalité ſe ruine comme le feu en conſumant la matiere qui la doit entretenir; mais enfin défaut pour défaut, je ſouffrirois moins de vous voir trop peu que trop d'œconomie, perſuadé que ſur le chapitre de la dépenſe, l'étourdi juſqu'à un certain point peut retourner à la raiſon par des reflexions que la neceſſité impoſe, & qu'au contraire l'avare s'enfonce toujours de plus en plus dans le bourbier. Mais pourquoi

imaginer des incompatibilités chimeriques entre les dons de l'ame & ceux de l'eſprit ? Le bon ordre eſt le don de l'eſprit, le don d'être bienfaiſant eſt le don de l'ame. Reuniſſez-les ces dons. Si la prodigalité & l'avarice ſont des contraires qui s'excluent & qui ſe detruiſent, il n'en eſt pas de même des vertus ; pas une, s'il m'eſt permis de parler d'une vertu comme d'une propoſition, n'eſt la contradictoire de l'autre : eſt-ce que la valeur exclut le pardon d'une offenſe ? eſt-ce que l'homme ſage ne ſauroit être enſemble homme d'ordre & bienfaiſant.

Entre l'avarice & la diſſipation, qui de toutes les extremités ſont les plus vicieuſes, il eſt un milieu judicieux qu'on peut attraper : mais prenez garde que de ce milieu juſqu'aux extremités il ſe trouve deux grands intervalles ; l'intervalle de la liberalité à la diſſipation eſt rempli de projets vains & vagues, de folles eſperances, de confiances mal fondées, d'entrepriſes extravagantes, de confuſion & de deſordre dans ſes affaires, d'affectations ridicules à faire plus qu'on ne peut, de generoſités mal placées, de marchés inconſiderés, de partis pris ſans deliberation, de l'aſſemblage de tous les mauvais goûts, de fureur pour les nouveautés, de fantaiſies trop tôt ſatisfaites ;

en un mot de dépenſes hazardées dont la fortune ſouffre, & dont l'ame ne profite pas.

L'intervalle de l'œconomie bien entendue à l'avarice eſt rempli de ſoucis, d'inquiétudes, de défiances & de frayeurs inutiles qui ferment l'entrée à toute autre réflexion; de lamentations ennuyeuſes ſur le malheur des tems, & ſur les nonvaleurs; de petites attentions & de vûes baſſes; de regularité ſervile à ſe rendre compte de preſque rien; de details deshonorans; de fauſſe prudence qui fait faire moins qu'on ne doit; d'une mauvaiſe politique qui fait promettre toujours & ne donner jamais; de timides indeciſions ſur des bagatelles; d'éloignement pour tout ce qui peut faire plaiſir aux autres; d'attachement exceſſif à tous ſes droits, & de ſeverité outrée à les pourſuivre; de dureté envers tout le genre humain; d'épargnes honteuſes & de petiteſſes qui font pitié, qui ne groſſiſſent guéres la fortune, & dont l'honneur un peu delicat ſouffre beaucoup.

Evitez comme la peſte ces deux extrémités qui font horreur; mais ce n'eſt pas aſſez, évitez encore les deux intervalles; la ſottiſe eſt à droite, la honte eſt à gauche; ne tombez pas, ayez toujours le contrepoids en main, ne perdez pas vo-

tre milieu de vûe. Quel eſt donc ce milieu ? Eſt-ce un point, eſt-ce un trait de ligne ? Je ne ſaurois le définir ; c'eſt ce je ne-ſai-quoi dont ſont faits les excellens caracteres, & les je ne-ſai-quoi ne s'expliquent point. C'eſt un compoſé de bon eſprit & de bon cœur : ſi c'eſt une ligne, c'eſt la ligne de la vertu ; ſi c'eſt un point, c'eſt le point de perfection.

Le bon uſage du crédit & des richeſſes ne ſeroit-il point le milieu dont je parle ? En effet, les richeſſes & le crédit ſont les moyens les plus infaillibles, & de la volupté que je déteſte, & de la volupté dont je fais l'éloge. Corrompez-vous l'innocence, vendez-vous la juſtice, trafiquez-vous indifferemment la tyrannie & les graces ? Le pouvoir & le bien ſont de grands maux. Conſolez-vous l'affligé, ſecourez-vous le malheureux, aimez-vous à prôner ou à placer le mérite, obligez-vous pour le ſeul plaiſir d'obliger, êtes-vous toujours en garde contre les préjugés, contre les préventions, contre la ſollicitation ? alors la fortune & l'autorité ſont de grands biens : le ſeul uſage en fait donc le prix ; donc la perfection conſiſte principalement dans le bon uſage.

Il eſt ſi naturel à l'homme de ſe livrer à tout ce qui le flate, qu'une proſperité

toujours égale, l'abondance, les honneurs & le credit lui paroiſſent le ſouverain bien ; & voilà l'erreur. Ce ſont des biens, il eſt vrai, mais des biens que ſouvent l'uſage rend plus nuiſibles à l'homme que ce qu'il appelle des maux. On abuſe de ces biens ; l'ame s'engourdit & devient peſante ; tout ſert d'occaſion au vice : l'oiſiveté en imagine les moyens, la dureté, l'orgueil ou la moleſſe cherchent à les ſatisfaire, & le preſent tient lieu de tous les tems. A tant d'ennemis, à tant de dangers, nous ne ſaurions oppoſer que notre vertu. Mais que peut cette vertu, deja trop impuiſſante ſur nous quand tous nos ſens flatés ſe liguent contre elle, quand il faut luter ſans ceſſe contre les charmes ſeduiſans d'une conſtante proſperité ? plier l'humeur, dompter la volonté, amortir le feu du temperament, moderer ſes deſirs, Vertu, ce ſont-là vos miracles ordinaires ; mais rendre juſte & bienfaiſant un riche accredité, c'eſt votre chef d'œuvre.

On parvient à tout par les richeſſes & par la liberalité ; mais le bon menage eſt la ſource la plus pure des richeſſes. Ce n'eſt pas la poſſeſſion, mais le ſentiment des biens qu'on poſſede qui fait notre bonheur ; il eſt encore vrai que poſſeder

beaucoup de biens ne procure pas le repos qu'on trouve à n'en point deſirer : donc la moderation des deſirs eſt le plus grand de tous les biens ; il eſt auſſi le plus durable. Enfin ſi nous ſommes riches, ſoyons liberaux & bienfaiſans ; que ſert l'abondance ſans la liberalité, qu'à faire changer le bien de nature, & à reſſerrer ce qu'on doit répandre ?

A Dieu ne plaiſe que j'empoiſonne les dons du Prince & les preſens de la fortune ; ce ſont des biens réels pour celui qui les a meritez. Mais s'ils ne fourniſſent point de nouvelles matieres aux bonnes actions, s'ils ſont inutiles à la vertu, s'ils n'aident pas à la cultiver & à la mettre en œuvre, s'ils la laiſſent ſterile, & qui pis eſt, s'ils la corrompent ; ils deshonorent tout à la fois le gratifié & le bienfaicteur ? ils perdent tout leur merite, ils dégenerent & ne me paroiſſent plus ce que je les croyois : je crains le fleuve qui ſe déborde, je mépriſe la riviere qu'on voit ſourdre & s'abîmer au même endroit. Je préfere le fumier qui engraiſſe la terre, à de prétendus avantages qui ſouillent la vertu.

Les heureux du ſiecle ſont placés entre l'abus & le bon uſage, comme les miſerables entre la patience & le deſeſpoir : je ne ſai pas s'il eſt auſſi facile de

jouir ſans abus, que de ſouffrir ſans murmure : je n'ai pas fait uſage de la premiere vertu ; je crois cependant que celui qui ſait ſouffrir, ſauroit jouir ; & que celui qui ſait bien jouir, pourroit ſouffrir. L'élevation des ſentimens, & la ſuperiorité de l'ame procurent ces deux dons dans un même degré. Cela ſuppoſé, la patience dans les peines, & le bon uſage des richeſſes, ſeront moins deux vertus differentes, que les fruits d'une même vertu differemment exercée ; la fortune eſt un jeu du hazard ; les évenemens les plus oppoſés ſont à peu prés de même valeur & de même mérite, quand nous ne nous laiſſons mouvoir que par la vertu.

L'homme d'affaires mange des pois verds à cent francs le litron, tandis que le batteur en grange mange du pain d'orge ; tous deux vivent, & celui-ci digere mieux, dort mieux que celui-là. De même la bonne & la mauvaiſe fortune fourniſſent divers alimens à la vertu.

L'homme vertueux garde dans les diſgraces ſa fermeté, ſon égalité, ſa douceur ; il attend ſans impatience la revolution ; ſi elle n'arrive pas, tout le monde y perd, & ſa vertu n'y perd rien ; ſi elle arrive, ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, ſes domeſtiques, les pauvres, tout

le monde y gagne : que d'avantage pour la vertu ? Etes-vous riche ? donnez, repandez même, s'il le faut. Etes-vous le triſte jouet des diſgraces ? oppoſez-leur le *benè præparatum pectus*. Surtout ne faites pas ſentir aux autres l'amertume de vos peines, par l'inégalité de vos humeurs. *Rebus in arduis æquam memento ſervare mentem.*

Si l'homme puiſſant & riche ſavoure le plaiſir de faire des heureux, s'il ſaiſit avec une avidité voluptueuſe les occaſions de faire du bien, s'il les cherche, s'il les imagine, ſi la plus petite injuſtice & la dureté lui font horreur, mon Dieu, que ſes jours ſont beaux, que ſes nuits ſont douces ! Sa deſtinée devient la deſtinée publique : il eſt enſemble le maître, le pere & l'ami de tous. On ne l'aime pas, on l'adore : c'eſt un Antonin... Mais il vaut mille & mille fois mieux n'être jamais riche, que d'être un ſeul jour mauvais riche : cependant combien en eſt-il ! Que dois-je donc penſer des richeſſes & du crédit ? S'ils ſont ſi dangereux, puis-je les ſouhaiter avec tant d'empreſſement ? Si tant de gens en abuſent, puis-je ne les pas craindre ?

Les Romains avant leur corruption ſavoient jouir moderement : le plaiſir de ſe croire les maîtres du monde leur

tenoit lieu de ragoûts, d'équipage & de drap d'or ; ils n'avoient rien de toutes nos folies, & nous avons quelque choſe de la leur ; mais ſi les Romains haïſſoient le luxe, s'ils aimoient la frugalité, ils ne ſavoient pas ſouffrir : la vanité ſuppléoit à leur foibleſſe, & ils mettoient de l'héroïſme à ſe donner la mort. De cette époque juſqu'à nous on a mieux connu la vraie vertu. Le vertueux utile en tout état à la République, donne des exemples de bonté dans l'abondance, de patience dans l'adverſité. Mais le nombre des élûs de la fortune eſt bien petit ! il eſt donc de la prudence de ſe former plûtôt à la vertu en bute aux diſgraces, qu'à la vertu brillante par de beaux accidens.

Il pourroit arriver que le don d'uſer bien de la proſperité ſeroit toujours pour vous un don inutile : & qu'importe ? ſi vous ſavez ſoutenir les diſgraces, la vie vous fournira aſſez d'occaſions de pratiquer la vertu.

Quand on a bien refléchi ſur l'iniquité des hommes & ſur l'inconſtance de la fortune, on convient que la fermeté dans les diſgraces eſt une partie de la perfection plus neceſſaire que le bon uſage des richeſſes & du crédit : mais je ſuis perſuadé que la plûpart des hommes ne ſont moins heureux que parce qu'ils ne connoiſſent

connoiſſent pas le vrai bonheur, & plus malheureux que parce qu'ils ſont trop ingénieux à groſſir leurs peines. Si le ſoin d'éviter l'avarice & la diſſipation, ſi la moderation des deſirs, ſi un dégoût judicieux des choſes éblouiſſantes, ſi la médiocrité de la fortune; en un mot ſi la juſteſſe de l'eſprit & la bonté du cœur étoient les principes de notre felicité, nous nous croirions plus heureux, & nous le ſerions en effet.

Du bien ? J'en aurois moins que j'en aurois aſſez ;
A qui vit ſans deſirs en faut-il davantage ?
(*l'Abbé Regnier.*)

De même, ſi nous avions appris à ne compter ſur rien, ſi nous ſavions nous attendre à tout évenement & nous y accommoder ; ſi nous nous préparions par avance aux revers de la fortune & aux amertumes de la vie, ſi nous avions la précaution de nous roidir contre les diſgraces les plus rudes avant qu'elles nous arrivent ; nous ne ſerions pas abattus au moindre évenement ; nous ne nous croirions pas ſi malheureux, & dès-là nous le ſerions moins.

Le bonheur ou le malheur font le partage de la vie de l'homme. Dans le bonheur jouiſſez plus ſouvent, plus longtems, plus innocemment ; dans le malheur, ſouffrez plus rarement, moins

amerement, & moins de tems : en un mot, ſoyez plus heureux dans la proſperité, moins malheureux dans la diſgrace.

Pour être plus heureux, jouiſſez à tous momens des miracles de la nature, ſentez le prix des biens qui vous ſont les plus propres, ne vous repaiſſez point de chimeres, ne laiſſez point empoiſonner le bonheur de vos jours par des deſirs vains & vagues, renfermez-vous dans votre état, reſſerrez-vous dans la jouiſſance de ce qui vous appartient ; contentez-vous du neceſſaire, mais du neceſſaire peſé au poids de la ſageſſe & de la moderation. Si la fortune vous fait part de ſon caſuel, profitez-en ; mais ne le prenez pas pour un fond inalienable : & ſi après un ſourir d'un quart d'heure, ſi même après des faveurs plus conſtantes, la folle vient à vous tourner le dos, ſachez vous retrouver où vous étiez. Voilà tout le fin de ma morale, & tout le ſortilege de ma volupté.

Je crois vous avoir deja découvert la moitié de la pierre philoſophale, en vous rendant plus heureux par la jouiſſance mieux entendue de ce qui vous appartient. Achevons d'en déterrer le reſte en vous rendant moins malheureux dans vos malheurs. Ce ſecret que j'appelle le grand œuvre, dépend de l'efficacité de

trois reflexions : Ne nous faiſons point de peines d'imagination : Prévoyons les vraies diſgraces avant qu'elles nous arrivent : quand elles arrivent, ſentons-en l'utilité.

Rien de plus conſtant qu'il eſt des diſgraces chimeriques comme des maladies imaginaires. On voit des gens toujours chagrins qui n'ont pas le plus petit ſujet de l'être ; les uns s'affligent pour une bagatelle, & ſont toujours tout prêts à s'affliger de tout, ce ſont les faux délicats : les autres qu'on ſeroit en droit de féliciter paroiſſent à leurs manieres & à leur ton de voix toujours vraiment affligez, ce ſont les grondeurs, les hommes bruſques, les humeurs atrabilaires ; & il en eſt qu'on voit paſſer dans un inſtant d'une joye outrée à une ſombre triſteſſe, ſans avoir eu lieu de rire ni de pleurer ; on leur voit des bizareries, des mouvemens convulſifs de joye impétueuſe ou de violens chagrins qui ne ſont fondez ſur rien, & qui montrent à la fois la petiteſſe de l'eſprit & de l'ame ; ce ſont les humeurs inégales dont je vous ai parlé. Examinez bien la prétendue cauſe de votre chagrin ; & vous verrez qu'elle ne reſide pas dans l'évenement qui vous attriſte, mais dans votre fauſſe delicateſſe, mais dans la dureté,

& peut-être dans la ferocité de votre caractere, mais dans l'inégalité de votre humeur. Une femme n'a jamais rien vû de ſi laid que ſa rivale, fut-elle belle comme un Ange, & nous ne connoiſſons rien de ſi beau qu'un beau ſonge; donc l'illuſion & la prevention ſont preſque toujours nos peines & nos plaiſirs. C'eſt ce qui a fait dire à Madame Deshoulieres en ſtyle marotique,

Opinion chez les hommes fait tout.

Il eſt une eſpece de frenetiques qui auroient toutes les raiſons du monde de ſe croire heureux : ſanté, fortune, honneurs, ils regorgent de tous les biens : rien enfin de tout ce qui les compoſe ne derange leur felicité. Cependant vous croiriez que tout leur manque : ce ne ſont que murmures, que reflexions inquietes, que frayeurs extravagantes. Ils ne ſavent point être heureux dans le bonheur ; une prudence meurtriere empoiſonne toute leur vie, & la crainte de malheurs, qui vraiſemblablement ne leur arriveront jamais, eſt pour eux un malheur effectif. Cette biſarrerie a donné lieu à un bon mot du Chevalier de Cailli.

Par la grace du Ciel ils ne ſont pas venus
Ces maux dont vous craignez les rigueurs inhumaines :

Mais, qu'ils vous ont couté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus !

Cette fauſſe prudence a été blâmée dans tous les tems par gens de bon eſprit. Si le ſtyle eſt different, la verité eſt toujours la même. Il y a cent cinquante ans que Montagne diſoit à ſes contemporains. *Nous ne ſommes jamais chez nous, nous ſommes toujours au de-là. La crainte, le deſir, l'eſperance nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le ſentiment & la conſideration de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui ſera, voire quand nous ne ſerons plus. Calamitoſus eſt animus futuri anxius.* Et c'eſt encore une penſée d'Horace *Carpe diem, &c.*

Dès que notre raiſon commence à poindre, apprenons à réflechir, à connoître les hommes, & à prevenir les évenemens. Soyez aſſez ſages pous juger ſainement de tout ce qui nous arrive; aimons-nous aſſez pour ne nous point chagriner à propos de rien; ſoyons ſi ſociables & ſi doux, que notre commerce ne paroiſſe pas aux autres une peine effective; ſoyons meſurés dans nos mouvemens, & gardons-nous d'être d'un moment à l'autre ſi differens de nous-mêmes, que nos amis ſoient toujours dans l'embarras de decider en nous abordant, s'ils doivent ſe rejouir avec

nous, ou s'ils doivent nous plaindre.

Il eſt vrai que les hommes les plus égaux, les plus ſages, même les plus gais ont quelquefois & ſans ſavoir pourquoi des ſentimens de chagrin involontaire. L'eſprit eſt comme enveloppé de nuages; l'ame eſt dans l'inquietude & dans l'agitation; mais cette eſpece de maladie, ce derangement de l'interieur n'eſt qu'une fievre éphemere: Si vous êtes jamais dans la criſe, courez vîte à quelque amuſement qui vous flatte; au lieu de vous plonger dans le ſombre, cherchez à vous diſtraire: ces ſortes d'orages ne durent pas long-tems; un peu de plaiſir & beaucoup de raiſon ramenent bientôt la bonace.

Je viens aux diſgraces réelles, & je ſoûtiens que les chagrins les plus amers étant prevûs perdent bien de leur amertume. Il eſt vrai que toute la prudence humaine ne ſauroit nous garantir de certains malheurs. Alors faiſons comme Horace, eſperons que l'orage dont nous ſommes ſurpris paſſera vîte; & pendant qu'il dure, enveloppons-nous de notre vertu.

Quelque triſte que puiſſe être votre ſituation, ne fatiguez jamais le public du détail de vos peines. Il y a du diſcernement à connoître ſes fautes, de la fran-

chiſe à les avouer, de la juſtice à les réparer, & il n'y a que de la puerilité à ſe plaindre de ſes malheurs. Vouloir s'en diſculper, c'eſt orgueil : en murmurer, c'eſt inſulter à la Providence.

Si vous penſez par avance à tous les accidens qui pourront vous ôter cet emploi de conſequence, qui a fait ſi long-tems votre eſpoir le plus doux ; ſi vous penſez combien vous y aurez de chagrins de toute eſpece à dévorer ; ſi vous prévoyez tous les déſagrémens qui pourront ſuivre ce mariage que vous ſouhaitez avec trop de vivacité : ſi au lieu de vous faire un plan de dépenſe fixe, mais ridicule, vous avez ſû prevoir que cette terre pourroit diminuer d'un quart, que cette charge ſeroit taxée, que vos revenus pourroient ſouffrir la réduction d'un cinquiéme : n'eſt-il pas vrai que toutes ces reflexions produiront en vous des effets merveilleux, de la juſteſſe dans vos vûës, de la moderation dans vos deſirs & dans votre depenſe, & de la fermeté dans les diſgraces. Il n'eſt permis qu'à un fou de ſe flatter de ne ſouffrir jamais : Socrate dit qu'un homme d'une longue vie ſans infortune eſt une fable. Enfin, vous aimez la vie innocente mais commode ; vous êtes Chrétien, vous êtes raiſonnable. Je vais vous démontrer que les diſ-

graces ſont utiles à la Religion, à la raiſon, à la fine volupté.

Je vous ai ſuppoſé tantôt au milieu de ces traits affreux, où l'iniquité des hommes & l'inflexibilité de la fortune paroiſſoient liguées contre vous; je ne ſaurois imaginer de ſituation plus triſte: auſſi, rien ne ſeroit plus propre à terraſſer la Philoſophie, ſi la Religion ne la ſoutenoit. Retracez-vous & réuniſſez toutes les eſpeces de malheur dont je vous ai menacé; ajoûtez-y, ſi vous le voulez, le déchaînement d'un monde entier contre vous, n'avez-vous pas une reſſource infaillible dans le témoignage de votre innocence & de votre honneur? Vous vous êtes accoutumé à refléchir, vous vous êtes armé par precaution de réſignation & de patience; que pourront donc l'injuſtice & le malheur conjurés contre le Philoſophe Chrétien?

J'aime à croire avec vous que vous n'aurés point à ſoutenir d'affreux malheurs; peut-être même les ſoutiendriez-vous par vanité, ſi ce n'étoit par la force de votre eſprit & par votre réſignation: mais vous ne ſauriez réſiſter à la biſarrerie, à la mauvaiſe humeur, aux manieres fantaſques ou petites de ceux avec qui vous êtes forcé de vivre. Ne voyez-vous pas que vous donnez dans la chimere?

Si

Si vraiment vous avez de la vertu, oppoſez le deſintereſſement à l'avarice, l'égalité d'humeur à la bizarrerie, la douceur à la brutalité, de grands ſentimens aux petites manieres, & la patience aux mauvais traitemens, vous en ſouffrirez moins : & ſi vous avez le fond de vertu que je vous ſouhaite, vous ne ſouffrirez point.

L'homme toujours heureux ne prend gueres le goût des bonnes actions, & charmé du preſent, il perd aiſément l'avenir de vûe. Mais Dieu miſericordieux lui ſuſcite un malheur qui le reveille, & la diſgrace fait ſur lui ce que la ſeule raiſon n'auroit pas fait. Tandis que nous ſommes ſeduits par une abondance univerſelle, par une reputation floriſſante, par une ſanté parfaite, par une conſtante proſperité, nous marchandons toujours à nous tourner au bien, & le marché ne ſe conclut jamais ; mais de tems en tems une petite touche d'adverſité nous ramene à nos devoirs, un revers nous détermine. Convenons donc qu'il eſt d'heureux malheurs, ſans leſquels l'honnête homme content d'être homme d'honneur ne penſeroit gueres à devenir homme de bien. Non, mon Dieu, s'écrie le Pere Cheminais dans ſon Sermon ſur la Patience Chrétienne, tant que vous

ne ferez que des heureux, vous ne ferez que des ingrats.

Dans ces criſes qui ébranlent notre ame, diſons-nous : Si je ſuis affligé, Dieu a ſes raiſons. En effet Dieu tire tous les jours nos avantages de nos pertes, & ſouvent une legere affliction produit une felicité éternelle. D'ailleurs ſi les afflictions ſont des châtimens du Ciel, doit-on s'étonner qu'elles ſoient ſans nombre, puiſque celui des coupables eſt infini ? Et ne doit-on pas ſouffrir patiemment ce que l'on a merité avec juſtice ? Avons-nous la moindre incommodité ? nous avalons ſans peine tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, nous n'écoutons plus la repugnance naturelle ; les remedes les plus amers deviennent faciles à prendre pour le recouvrement de la ſanté. Comparons une felicité trop conſtante à un eſtomach trop chargé. A l'homme toujours plongé dans la bonne fortune, au ſenſuel toujours heureux, les diſgraces deviennent un remede neceſſaire pour preſerver ſon ame de la lethargie que cauſe preſque toujours le bonheur continuel. Les diſgraces ſervent à l'ame, comme les remedes au temperament.

Le plus malheureux des hommes ne laiſſe pas de trouver quelques beaux jours. Chaque évenement nous prouve la vicif-

ſitude des choſes,& il n'eſt point de maux que la religion ne puiſſe adoucir.

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joye & d'ennuis.
Le ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable;
Et dans ces inégalités
Souvent la Sageſſe ſuprême
Sait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamités. (*M. Rouſſeau.*)

Je vous ferois tort ſi je m'amuſois long-tems à vous prouver ce que les plus imbéciles ou les plus endurcis n'oſeroient ne pas croire. Il n'eſt perſonne qui ne convienne que les diſgraces nous ſont très-utiles par rapport à la Religion: Mais ſi votre reſignation avoit encore beſoin d'être fortifiée, ſongez combien ſont grandes les bontés de Dieu pour nous de nous rendre meritoire l'acceptation de peines qu'il n'eſt pas en nous d'éviter: Ce n'eſt pas aſſez: je ſoûtiens auſſi que les diſgraces ne ſont pas moins utiles à la raiſon.

On avoit beau dire à ce jeune homme: Devenez homme. Vous verra-t-on toujours des airs effeminés? ne vous occuperez-vous que de vos cheveux ou d'un bout de ruban qui aſſortiſſe? Quoi! une

toilette & des mouches ! cela fait horreur. Rien ne pouvoit le guerir : il ne craignoit rien tant que bonne compagnie ; un bon livre lui faiſoit peur ; il ne vivoit que pour quelques folles qui lui applaudiſſoient ; en un mot, c'étoit un homme ſans caractere, & qui raſſembloit toutes les parties de la fatuité ; enfin, une petite verole infecte toute la Ville, & vient ſaiſir le blondin : les traits, le teint, rien n'eſt épargné : Quel ravage, quel affreux changement ! A cet homme qui n'avoit appris qu'à faire le beau, il faut un Hiver tout entier pour devenir ſupportable : Les coquettes n'en veulent plus; il eſt forcé de recourir à des femmes ſages, & de reclamer le commerce des honnêtes gens. Il a perdu ſes cheveux, mais il a gagné de la raiſon ; il eſt devenu laid, mais il eſt devenu homme. Le troc eſt-il mauvais ? C'eſt le prodige de la petite verole.

Rapprochez les contraires, ils en brilleront plus ; c'eſt un axiome. En effet, les fatigues donnent un plus grand merite au repos : les orages, les écueils, tous les riſques d'un long & penible voyage font un lieu delicieux du moindre port. Quand ſurpris en chemin d'un vent impetueux & d'une grêle affreuſe, vous ne vous connoiſſez dans une nuit obſcure

qu'à la lueur des éclairs, & qu'enfin vous arrivez au gîte (gîte qui à toute autre heure vous paroîtroit plûtôt une tanniere qu'une maiſon) vous vous trouvez logé fort à votre aiſe, & vous ſoupez delicieuſement avec du beuf froid. Quand vous êtes debaraſſé du Procureur, de l'Avocat, du Juge & de tout l'attirail de la chicane, la tranquillité vous devient bien chere. Quoi qu'il en coute, c'eſt un grand bien d'avoir franchi ce torrent d'iniquité. Tout ce qui afflige, a ſon contraſte qui conſole ; les peines de la vie en relevent les agremens, comme les ombres dans un tableau font ſortir les couleurs.

Ce qui nous flatte le plus c'eſt de paſſer de la privation à la jouiſſance, & de la peine au plaiſir : ce qui ne nous paroiſſoit qu'un plaiſir mediocre quand nous en jouiſſions ſans obſtacle & ſans interruption, ne devient-il pas très-piquant après la diſgrace qui nous en avoit privé, ou qui nous en avoit ôté le goût ? Convenons-en à la honte de notre raiſon : quand nous ſommes toujours également heureux, nous ne croyons plus l'être. Donc la vraie volupté doit beaucoup aux diſgraces.

Une maladie douloureuſe ou qui menace nos jours eſt un accident des plus triſtes ; cent & cent cauſes differentes

nous y expoſent à tous momens : cependant nous n'en ſommes point effrayés tandis que nous jouiſſons d'une ſanté parfaite. Telle eſt notre inattention ſur notre état, que nous ne ſentons point le prix de cette ſanté, & que nous ne craignons point le mal qui eſt ſi proche : nous ne ſentons point le plaiſir d'être exempts d'une grande peine, & nous jouiſſons ſans goût du plus precieux de tous les biens : enfin, il vient une fiévre qui nous allarme, & bien-tôt la convaleſcence ramene le plaiſir, & le rend plus piquant : voilà l'utilité de la diſgrace.

Voulez-vous voir un homme que trop de ſenſualité rend fort incommode ; c'eſt ce teint fleuri qui rafine ſur les mets les plus delicats, & qui trouve inſipide tout ce qui n'eſt pas du goût le plus exquis ; les plus fins coteaux ne ſont pas ſi voluptueux. Il eſt pris d'une indigeſtion violente, & le mal devient ſerieux. Quel nouveau régime obſervera-t'il ? enfin le temperament reſiſte, & après une abſtinence d'un mois, il commence à ſuccer un jaret de veau ; on lui permet de rougir ſa tiſanne, & il convient qu'il n'a jamais vécu avec tant de volupté.

Qu'un homme riche & inquiet de-

vienne gouteux, il ne ſouhaitera d'autre ſatisfaction que la liberté de faire un tour dans ſon jardin; avant qu'il eut connu les douleurs, il deſiroit tout, il avoit tout & ne jouiſſoit de rien. La goûte le réſigne, le détrompe, lui apprend à jouir; trois eſpeces d'utilité dans la même diſgrace.

Il eſt donc vrai que par les diſgraces la Religion nous reveille, nous éclaire nous ſoumet & nous ſoutient; que la raiſon détrompée juge plus ſainement des objets, & en ſent mieux la valeur; & que l'ingenieuſe volupté perfectionne notre reſignation & notre conſolation, en ce qu'elle nous promet le retour de la ſanté ou de la bonne fortune: notre goût éguiſé par la privation reprend une ſenſibilité nouvelle pour les plaiſirs innocens. Ces principes étant bien conſtans, appliquons-nous le précepte d'Horace, ne nous déconcertons pas dans l'adverſité.

S'il eſt vrai, comme je crois l'avoir démontré, que les peines & les diſgraces de quelque eſpece qu'elles ſoient, ont leur utilité, je ne ſaurois pardonner aux hommes de s'en laiſſer abattre. Je n'exige pas qu'on ſoit inſenſible à ce qu'elles ont d'affligeant & de rebutant, ce ſeroit demander trop à la nature, & je

me defie un peu d'une fermeté ſtoïque. Soutenir qu'on ne ſouffre jamais, ce n'eſt pas guérir le mal ; ce n'eſt pas adoucir la douleur, c'eſt l'envelopper du menſonge. A une peine réelle, n'oppoſez point une fauſſe vertu.

Si vous voulez que je m'explique
Sur la morale de Zenon,
Et ſur les Sages du portique
Qui furent d'un ſi grand renom,
L'inſenſibilité ſtoïque
N'eſt qu'une vertu chimerique
Et moins une vertu qu'un nom.
Dans la ſocieté publique,
Il faut des vertus de pratique
Et non des êtres de raiſon. (*L'Ab. Regnier.*)

Songez encore une fois que vous ne ſouffrez que pour n'avoir pas prévû le mal, ou que l'ayant prévû, vous n'avez pas pris les meſures convenables pour vous en garantir. Songez que ſi vous ne ſouffrez que par le tort des autres, vous n'êtes pas le plus à plaindre ; & que ſi vous vous êtes attiré votre diſgrace, le châtiment vous étoit neceſſaire pour vous rendre plus attentif. Si vos peines partent d'une imagination mal ordonnée ou d'une fauſſe délicateſſe, vous devez promptement vous guérir, ſinon par vertu, du moins par amour propre, & dérober au public la connoiſ-

ſance de la chimere qui vous tourmentoit. Si vos peines ſont réelles, ètes-vous raiſonnable de rappeller ſans ceſſe à votre eſprit l'idée qui nous afflige? N'y a-t'il pas plus de ſageſſe à vous ſouſtraire à la douleur qu'à vous y livrer? pouvez-vous reſiſter à Dieu; Deviez-vous compter que les hommes ſeroient juſtes, ou que la proſperité ſeroit conſtante? Je vous paſſe quelques jours de douleur dans vos afflictions les mieux fondées; aprés ces premiers jours quittez la ſolitude, courez à vos amis, aux ſpectacles, à la muſique, & fixez-vous aux amuſemens que vous ſavez les plus propres à étourdir votre douleur; défaites-vous de cette amere ſenſibilité que vous croyez follement une vertu, & ſongez que la démonſtration d'une douleur trop vive & trop longue eſt hypocriſie ou foibleſſe.

On comprend bien qu'en propoſant comme un ſecours efficace l'uſage des plaiſirs, je ne prétends pas que dans les grands évenemens on en ſauve moins les droits de la bienſéance; mais enfin je vous le repete, ſoyez meſuré dans vos peines comme dans vos plaiſirs, n'abuſez point des uns, n'aggravez pas les autres; c'eſt le moyen de vous rejouir mieux & de ſouffrir moins.

Vous m'arrêtez ; & vous me demandez ſi l'homme eſt aſſez maître de ſes mouvemens pour ſe rejouir plus ou moins ; cette queſtion influë ſur les points les plus importans, & ce n'eſt point à moi de la traiter. Je répondrai ſeulement que le plus funeſte de tous les préjugés, c'eſt de croire que l'impulſion trop vive du premier mouvement ſerve à juſtifier les fautes que ce mouvement fait commettre. L'excuſe que les libertins croyent tirer du premier mouvement n'eſt qu'une ſolution ſophiſtique, par laquelle ils ſe flattent en vain de ruiner l'autorité du libre arbitre, & d'en éluder les conſequences. Si vous voulez toujours éviter l'égarement dans vos ſentimens & dans votre conduite, gardez-vous bien de l'eſprit erroné qui cherche à philoſopher fauſſement contre les maximes les plus ſaines. La malignité & l'erreur n'ont pas manqué dans tous les tems d'orner d'une fauſſe ſublimité ce qu'elles ont de dangereux & de ridicule ; & à force de mauvais eſprit, on donne un air captieux à ce qui n'eſt pas ſoutenable. Laiſſez cette miſerable reſſource aux Novateurs, tenez-vous en à ce qui eſt ſimple & juſte ; tout principe qui mene au meilleur & au plus sûr eſt le plus vrai ; & j'admets comme un

principe certain qu'il dépend de nous, non pas de changer la nature des évenemens, mais de les prévoir, d'en mieux juger & de les mieux prendre. Je ne laisse pas de convenir qu'il en est de si bisares & de si extraordinaires, que l'homme le plus sage & le plus fort se trouve déconcerté.

Apprenez à tirer du fruit de tout; connoissez les vrais plaisirs, vous verrez qu'ils ne consistent que dans la tranquillité interieure: jouissez de ce que vous avez, que la sagesse & la liberalité en soient les œconomes; ne comptez ni sur les hommes ni sur la fortune; pesez & moderez vos desirs; évitez sur toutes choses de vous faire des monstres pour les combattre, & de vous livrer à des peines qui ne partent que d'une imagination tristement égarée; ne faites point la guerre au destin, ni à la nature humaine; ne vous plaignez que de votre disposition, & rectifiez-la. Par ce moyen vous vous rendrez heureux avec peu, vous menerez une vie douce, unie & tranquille. Loin d'être accablé par des disgraces de votre façon, vous acquererez assez de fermeté pour n'être point ébranlé par les accidens qui méritent vraiment le nom de disgraces.

CHAPITRE VII.

Du mariage ; de ce qu'on doit à ſes proches, à ſon prochain, & à ſes amis.

SI les hommes y penſoient bien & s'ils étoient de bonne foi, ils conviendroient que preſque toutes leurs diſgraces ne viennent que de leur inattention à remplir leurs devoirs à l'égard de leurs proches, de leur prochain & de leurs amis ; cependant nos devoirs à l'égard de nos proches ſont bien plus de précepte que de conſeil. La Nature de concert avec la Religion exige de nous tout le reſpect, toute la tendreſſe & toute la reconnoiſſance dont nous ſommes capables envers nos peres & nos meres ; nous devons toute notre attention à l'éducation & à l'établiſſement de nos enfans ; la juſtice, la prudence, le ſang nous doivent rendre officieux envers tous ceux à qui la parenté nous attache dans quelque degré que ce puiſſe être. Si nos obligations à leur égard ſont un peu moins étroites, ils ne laiſſent pas d'avoir des droits ſur nous, & nous nous faiſons tort à nous-mêmes quand nous

cherchons dans un degré de moins une excuſe à notre dureté.

Tous ces devoirs ſont fort eſſentiels, mais ceux du mari & de la femme ſont les premiers de tous & les plus importans. De la maniere de vivre entre le mari & la femme dépend le bonheur de leurs jours ; leur bonheur ou leur malheur influe néceſſairement ſur leur famille. Pourquoi donc néglige-t-on des devoirs ſi inviolables ? pourquoi ne les remplit-on qu'avec contrainte, ou tout au plus par bienſéance ? pourquoi de tant de mariages en trouve-t-on ſi peu dont les contractans ſoient long-tems ſatisfaits ? c'eſt que nous ne travaillons point à nous rendre heureux.

L'union intime qui devroit regner toujours entre le mari & la femme eſt l'image de celle qui regne depuis dix-huit cens ans, & qui regnera juſqu'à la conſommation des ſiécles entre Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe ; cependant, ni la ſainteté du Sacrement, ni l'importance de ſes ſuites, ni le goût de la vraie volupté, ni tant d'experiences ſur les déſordres d'un mariage mal aſſorti ; rien de tout cela ne nous reveille ſur nos vrais interêts : on ne peut donc aſſez déplorer l'aveuglement des hommes de ce qu'ils font avec tant d'étourderie un marché auſſi impor-

tant, & de ce que quand ce marché eſt fait, ils ſe donnent ſi peu de ſoins pour s'épargner le chagrin de s'en repentir.

Je ſai que l'homme du monde le plus ſage & le plus prévoyant peut être trompé, & que la femme qui mérite le plus peut être la plus malheureuſe : mais du moins ayons la conſolation de ne pouvoir imputer notre malheur qu'à la corruption génerale, & de penſer que nous ne nous le ſommes attiré ni faute de réflexion, ni par le déreglement de notre conduite. Il faut donc & bien réfléchir avant le marché, & ſe bien conduire après, pour n'avoir rien à ſe reprocher. Je ne prétends pas épuiſer la matiere ſur toutes les réflexions qui doivent précéder l'engagement, ni ſur les ménagemens qui doivent le ſuivre ; mais puiſque cet article eſt des plus importans de la ſocieté civile, je dois le traiter au moins légerement.

On n'a jamais tant vû de mauvais mariages que depuis qu'on eſt devenu plus attentif à la dot qu'à l'honneur & à la vertu. Il faut que la figure plaiſe, mais il faut s'attacher par préference au caractere & à l'éducation. Sur-tout alliez-vous avec de parfaitement honnêtes gens, chez qui la probité fut dans tous les tems hereditaire & ſans tache.

Après cette premiere conſideration la plus importante de toutes, j'en exige une ſeconde. Elevez-vous, mais ne vous élevez pas dans vos deſſeins juſqu'à perte de vue. De trop grandes idées ne marquent pas un eſprit juſte : mais des idées baſſes ou trop communes montrent un genie borné, & ſentent la petiteſſe. Les Allemands ont proſcrit les meſalliances : on ſe trouve quelquefois dans un tel degré d'élevation ou dans une ſituation ſi embaraſſante, qu'on peut bien ne ſe pas determiner toujours ſur la même regle ; mais quelques exemples juſtifiés par des circonſtances particulieres n'influent pas ſur le commerce géneral. Il eſt decidé que de grandes alliances ſont d'un grand prix : l'homme entendu les met à profit dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune ; le merite ſeul ne nous éleve point aux grands emplois, la probité ſeule ne nous garantit pas toujours de l'iniquité des hommes : & combien eſt-on flatté par la protection d'un homme puiſſant en qui la voix du ſang parle pour nous ?

Je conviens qu'avec de beaux titres & des parens illuſtres on peut ſe trouver reduit à trop peu de fortune ; auſſi je n'exclus pas la dot ; je veux ſeulement qu'on ne prefere pas les diamans du Temple aux pierres precieuſes. Avec une fem-

me qui a de grandes qualités, l'eſprit noble & juſte, beaucoup de raiſon & d'attention, la dot groſſit tous les jours : au contraire, avec une folle qui ne doute de rien & dont le pere eſt prodigieuſement, mais nouvellement riche, toutes les ſucceſſions ſont mangées avant qu'elles arrivent, & le vieux patrimoine eſt bientôt entamé.

Ce que j'ai dit des familles vertueuſes & de la préference que merite la diſtinction du ſang, ne peut être regardé que comme des reflexions generales. Ce n'eſt pas aſſez, je veux qu'on en faſſe de particulieres, & qui ſoient, pour parler ainſi, plus perſonnellement intereſſantes.

La vertu d'une fille de qualité, née des plus honnetes gens du monde, n'eſt peut-être pas la vertu qui m'eſt propre. Un homme d'eſprit ne peut pas s'accommoder long-tems d'une belle & bonne ſtupide, il faut qu'elle ait au moins un peu de raiſon. Un homme d'une moindre élevation de genie, ſimple & franc, ſe dégoûtera bientôt des petits détours d'une ſpirituelle artificieuſe. A l'homme rangé, ni joueuſe, ni femme diſſipée ; à l'homme doux, point d'emportée, au ménager, point de prodigue & encore moins d'avare ; à l'homme égal, point de capricieuſe ; en un mot, je veux abſolument

ment qu'on examine, qu'on connoiſſe & qu'on trouve dans le caractere un peu de ſympathie, ou ſi on l'aime mieux, une eſpêce d'aſſortiment qui produiſe enfin la convenance des humeurs.

Il eſt vrai, que quand on veut épouſer, on ne ſe montre pas tel qu'on eſt, & que l'envie de plaire & de s'établir ſert quelquefois de verni à des défauts cachez; mais l'objection même me ſert d'un nouveau principe. Que des amans devenus époux conſervent bien ce verni precieux, qu'ils ne développent jamais leurs foibleſſes; tant que vous prendrez ſoin de cacher vos défauts, vous aurez envie de plaire, & vous plairez toujours.

La Bruyere que je ne crois pas avoir été fort partiſan du beau ſexe, ni très-curieux d'engagement, demande ſi l'on ne pourroit pas découvrir l'art de ſe faire aimer de ſa femme. Mais en homme poli il n'a hazardé cette propoſition qu'après s'être étonné de ce qu'un mari qui raſſemble tous les vices du cœur & de l'eſprit, tous les défauts de l'humeur & des manieres, & toutes ſortes d'inattentions & de negligences, oſe ſe flatter de défendre le cœur de ſa femme contre tout ce qu'un galant adroit peut mettre en œuvre pour plaire.

Je reponds à la queſtion par l'objection

même, & le ſecret que la Bruyere cherche eſt tout trouvé. Il n'y a qu'à ſuppoſer un mari diametralement oppoſé au hibou dont il a fait la peinture, trouver à ce mari une femme qui apporte à la communauté même goût, même raiſon, même attention, même politeſſe, même droiture & même vertu, & l'aſſemblage ſera parfait.

Dans la vûe de me tenir toujours en garde contre mes propres foibleſſes, & ſur tout contre mon inconſtance, je commencerai par choiſir un ſujet dont la vertu ſuperieure à la mienne puiſſe me ſoutenir: je me garderai bien de contracter par une paſſion trop vive: ce qui eſt trop vif ne dure pas. Ce n'eſt pas que j'exclue l'amour du mariage; au contraire, je crois qu'il en faut un peu en épouſant, & beaucoup après avoir épouſé. Ce n'eſt que pour les libertins & les hommes déraiſonnables que le mariage devient le tombeau de l'amour: Je veux donc que l'amour ſoit plûtôt la ſuite que le motif du mariage; je veux un amour produit par la raiſon, un amour où nous faſſions entrer la connoiſſance & le goût de nos devoirs, & non pas un amour extravagant qui ne fait faire que des folies. Il n'appartient qu'aux hommes corrompus de croire qu'un amour raiſonnable ſoit un paradoxe.

On voit des gens ſe marier par des vûes de protection ou de fortune, mais ſans eſtime mutuelle, ſans conſideration, ſans goût. La corruption du ſiécle appelle ces ſortes d'engagemens, des mariages de raiſon; cependant on voit peu de ces mariages réuſſir. D'autres s'engagent ſans autre motif que le deſir de ſatisfaire une paſſion violente qu'ils n'ont pas pris la peine de maîtriſer; mais ſouvent avant que l'année ſoit finie la paſſion eſt uſée, il ne reſte que des regrets. Dans le premier cas, ce n'eſt point raiſon, c'eſt orgueil, c'eſt avarice; dans le ſecond cas, ce n'eſt point amour raiſonnable, c'eſt une ſorte d'amourette ſur laquelle on tâche de juſtifier la foibleſſe de ſon cœur par une plus grande foibleſſe d'eſprit: mais par quel endroit peut-on être juſtifié, quand le cœur & l'eſprit ſont complices?

Prenons donc bien garde à ne pas confondre le fol amour qui fait faire un ſot mariage, avec l'amour raiſonnable qui maintient le bon ordre, & ranime les douceurs d'un mariage bien concerté. Je ne ſaurois m'empêcher de dire ici que les hommes font un uſage bizarre de leur raiſon, d'apporter tant de prudence dans le marché d'un tableau, tant de précautions dans l'achat d'un arpent de vigne, tant d'adreſſe & d'eſprit dans l'é-

clairciſſement d'une queſtion, & tant d'extravagance dans la concluſion d'un mariage : on ſait pourtant bien que le contrat de mariage eſt le principe de tous les contrats ; par conſequent le plus important de tous.

Commençons donc par reflechir ſur la neceſſité de connoître & de ſentir l'importance de ce contrat ; enſuite, faiſons-nous honneur & plaiſir d'en executer les conditions ; accoutumons-nous à penſer que tous les hommes ſont obligez de ſe paſſer quelque choſe les uns aux autres, & que nous ne ſommes tous que plus ou moins imparfaits : par-là nous nous épargnerons la peine que pourroit nous cauſer la découverte de quelques défauts que nous n'aurions pas apperçus. Dans le vrai, c'eſt exiger beaucoup que de vouloir une femme accomplie par l'eſprit, par le cœur, par l'humeur & par les manieres. La raiſon dans une femme peut ſuppléer à bien d'autres qualitez, c'eſt ce qui décide le ſuccès de l'engagement. D'un tel lien naîtra infailliblement l'amour entre le mari & la femme, & de leur bonheur celui de leur poſterité.

Un homme depuis ſeize ans juſqu'à vingt-cinq veut une belle femme, depuis ving-cinq juſqu'à trente, une jolie

femme ; après trente ans une femme raiſonnable. Ce changement de goût eſt juſte, il eſt le fruit de la raiſon & de l'expérience, qui apprennent à connoître la valeur des choſes. Une femme ragoûtante & raiſonnable raſſemble le merite des deux ſexes. Si nous ne pouvons pas tout avoir, ſur-tout ne manquons pas la raiſon ; la beauté eſt de tous les biens le plus dangereux & le plus fragile. Il faut ſe ſervir du jugement & non pas des oreilles ou des yeux pour choiſir une femme.

Pour entretenir cette ſorte d'amour que je ſouhaite dans le mariage, ne vous attachez jamais qu'à une femme qui mérite toute votre eſtime ; & pour tous les biens du monde n'épouſez pas celle que vous n'eſtimez pas : l'eſtime ſeule doit ſuffire, & ſuffit entre un fort honnête homme & une aimable femme qui ne ſont qu'amis, & s'ils le ſont au point de vouloir bien s'épouſer, s'ils s'aimeront aſſez, j'en ſuis bien ſûr.

Paſſez-vous de la beauté, vous n'en aurez que moins de matiere à l'inquiétude, votre femme cherchera à vous dédommager d'ailleurs, mais auſſi que rien ne vous dégoûte dans l'exterieur : une folle doit être parfaitement belle, la nature lui doit cette compenſation ; mais

pour une femme de merite, c'eſt aſſez que le néceſſaire de la beauté; une grande propreté, un air noble, voilà tous les agremens qu'on doit raiſonnablement ſouhaiter dans une femme eſtimable.

Je ne crois pas qu'il ſoit plus difficile de continuer à être heureux dans le mariage, que de le devenir par le ſecours des précautions qui doivent le préceder : il eſt vrai, que rien n'eſt plus ſaint ni plus rare que d'aimer ſa femme. Je n'ai pas beſoin de traiter ces deux points, ils ne ſont que trop reconnus ; mais ſi le plaiſir eſt conforme à la Loi, il en eſt plus pur ; & s'il eſt rare, il en eſt plus exquis. J'ajoûte même, ſans craindre la raillerie des mauvais plaiſans, que le plaiſir d'aimer ſa femme eſt ſans contredit le plus flateur de tous les plaiſirs. Cette propoſition ne ſouffriroit pas de difficulté, ſi les folles paſſions avoient moins de pouvoir ſur les hommes.

Si votre femme eſt née de parens vertueux, ſi ſa condition eſt au moins égale à la vôtre, ſi elle ſoutient un bon caractere par d'agréables dehors, vous n'avez qu'à être raiſonnable, vous ſerez parfaitement heureux, & vous le ſerez toujours ; mais ſi vous vous livrez à l'inconſtance, vous empoiſonnez cette felicité ; vous n'êtes plus un voluptueux,

vous êtes un fou & un homme injuſte. Ici l'homme dérangé me traite tout bas de ridicule, & il a raiſon; ſon aveuglement ne lui permet pas de trouver mon raiſonnement juſte. Mais qu'il retourne à ſa femme de bonne foi, & il trouvera ma reflexion judicieuſe.

Nous jurons à notre maîtreſſe comme à notre femme de les aimer toujours. A l'égard de la maîtreſſe, c'eſt un jargon du fol amour; à l'égard de la femme, c'eſt une promeſſe ſérieuſe. Quand cette parole couteroit un peu à tenir, l'honneur ne nous permet pas de manquer de parole, notre propre felicité dépend de l'execution; & du côté de la Religion, nous ne ſaurions diſconvenir que c'eſt un grand crime de manquer à une promeſſe ratifiée par un vœu ſolemnel.

Quelle honte pour l'homme! ſa parole, ſes ſermens en face des Autels, ſon bonheur pour le tems & la certitude d'un avenir, ſont des motifs impuiſſans contre ſa turpitude & ſes extravagances. C'eſt préciſement l'impuiſſance de ces grands motifs ſur l'inflexibilité de l'homme qui m'a déterminé à faire ſur ſon cœur l'eſſai d'une morale nouvelle; je veux le ramener à ſes devoirs par la connoiſſance & par le ſentiment de ſes plaiſirs. J'oppoſe à l'inconſtance de ſa volon-

té & à la malignité de ſa dépravation mon grand remede, la fine volupté : vous m'entendez : je dis la vraie vertu.

L'homme qui devient libertin cherche dans le plaiſir le ragoût de la défenſe, l'inconſtant, la grace de la nouveauté. Je crois que ce ſont là les deux grands reſſorts qui font mouvoir l'homme qui ſe dérange : mais il perd bien plus de plaiſirs qu'il n'en gagne, quand aux dépens de ce qu'il doit à ſa femme, & de ce qu'il ſe doit à lui-même, il préfere la débauche à la pureté des mœurs & à la délicateſſe des ſentimens.

Démoſthene compoſant avec une courtiſane aſſez belle, elle mit ſes graces à ſi haut prix qu'il n'y eut pas moyen de conclure. Ceux qui ne le ſavent pas ſeront bien aiſes d'apprendre que c'eſt delà que vient le Proverbe latin. *Non licet omnibus adire Corinthum.* Démoſthene fit la reverence & quitta la Corinthienne avec cette belle leçon ſi propre à faire impreſſion ſur l'eſprit des jeunes gens.

Une duppe à ce prix pourroit ſe divertir,
Vous en trouverez à votre âge ;
Mais un Philoſophe un peu ſage
N'achete pas ſi cher un repentir.

Corrompez-vous l'innocence ? Le crime eſt affreux, & vous vous rendez reſponſable

ponſable de tout le progrès de la corruption. N'êtes-vous pas le premier maître qui ait enſeigné le mal ; & vos plaiſirs, de quelque eſpêce que ſoit la dépenſe, vous coutent-ils bien moins qu'on ne demandoit à Demoſthene ? En ce cas, quel eſt votre goût ? & ne vous expoſez-vous pas à payer mille fois plus cherement pluſieurs raiſons de vous repentir ? Si vous allez grapiller furtivement dans la vigne de votre voiſin, vous êtes un voleur. De votre ami ? vous êtes un traître. De toutes parts on ne trouve que des remords de toutes eſpêces : on perd trop à de tels marchés : Un vrai voluptueux fait mieux ſes affaires.

Revenez à votre femme, à cette femme que je vous ai ſouhaitée ; vous êtes sûr de trouver une honnête femme, une femme raiſonnable. Je conviens que votre goût ne ſera point éguiſé par la nouveauté ni par la défenſe ; mais auſſi vous n'avez à craindre, ni la glace, ni la canicule ; vous n'avez point à menager d'indiſcrets confidens, point de mur à eſcalader, point de mari, d'oncle & de tuteur à tromper, point d'ami à trahir, point de ſurveillante à ſurprendre : enfin vous n'avez rien à vous reprocher, & c'eſt l'eſſentiel. Mais je vais plus loin, je ſoutiens que ſi nous étions ſages, nous

trouverions dans nous-mêmes & dans notre maiſon une foule de plaiſirs toujours renouvellez, plaiſirs d'autant plus doux & plus exquis, qu'ils ne nous coûtent ni la peine de changer, ni les remords qu'entraînent ceux qui ſont défendus.

Quel plaiſir de trouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer.

Un plaiſir ſi conforme à la Religion, à la raiſon, à la fine volupté, ne ſauroit être chimerique. Il eſt moins difficile qu'on ne penſe de faire toujours ſa maîtreſſe de ſa femme, & ſon amant de ſon époux. Il ne faut qu'être bien né, & ſavoir retrouver ſes plaiſirs dans ſes devoirs pour conſerver juſqu'au tombeau notre bonheur dans le mariage.

Conſervons notre autorité, uſons-en poliment, n'en abuſons jamais.

Ayons aſſez de politeſſe dans les actions, dans les manieres & dans le diſcours, pour ne pas craindre que la familiarité dégenere en mepris.

Réparons à force de propreté & d'attention ce qu'il y a de dégoutant dans tous les accidens inſeparables de la nature humaine; prévenons toujours notre femme ſur tout ce qui peut, & ce

qui doit lui plaire ſans déranger nos affaires.

Ne rendons jamais notre femme reſponſable de la mauvaiſe fortune ; conſolons-nous avec elle de nos diſgraces par le ſecours des vrais plaiſirs.

Juſtifions notre choix, nourriſſons notre tendreſſe, reveillons notre goût par cette perſuaſion, que toute autre femme que la nôtre peut avoir des défauts cachez, qui nous rendroient moins heureux que nous ne le ſommes.

Rendons nous ingénieux à groſſir dans notre imagination les bonnes qualitez de notre femme, & à diminuer ſes défauts.

Ne déployons toute notre raiſon avec notre femme qu'à la derniere extrêmité ; ne faiſons des remontrances que quand la reflexion eſt de retour, pour n'avoir pas à combattre le fort du caprice.

Soyons plus attentifs à connoître nos fautes que celles de notre femme, meritons-en l'oubli par un redoublement de complaiſance.

Ne demandons jamais que comme une grace ; & meritons par de tendres ſoins ce qu'il nous eſt permis de demander.

Sortons, prenons l'air quelquefois

pour revenir chez nous avec plus d'appetit.

Ménageons nos plaiſirs de peur d'uſer les deſirs qui les font naître.

Mais, me dira-t'on, puiſqu'il faut tant de bonheur & tant de vigilance pour tirer du mariage tout l'agrément qu'un honnête homme y doit chercher, on peut conclure qu'on ſeroit plus heureux & plus ſage ſi l'on ne ſe marioit pas. A cela je reponds que le merite & la vertu du célibat ne conviennent pas à tous; mais il convient à tout le monde de mettre tout en œuvre pour ſe rendre heureux en épouſant; cependant par un renverſement de conduite qui deshonore tout à la fois la Religion, la raiſon & le bon ordre, un fat rougit d'aimer ſa femme, & la femme mondaine qui fait toujours l'aimable, n'oſe aimer ſon mari. C'eſt un air trop bourgeois; on s'évite, & l'on craint de profiter du moyen preſque unique d'allier les plaiſirs & la vertu. Cette extravagance outrée a fait dire ce beau mot à l'Auteur du Préjugé à la mode,

Si la mode empoiſonne un naturel heureux,
A quoi ſert le bonheur d'être né vertueux?

Mais nous avons beau nous aveugler nous-mêmes; tels ſont les droits de la

vertu ſur nous qu'on pleure de joie au dénouement de la belle piece que je cite, quand on voit la patience & la fidelité d'une femme eſtimable couronnées par le retour ſincere & par le tendre repentir d'un mari bizarre qui craignoit ſes devoirs & qui fuyoit ſon bonheur.

Rien de plus ordinaire, ni de plus naturel que les ſeconds mariages; mais les circonſtances décident ſi dans l'ordre des familles, c'eſt vice ou vertu. Etes-vous encore jeune, avez-vous peu d'enfans, ne leur faites-vous point tort, ne vous en faites-vous pas à vous même? Rembarquez-vous, épouſez. Si votre ſecond mariage procure quelque bien à vos enfans, une charge, de l'élevation, de la fortune, le payement de vos dettes, ne manquez pas l'occaſion, dépêchez-vous.

Un grand ſecours qu'on eſpere.
Eſt un grand trait de beauté.

Mais que ſur le retour & environné d'enfans très-preſſez d'être établis, vous leur vouliez faire partager avec des freres d'un ſecond lit les débris de votre patrimoine, c'eſt ſacrifier tous vos devoirs à votre goût. Qu'une vieille folle épouſe un jeune blondin, c'eſt ſacrifier à l'amourette ſon honneur, ſa raiſon, & ſa

tranquillité. Je ſai qu'à la rigueur les mariages ſont legitimes ; mais pour moi je les regarderai toujours comme des crimes legitimés.

Je reviens aux devoirs réciproques des peres envers leurs enfans, des enfans envers leurs peres. Les peres & les meres ſont à mon ſens plus criminels que leurs enfans, en ſuppoſant aux uns & aux autres un éloignement égal de leurs devoirs ; & voici ma raiſon. Si les enfans étoient mieux élevez, leurs parens les trouveroient plus reſpectueux & plus tendres.

Dût-on m'accuſer encore de repeter ou de déplacer, ſi la repetition eſt utile, elle ne doit pas déplaire. Je le redis donc, l'éducation d'un fils demande un pere tout entier, une fille a beſoin de toute ſa mere ; mais ſouvent le pere eſt un homme diſſipé, qui ne craint rien tant que de ſe retrouver dans ſon domeſtique ; & plus ſouvent une mere veut toujours être jeune : cette idée mene à tout. Ainſi le tems s'uſe & ſe conſume en bagatelles, & l'on ne penſe à rien moins qu'à ſa famille.

Qu'on ne s'y trompe pas, un pere & une mere doivent compte à leurs enfans de leur adminiſtration & de leur propre conduite. S'ils les ſcandaliſent, c'eſt

un parricide ; s'ils diſſipent leur fortune, c'eſt un larcin : mais c'eſt une autre eſpêce de vol auſſi puniſſable que de leur retenir par négligence ou par avarice la dépenſe & les ſoins qui ſont dûs à leur éducation.

Pline ne connoiſſoit rien de plus important que le choix d'un Précepteur, d'un Gouverneur ; & vous avez lû dans la préface les précautions que prit Philippes de Macedoine pour l'éducation d'Alexandre ſon fils. Pere avare, une reflexion ſi ſage, & un exemple ſi touchant ne peuvent rien ſur vous ? peut-être même l'ancienneté de la date vous ſert-elle d'excuſe. C'eſt-à-dire, que vous oppoſez la preſcription à l'accompliſſement du plus indiſpenſable & du plus naturel de tous vos devoirs, parce que vous preferez votre *chere caſſette*, au mérite de vos enfans. Et moi je vous déclare que votre inattention & votre dureté vous rendent également reſponſables & des vices qu'ils contractent, & des vertus qu'ils n'acquierent pas faute d'éducation. C'étoit à vous que Gomberville parloit il y a près de cent ans.

Ne te promets pas tout des ſoins de la nature,
Il faut que ton travail accompagne le ſien,
Le champ le plus fertile a beſoin de culture,

Il dit encore :

Quiconque a des enfans au vice abandonnez,
N'a point d'excuſes legitimes,
Car ſous quelque aſcendant que ces monſtres ſoient nez,
Sa ſeule nonchalance a cauſé tous leurs crimes.

En effet les premieres impreſſions ne s'effacent jamais.

Etes-vous bien fondé à vous croire aſſez habile pour élever vous-même vos enfans ? Donnez-vous-en le ſoin, ſans reſerve & ſans relâche ; formez-les à la politeſſe, à la douceur, à la bonté, à l'étude ; qu'ils apprennent plus par vos exemples que par vos leçons ; ſur tout ne leur épargnez ni livres, ni maîtres ; travaillez tout à la fois à la figure & au caractere, & je vous le repete, prevenez en eux toute idée de libertinage par l'uſage moderé des plaiſirs dont j'ai parlé. Je les crois un moyen aſſuré de faire goûter une morale douce & juſte. Je dis morale douce, car je ſuppoſe que le ſujet que vous élevez veut être mené par la douceur, ſinon, devenez ferme & très-ferme. Trop de douceur eſt un poiſon pour de certains enfans. Mais comme je l'ai dit, que vos leçons ſoient meſurées ſur la portée de leur eſprit : ne remontrez qu'à propos, ne châ-

tiez point dans la colere, parlez raiſon à vos enfans, même dès leur enfance, & liez-les de bonne heure avec les honnêtes gens.

Ne vous ſentez-vous point la capacité convenable, ou votre ſituation vous éloigne-t'elle des lieux propres à l'éducation de vos enfans : n'épargnez rien pour y ſuppléer & pour confier en des mains sûres un dépôt ſi précieux. Choiſiſſez la Ville la plus renommée de votre Patrie ; & les plus grands maîtres de cette ville : étudiez le goût & les diſpoſitions de votre ſujet pour le former au genre d'étude & aux talens qui conviennent à ſon eſprit & à ſa condition ; & ſi vous avez été contraint de le perdre de vûe pour ſon propre bien, ne manquez pas à une précaution déciſive, c'eſt de ſubſtituer votre autorité paternelle à quelqu'autre vous-même, dont l'âge, la ſageſſe & la diſtinction lui puiſſent impoſer.

Redoublez de dépenſe, d'attention & de ſoins à meſure que l'âge avance, muniſſez-vous des plus ſages conſeils pour décider judicieuſement ſur le choix d'un état de vie : défaites-vous ſur cela de toutes vûës prémeditées & de tout caprice : C'eſt un grand défaut de jugement de ne point conſulter les diſpoſi-

tions naturelles & l'inclination, c'eſt un crime énorme de violenter la vocation.

Votre fils eſt-il élevé comme il faut & de main de maître, connoît-il le monde, a-t'il vû, a-t'il lû, peut-il ſe conduire ? avez-vous enfin d'aſſez bonnes raiſons pour preſſer ſon établiſſement ? mariez-le, j'y ſouſcris, bien entendu pourtant qu'il aura vingt-cinq ans au moins ; attendez juſqu'à trente, s'il ſe peut ; tout en ira mieux, & pour vous & pour lui. Mais c'eſt ici que je vous demande toute votre tendreſſe & toute votre habileté. Repetez-lui ce que jai dit ſur le choix d'une femme, & ſur la conduite dans le mariage : ſongez enfin que ce ſeroit un ſacrilege contre la nature de ſacrifier la docilité reſpectueuſe de votre fils, à l'avarice, à l'orgueil, au fol entêtement.

Malheur à ces Peres durs que le démon de l'avarice rend les bourreaux de leurs enfans, qui leur refuſent le neceſſaire, qui les forcent à recourir au Tribunal de la Juſtice pour y demander le patrimoine qui leur eſt dû, ou à contracter des mariages qui ne peuvent faire que leur ſupplice. A combien de ſortes de crimes & d'eſpeces de deshonneur cette dureté ne conduit-elle pas ? Si un

malheureux enfant échappe au deſeſpoir, ſi l'exemple ou la malignité du ſang n'entame pas ſa vertu, c'eſt un miracle ; & tel n'eût jamais été un méchant homme, s'il n'avoit pas été fils d'un méchant pere : De-là je conclus que les méchans peres ſont ordinairement les méchans enfans, & c'eſt ce qui perpetue la malignité.

Ne pretendez pas maîtriſer deſpotiquement votre fils quand vous l'avez établi & qu'il a trente ans paſſés ; vous n'avez rien negligé, rien épargné pour ſon éducation, vous lui avez fait part de votre fortune en l'établiſſant ; c'en eſt aſſez : vos devoirs d'honnête homme & de bon pere ſont remplis, tenez-vous-en là. Songez qu'alors du côté de l'autorité vous êtes moins le pere de votre fils que ſon ami ; s'il eſt tel qu'il doit être, il prendra toujours vos conſeils ; s'il eſt mal né, vous les lui donneriez en vain. Ce trait ſeroit ſenſible, mais votre âge eſt avancé ; prenez le goût des conſolations d'enhaut, perdez peu à peu de vûe le monde qui va vous échapper ; ſongez qu'on peut ſans amour propre & avec juſtice être content de ſoi ſur de certains chefs ; ne ſouffrez pas des torts d'autrui. Cette idée & la réſignation ſont les remedes que vous propoſent la

Religion & l'amour propre bien entendu. Il eſt rare que ces deux motifs qui preſque toujours ſont deux contraires, ſe réuniſſent ici pour impoſer le même devoir.

Je ne ſaurois m'empêcher de condamner les prédilections de quelques peres, tout innocentes & bien fondées qu'elles puiſſent être, parce que chez les hommes qui ne ſont pas aſſez ſages, les effets en ſont pernicieux; ne vous livrez pas ſur cela à l'autorité que vous fourniſſent certaines Coutumes. Quand vous faites plus d'avantage à un enfant qu'à l'autre, euſſiez-vous des raiſons puiſſantes, vous laiſſez une ſemence de procès, ou du moins matiere à une éternelle jalouſie qui ruine abſolument la confiance & l'amitié. Mais je condamne encore plus ſéverement la conduite de ceux qui (conſeillés par un Moine) ruinent les eſperances de leurs héritiers à force de legs pieux. Les Teſtateurs croient-ils réparer par un dépouillement involontaire le mal qu'ils ont fait, & le bien qu'ils n'ont pas fait? Je ſouffre la liberté de teſter, quand elle contient les deſcendans dans le reſpect; je la blâme, quand elle prête ſon autorité à l'injuſtice de ceux qui teſtent, & qui ſe flattent de forcer le Ciel par un abandon tardif, peu mé-

ritoire pour eux & deſolant pour l'héritier légitime. Faiſons de bonnes actions pendant notre vie, ne nous embaraſſons point de ce que deviendront nos biens aprés nous, ne trahiſſons pas la deſtination de la ſage nature. Je conſeille les prieres & les aumônes, mais je veux que ſans teſter nos plus proches parens ſoient nos légataires.

Par quel endroit peut ſe diſculper dans le monde une mere, qui devenue veuve exerce tous ſes droits à la rigueur pour ſe procurer du ſuperflu, quand ſes enfans ont à peine de quoi fournir aux plus preſſans beſoins : je n'aprouve pas pourtant que les peres & les meres abandonnent tout, & ſe mettent en tutelle par une confiance outrée ; gardez toujours dequoi donner, tant qu'on eſperera on vous ménagera, gardez toujours, mais donnez toujours.

Le même principe qui m'a fait dire que les méchans peres font les méchans enfans, me fait ajouter que le bon pere fait le bon fils. Il eſt vrai que dans les deux cas la regle n'eſt pas generale. Dans les familles dont j'ai parlé, où la vertu & le merite paroiſſent comme éternellement ſubſtitués, & paſſent ſans s'alterer de géneration en géneration, quelle ſource de volupté ne produit pas l'accom-

pliſſement des devoirs du pere à l'égard du fils, du fils à l'égard du pere ! Quel charme pour un bon pere de voir ſon fils tendrement aimé répondre toujours reſpectueuſement, toujours tendrement à ſes bontez, de le voir par un excellent caractere faire honneur à ſa famille & à ſa patrie ! Quel torrent de délices pour ce fils dont l'ame eſt marquée au bon coin de rendre à ſon pere ſur ſes vieux jours les mêmes ſoins qu'il en a reçus dans ſa jeuneſſe !

La perte d'un pere eſt irreparable, celle d'un bon pere eſt d'une amertume que le tems adoucit moins que la reſignation ; mais de tous les malheurs le plus grand, le plus terrible, & pourtant le malheur qu'on ſent le moins, c'eſt celui d'un enfant, qui trop jeune encore perd ſon pere homme de merite. Pour l'ordinaire nous ne devenons eſclaves de nos paſſions, que parce que nous nous ſommes trouvez trop tôt maîtres de notre fortune.

Ces jeunes fous, ces libertins, dont j'ai fait la peinture, ne ſont devenus l'objet de l'indignation publique, ils ne ſe ſont perdus dans l'iſle de Calipſo, que parce qu'ils ont perdu le *Mentor* qui les conduiſoit ; ils n'ont pas même la reſſource de l'enfant prodigue, parce que

la maiſon paternelle eſt devenue trop tôt leur propre maiſon. Quel motif peut les tirer du bourbier affreux où ils ſe ſont enfoncez ? la Religion & l'honneur ? Ils n'en ont plus. Leur nom? Ils le fletriſſent; le ſouvenir de leur éducation & de leur qualité les importune, c'eſt un poids pour eux: Il ne leur reſte plus qu'un dernier moyen de ſalut qu'ils doivent à la nature, puiſqu'ils n'ont pas aſſez de goût pour le devoir à l'honneur & à la vertu. Homme inique, écoute-moi. Perfide à la Loi ſainte, inutile à ton Roi, ſcandaleux à ta patrie, tu crois pouvoir immoler à tous les vices ton ame, ton honneur, ton nom, ton bien, la conſolation de ta famille; tu le crois, parce que tu crois ton pere mort. Non : la meilleure partie de ce pere vit encore, ſa reputation vivra toujours, c'eſt par elle que je veux te toucher. Lâche, rougirois-tu de penſer aux vertus de ton pere; & ſi tu y penſes, perſiſteras-tu à vouloir que ta vie ſoit l'époque de l'anéantiſſement & du deshonneur de ta famille ?

Si vous n'avez le cœur droit & les mains pures, vous n'irez point ſur la montagne; mais celui qui s'attire par une vie reguliere cette benediction prophetiſée, de voir autour de ſa table les enfans & les enfans de ſes enfans ; celui-là eſt

en droit d'eſperer de monter juſqu'au ſommet. C'eſt un grand plaiſir pour le pere de famille de ſe retrouver ſouvent au milieu des ſiens, de faire la conſolation de tous, de voir par eux ſes vertus multipliées. Quel goût ne trouve-t'on pas dans les plus petits offices de cette ſainte amitié ? De toutes parts ce ne ſont que tendres ſoins, qu'empreſſemens : on voit ſucceder tour à tour le plaiſir, le travail & l'étude. Je me trompe ; tout eſt plaiſir. Tous les cœurs ne ſont qu'un cœur ; la complaiſance ne laiſſe point ſentir la difference des humeurs : le bon cœur ne regle point ſes affections ſur le plus ou le moins d'eſprit ; le plus fort prête de ſa force au plus foible ; par-là tout eſt égal, tout eſt confondu. Le tien & le mien ne ſe diſtinguent que pour s'obliger mutuellement ; & c'eſt dans ces heureuſes, mais rares ſituations, qu'on retrouve ſur tous les viſages l'image de la vraye volupté.

Les ſoins des peres & la correſpondance des enfans, ſont la cauſe premiere de cette volupté. De là la crainte de Dieu, l'amour & l'édification du prochain ; de là le deſintereſſement, l'eſprit doux & la politeſſe ; de-là, en un mot, la droite raiſon, qui en nous privant de ce qui eſt defendu, nous donne une plus grande

delicateſſe

délicateſſe de goût pour ce qui eſt permis, & pour tous les biens qui nous reſtent.

Puiſque j'écris pour tous les âges & pour tous les états, & que ce Livre n'eſt autre choſe qu'un ramas de fragments dérobez, je peux bien placer encore ici cette petite piece de l'Abbé Regnier. Le jeune homme bien né n'en prendra que plus de goût pour les bonnes choſes qu'on trouve dans les Livres choiſis : & le ſage vieillard content dans ſa famille, en ſentira moins l'amertume de la caducité.

Aprés le printems gracieux
De la jeuneſſe aimable & vive.
J'ai paſſé de la vie active
Dans l'âge meur & ſerieux,
Et maintenant devenu vieux,
J'employe une vieilleſſe oiſive
A jouir des fruits prétieux
De ma raiſon que je cultive.
Plaiſirs des cœurs ambitieux,
Plaiſirs vifs & délicieux
De la belle & vaine jeuneſſe,
Vous ne valez pas les plaiſirs
De tranquillité, de ſageſſe,
Que goûte une ſaine vieilleſſe
Qui n'a ni crainte ni deſirs !

Toutes les vertus morales impoſent à l'homme des devoirs géneraux ; la parenté nous en impoſe de particuliers à l'égard de nos proches. Il n'y a point d'homme qui ne perdît beaucoup, ſi l'on reduiſoit

les devoirs de la parenté à ce qu'il eſt en droit d'attendre de ſa femme, de ſon pere, de ſon frere, & de ſon fils. Il eſt mille occaſions où nous faiſons tous nos efforts pour nous attirer une protection puiſſante à la faveur d'un huitiéme degré, tandis qu'un quatriéme ne nous effleure pas quand il s'agit de ſecourir un parent inferieur ou malheureux, & c'eſt-là le comble de l'orgueil, de l'aveuglement, & de l'injuſtice.

Si nous avions des principes de conduite, nous n'aurions pas l'audace de prétendre qu'on s'attendrît pour nous, quand nous faiſons profeſſion d'être durs pour les autres. Il me ſemble que c'eſt une grande injuſtice & une plus grande imprudence, de ne vouloir partager avec perſonne ſes ſervices, ſon crédit ni ſon argent. Je voudrois que l'homme entendît mieux ſes interêts. Puiſque la corruption a prévalu, & que c'eſt demander preſque l'impoſſible que d'exiger que l'homme ait le cœur bon, droit, grand; du moins je lui ſoutiens que par avarice il doit être liberal, & que par amour propre il doit être ſecourable.

Je ſai que rien n'eſt plus rare que la veritable bonté; je ſai que la plûpart de ceux qui croyent en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaiſance ou de la foi-

bleſſe ; mais enfin la bonté dont on croit que l'amour propre eſt la duppe, eſt au contraire le plus utile de tous les moyens dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins ; c'eſt un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche, & plus abondant ; c'eſt un déſintereſſement qu'il met à uſure ; c'eſt un reſſort delicat avec lequel il réunit, il diſpoſe & tourne tous les hommes en ſa faveur.

Vous abandonnez ce neveu, qui eſt preſque votre fils; ce couſin qui tout éloigné qu'il eſt porte votre nom, ou du moins le nom de vos meres ; par un leger ſecours il ſe ſeroit avancé à la guerre, vous le lui refuſez : qu'arrive-t'il ? Dans l'inutilité il vous deshonore, & s'il fait ſon chemin par l'entremiſe d'une main étrangere, il entraînera des étrangers après lui ; mais il ne reconnoîtra ni vous ni les vôtres : Juſtice d'enhaut.

Nous ne ſavons pas ce que la fortune nous garde: aujourd'hui nous regorgeons de ſanté, de biens & d'honneurs ; une réputation brillante, une intelligence qu'on a crû preſqu'infaillible pour les emplois les plus délicats ; dans cet état floriſſant nous picquons l'émulation de tel que la nature a fait honnête homme, & que la fortune a laiſſé-là ; il nous reclâme, & nous craignons de lui rendre la

main ? nous ne voulons pas l'aider à faire le premier pas ; tremblons. La révolution eſt à la porte, nous tomberons, & nous ne ſerons relevez ni ſecourus par perſonne.

La fourmi plus ſage que nous, pourvoit l'été aux beſoins de l'hiver ; que n'apprenons-nous à ſon exemple à amaſſer dans le tems de la proſperité, des amis que nous puiſſions oppoſer à l'infortune ſi elle nous arrive, & à nous faire un fond de vertu qui nous attire des prôneurs par le ſecours deſquels nous nous trouvions à l'abri ou au-deſſus de la calomnie. Si nous voulions eſſayer du plaiſir qui nous revient quand nous trouvons ſous nos yeux des heureux de notre façon, nous voudrions toujours en faire. Tirer de l'oppreſſion un parent, un ami, un voiſin, rien de plus flatteur ; lui faire des graces, c'eſt le préciput des Rois. Oui, c'eſt leur premier privilege de pouvoir ſe livrer ſouvent à une volupté ſi delicate. Le plus flatteur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, c'eſt d'avoir fait des graces au-delà de toute reconnoiſſance. Ne comptons point nos bienfaits, ne ſongeons qu'à les multiplier : mais nos bienfaits ne parleront pour nous qu'autant que nous ſaurons les taire. Obligeons promptement ; la lenteur diminue le prix des biens

qu'on attend de nous, ou fait du moins qu'on les paye de trop d'impatience ; ſi nous recevons quelque grace, ne pénétrons pas juſqu'à l'intention de celui qui nous l'a faite; nous y pourrions découvrir des motifs qui diminueroient notre reconnoiſſance : & rien ne doit jamais la diminuer.

Deux principaux vices de l'homme nuiſent à ceux de nos parens qui ont beſoin de nous ; notre dureté, notre orgueil. Par notre dureté, nous les abandonnons à leur mauvaiſe fortune, mais nous ne tardons pas à en être punis, je viens de le dire, on nous abandonne. Par orgueil, nous refuſons de les connoître aujourd'hui, demain nous chercherons les regards favorables d'un Seigneur qui peut tout, & dont un ſeul ſourire charmeroit notre vanité ; mais par le même principe il ne nous reconnoît plus, nous ne ſaurions nous en plaindre : il fait comme nous vivons, & il regle ſes procedés ſur les nôtres.

Evitons de devoir à nos manieres les traitemens peu gracieux que nous pouvons eſſuyer de la part de nos parens. Secourons en tout tems, en toute occaſion & de toutes façons, ceux qui nous font l'honneur de compter ſur nous : courons au devant de leurs beſoins ; que

toutes leurs affaires ſoient les nôtres ; répondons à la bonne opinion qu'ils ont de nous quand ils nous croient moins durs que le commun des hommes ; le ſervice qu'on attend de nous n'eſt-il pas bien mérité par la confiance dont on nous honore ? Homme droit, ſervez vos parens par juſtice & par bonté de cœur ; homme prudent, ſervez-les par précaution ; homme dur, ſervez-les par politique.

Je crois ces conſeils judicieux, mais ils ſouffrent une exception. Je ſuppoſe que ceux qui nous reclament ſoient en droit de conter ſur nous par une conduite ſage. Au contraire, ſi je ſai par la voix publique ou par experience qu'ils ſont d'indignes ſujets dont la vie eſt une eſpece de deshonneur pour nous ; plus de ſervices, plus de commerce, encore moins de liaiſon. Tout ce qu'on peut en ce cas, c'eſt de s'en tenir ſcrupuleuſement à ce que la charité exige.

Nos parens depuis le quatriéme degré juſqu'au dixiéme tiennent le milieu entre nos proches & notre prochain ; nous leur devons un peu moins qu'aux uns, un peu plus qu'aux autres.

A l'égard du prochain, ce ſeroit aſſez pour nous mouvoir que l'équité naturelle, mais nous croyons être quittes des

devoirs de l'équité quand nous ne faiſons point de mal. Sur ce principe le prochain ſeroit mal ſecouru. Heureuſement la Loi de grace vient au ſecours des malheureux, en nous faiſant un précepte de la charité, rougiſſons-en, il nous faut des préceptes pour nous porter à des diſpoſitions qui étoient naturelles dans un payen honnête homme. Pythagore dit excellemment que pour reſſembler aux Dieux il ne faut que deux choſes, faire du bien, & dire la verité.

Cette grande regle de traiter les autres comme nous voudrions en être traitez nous-même, eſt la regle de tous les hommes; il ne faut pour cela qu'un eſprit de juſtice: mais la charité demande quelque choſe de plus; il me ſemble qu'elle épure, rafine & perfectionne la juſtice, elle la rend plus complette, & en même tems chriſtianiſe, ſi j'oſe faire un terme, des actions bonnes par elles-mêmes, mais qui n'ont ſouvent d'autres principes que l'humanité. Regardons la charité non comme une vertu, mais comme l'ame de toutes les vertus: d'autres ont dit qu'elle en eſt la mere. C'eſt un tout dont la Juſtice eſt la premiere & la plus eſſentielle partie: & ne nous figurons point que nous puiſſions nous diſpenſer d'être charitables, parce qu'on voit dans

le monde peu de juſtice & peu d'humanité.

O tems ! ô mœurs ! l'humanité, l'équité naturelle, la charité n'attendriſſent point l'homme ſur les beſoins du prochain : les vertus morales & chrétiennes ont beau ſe liguer contre lui, il reſte dur. Je prends donc une autre voie, & je veux convaincre l'homme corrompu par le ſyſtême de ſa corruption.

J'admets dans un ſens le vieux proverbe, ſur la foi duquel nous croyons que la charité bien ordonnée nous preſcrit de commencer par nous aimer nous-mêmes. Penſons d'abord à nous, voilà le principe : nous ne ſaurions le mettre plus efficacement en œuvre qu'en nous emparant de la premiere & de la plus ſure partie de la fine volupté, qui conſiſte certainement à nous rendre heureux par tout ce qui eſt de notre dépendance : or je ne puis poſſeder tout, ni vivre ſeul; il me faut des voiſins, des marchands, des fermiers, des domeſtiques. Reſte à ſavoir ce qui me répondra le plus ſurement de l'agrément que j'en dois attendre. Sera-ce la hauteur, le mepris, l'abandon, l'inattenion à tous mes devoirs, la dureté, l'autorité outrée ? Ne ſera-ce point plûtôt la connoiſſance qu'on aura de ma probité, de ma regularité, de ma bonté ;

ne ſera-ce point le ſouvenir ou l'eſperance de mes bienfaits ?

Le feu vient de prendre au Château ? les païſans ont été battus, les vaſſaux opprimez, les fermiers tourmentez dans les années fâcheuſes. On ne trouve point d'eau à la riviere. Je dois rebâtir & me meubler ? Mais l'ouvrier & le marchand toujours renvoyez, toujours chicannez ſur leurs memoires, ne veulent pas reparer les deſordres de l'incendie. Je tombe malade ? mais mes valets toujours traitez en eſclaves pendant ma ſanté n'attendent que ma mort pour gagner le deuil ; & pour trouver dans mon heritier un meilleur maître.

Gagnons les cœurs, c'eſt le grand ſecret ; ceux qui nous ſerviront nous aimeront ; il nous ſerviront par honneur, par reconnoiſſance, par eſperance ; piquons-les par tous ces motifs. Le païſan que vous ſauvez de la miſere ; le voiſin dont vous avez accommodé le procès ; ce domeſtique que vous édifiez, que vous ſecourez dans ſa maladie, que vous recompenſez, que vous établiſſez ; l'ouvrier bien & promptement payé ; les pauvres enfin conſolés & nourris ; voilà des patrons ſûrs qui forcent la voix publique en votre faveur ; voilà quelle doit être la manœuvre de votre volupté, mais d'une

volupté de Souverain, puiſqu'il ne tient qu'à vous de vous faire des créatures, & d'acheter à juſte prix des ſujets zelez.

Pere de ces peuples, de ces domeſtiques, des affligez, des malheureux. Mon Dieu que ce titre eſt doux! Vous ne voyez autour de vous que des viſages contens; les plus gais pleurent de vos peines; les plus triſtes ſe réjouiſſent de votre bonheur. Vous ne craignez ni l'abandon, ni la perfidie; vous n'entendez point de murmures, chacun eſt prêt de ſacrifier ſes jours pour la conſervation des vôtres. Je ne crois pas qu'on s'aviſe de dire que ce n'eſt pas la plus fine & la plus ſûre volupté. On en trouve donc infiniment plus à ſuivre la vertu que le vice: mais le malheur eſt que peu de perſonnes en veulent faire l'experience.

Tout le monde veut être heureux, mais nous ne voulons pas comprendre que pour l'être parfaitement, il faut que les autres le ſoient avec nous. Gardez-vous bien de faire un ſeul miſerable; la réflexion qui ſuivroit le crime, empoiſonneroit le reſte de vos jours. Mais s'il ſe peut, faites des heureux; la regle eſt infaillible, vous ſerez heureux.

Charité envers notre prochain! Cette expreſſion eſt bien vaſte, elle comprend tous les hommes, même les infidéles qui

fourniſſent aux Miſſionnaires matiere à leur charité. De-là je conclus qu'il nous devroit ſuffire que la charité fût une vertu de la pure nature, mais notre défaut d'humanité a preſque forcé Dieu qui veut notre ſalut, d'en faire une vertu chrétienne.

Le plus grand avantage des richeſſes eſt de pouvoir faire du bien. En effet, quoique tous les biens ſoient periſſables, il eſt pourtant vrai que celui que nous faiſons à notre prochain ne périt jamais, puiſque quand la charité en eſt l'objet, elle a la vertu d'en éterniſer la memoire. En favoriſant les pauvres qui peuvent peu, on eſt favoriſé de Dieu, qui peut tout. On peut ajouter, que les regards des Grands ſur les pauvres augmentent leur grandeur. On dit que la charité eſt ſuſceptible d'erreur, mais non pas d'excès. Gardons-nous bien dans l'occaſion de trop réfléchir ſur l'erreur dont elle eſt ſuſceptible.

Je crois qu'on peut partager nos devoirs à l'égard du prochain en autant de claſſes qu'il y a de degrés dans la parenté. Nous devons plus aux hommes qui ont raport à nous qu'à des inconnus, plus à des compatriotes qu'à des étrangers: mais je dois encore plus à un homme de ma Province, de ma ville, de ma campa-

gne ; & s'il a vécu avec moi, s'il m'a été ſubordonné, s'il eſt mon fermier, mon débiteur, & ſur-tout mon domeſtique ; toutes circonſtances qui ajoutent un ſurcroit d'obligations. Paſſons aux amis.

Devoirs de l'amitié ; plaiſirs de l'amitié ; termes ſynonymes pour les bons cœurs. Le devoir aſſujettit, le plaiſir flatte ; & nous ſommes moins aſſujettis que flattez quand nous ſervons nos amis. L'amitié fournit de grandes reſſources contre l'iniquité publique. Cent ennémis conjurez dont vous ne vous êtes point attiré la haine, vous bleſſent moins & vous ébranlent moins que votre ami ne vous conſole & ne vous fortifie. Pour les connoiſſeurs & les délicats, l'amitié eſt tellement ſuperieure à l'amour, que la maîtreſſe la plus aimable n'a tout au plus dans un cœur que les reſtes de l'ami ; on ſe prête à l'amour, mais on ſe livre à l'amitié.

Il eſt vrai que l'amitié eſt comme l'amour, une union de cœurs & d'eſprits ; mais il eſt vrai auſſi que l'amitié des ſages, ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde.

Entre deux hommes bien nés, l'amertume des diſgraces & l'ivreſſe de la bonne fortune, loin d'éfleurer l'amitié, la mettent en œuvre, & en font ſentir toute la douceur.

On dit qu'un homme heureux ne ſait pas bien ſi on l'aime, & que les diſgraces ſont la pierre de touche de l'amitié : Comment donc ſe flatter d'avoir un bon ami, puiſque ſelon la Bruyere, il eſt ſi difficile d'être content de quelqu'un ?

Avez-vous aſſez d'experience pour bien choiſir un ami ? avez-vous enfin un bon ami ? gardez-le bien. Rien de plus rare que de trouver dans un même ſujet un bon cœur avec du mérite: rien de plus précieux que ce tréſor ! Mon Dieu ! que les hommes perdent à ne ſe point aimer ; je crois qu'ils ne négligent les reſſources de la pure amitié que parce qu'elle approche trop de la vertu.

La plus courte abſence détruit l'amitié que les parties de plaiſir ont fait naître ; la faveur & le grand bien la rendent ſuſpecte : on la proſtitue à la Cour ; dans les corps qu'on appelle Compagnie, la jalouſie la ruine, les occupations la diſſipent, la multitude la diviſe. Peut-être les exemples d'amitié ſont-ils moins rares à la guerre que dans tout autre état, parce qu'on y connoit mieux la vertu ; mais on y trouve des fanfarons comme ailleurs. Je me défie des proteſtations ſteriles & faſtueuſes : tel vous offre cent piſtoles bien haut, qui tout bas vous en refuſeroit une. Je ne compterai jamais que ſur une amitié

éprouvée : les beſoins & les diſgraces démaſquent bien des cœurs.

Deux hommes étoient voiſins & de tout tems fort amis. L'un eut beſoin de cinquante piſtoles & les demanda à l'autre qui paſſoit pour avoir de l'argent. D'abord celui-ci fut ſourd, mais il eut l'oreille très-fine ſitôt qu'on lui propoſa d'acheter quelque petit fond qui l'accommodoit. Le contrat ſigné & l'argent reçu, le vendeur écrivit à l'acquereur. *Je ſuis étonné que ſage comme vous êtes vous ayez mieux aimé confier cinquante piſtoles à trois arpens de vignes qu'à trente ans d'amitié.*

L'impie, le blaſphemateur, le libertin par état, amis pernicieux : le joueur de profeſſion, l'avare, amis inutiles : l'homme vain & celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce puiſſe être, amis faux : le mauvais plaiſant, celui qui veut avoir ſeul de l'eſprit, le diſeur de riens, amis ennuyeux : l'humeur capricieuſe, l'eſprit dur, & celui qui vous fait trop acheter ſes ſervices ; amis tyranniques. De-là connoiſſez le prix de la veritable amitié.

Je connois un maraut qui a fait fortune ; il me demandoit il y a quarante ans l'honneur de ma protection, & ma protection étoit aſſurément la plus petite choſe du monde ; dix ans après il m'appella ſon ami, aujourd'hui il ne me ſalue

pas : J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle. Il avoit été mon intime ami, mais tout à coup il devint plus grand Seigneur qu'il ne l'avoit eſperé. A la premiere entrevûe il ne ſe ſouvint plus que de notre connoiſſance, à la ſeconde il en rougit & l'oublia. J'étois ſi neuf alors que je cherchai au fond de moi-même la raiſon d'un tel changement, & je ne la trouvai que dans la Bruyere. *Un homme*, dit-il, *qui vient d'être placé ne ſe ſert plus de ſa raiſon & de ſon eſprit pour regler ſa conduite à l'égard des autres. Il emprunte la regle de ſon poſte & de ſon état. De-là, l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.* En effet il coute trop d'être vrai, égal, conſtant, reconnoiſſant, genereux. C'eſt bien à la beauté de l'ame & aux ſentimens délicats, à vouloir entrer en concurrence avec de grandes places & de riches ſucceſſions ? Vouloir qu'on ſacrifie l'orgueil ou l'interêt à la tendre amitié, à la vraie vertu, c'eſt exiger que les biens & les honneurs ne gâtent pas les hommes. Il faut donc les refondre.

Mon ami ! façon de parler devenue triviale : pardonnons-la à l'uſage. Cet homme-là a des amis ; cette penſée rend beaucoup plus à l'eſprit que la précedente : mais dans le vrai, elle n'a nul raport

avec ce qu'on entend ſous le nom d'amitié. Par l'homme qui a des amis, je comprens celui qui a du manege, qui connoît les reſſorts du monde, & qui les fait mouvoir pour venir à ſes fins ; il eſt flateur, il a des manieres inſinuantes ; il ſe rend tantôt plaiſant, tantôt officieux, rampant au beſoin, ſouvent homme de plaiſir, quelquefois philoſophe ; & même s'il le faut artiſtement devot. Si ce caractere ſouple & maniant eſt gourmandé d'un peu d'éffronterie, on heurte à toutes les portes, & les portes s'ouvrent ; après quoi l'on paſſe pour avoir des amis. Mais de ce que par ce mélange de petits ſoins & d'adreſſe vous vous ſerez fait des amis, ne concluez pas que vous avez un ami.

Le grand mérite peut nous attirer l'eſtime univerſelle, & nous faire des prôneurs ſans nous faire des amis. A ceux qui ne jugent que par les apparences, rien n'eſt plus utile en general que les amis, & l'on en decide ainſi ſans ſe donner la peine d'examiner les cauſes & le fondement de ces ſortes d'amitiés. Pour moi je tiens qu'un homme délicat qui nous eſtime, & qui vante ce que nous valons, quoiqu'il ne ſoit pas du nombre de ceux que nous appellons nos amis, nous ſert ſans y penſer d'une maniere

bien plus efficace. Le ſervice eſt lent, il n'eſt point médité, ſouvent même il eſt inattendu : mais il eſt infaillible & durable ; au contraire, de cent amis, quatre-vingt-dix-neuf ne menent à rien.

La Bruyere a dit qu'il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui ſont nés médiocres. Les groſſiers n'imaginent dans l'amitié que l'utilité qu'ils en tirent. Les délicats preferent de beaucoup celle qu'ils procurent, à moins qu'on ne ſoit parvenu à cet état de perfection ſur le chapitre de l'amitié, où comptant pour peu de choſe les révolutions de la fortune, donner & recevoir font le même effet entre deux vrais amis.

La véritable, la ſolide, la particuliere amitié eſt une eſpece de mariage dont le contrat ne peut ſubſiſter qu'entre de trés-honnêtes gens. L'eſtime en regle les conventions, & la mort ſeule peut le reſoudre.

Il eſt auſſi peu de parfaits amis que de bons mariages, par les mêmes défauts de reflexion & de ménagement avant & après la liaiſon.

L'Himen & l'amitié ont leurs douceurs & leurs peines ; faites-en le paralelle, il eſt parfait, à un trait près qui les differencie. Dans un mari l'infidelité n'eſt

regardée par les hommes corrompus que comme une galanterie, ou tout au plus comme une foibleſſe ; dans un ami, c'eſt un crime noir. On a vû de vrais amis s'aimer toûjours également juſqu'au tombeau. L'on a vû le même homme avec la même femme paſſer toute leur vie dans un libertinage fidele, & ne contracter qu'à la mort. Ces deux exemples ont deux cauſes bien differentes, l'honneur & la débauche, cependant ils procedent du même principe de fidelité ſi rare dans les maris. Je ne ſai à quoi attribuer cette bizarrerie & cette contradiction de conduite, ſi ce n'eſt que nous ſommes plus fideles à nos caprices qu'à la loi que nous nous ſommes impoſée nous-mêmes, uniquement parce qu'elle porte le nom de loi. D'ailleurs, nous nous trouvons plus flattez de tenir notre parole que nos écrits ; & c'eſt ce qui fait que le mari & la femme, qui ſe ſeroient aimé toujours ſans contrat, ceſſent de s'aimer, ou parce qu'ils s'y ſentent obligez, ou parce qu'ils obſervent entre eux moins de politeſſe & de ménagement que deux amis.

Vivons avec nos amis comme s'ils pouvoient ceſſer de l'être : maxime vieille, mais toujours nouvelle, parce qu'elle eſt judicieuſe. Je crois pourtant que l'uſage en eſt meilleur avec nos amis qu'a-

vec notre ami, & qu'une union intime & délicate s'accommode mieux de toute l'ouverture du cœur que d'un excés de prudence.

Tâchons de trouver notre ami dans le grand nombre de ceux que nous appellons nos amis. Le chemin eſt à moitié fait : Sur-tout attachons-nous au cœur droit & à l'homme vrai, qui ne ſoit dominé ni par l'orgueil, ni par l'interêt. Quand le ſujet dont nous voulons faire notre ami n'auroit pas une très-grande étenduë de génie ; quand il auroit de petits defauts dans l'humeur : ſi le cœur eſt vraiment bon, le marché ne ſauroit manquer d'être excellent pour nous.

Point d'homme ſur la terre qui n'ait des défauts ; la qualité ou la quantité en font la difference. Prenons les yeux d'Argus pour connoître les défauts de l'ami que nous voulons faire, afin de juger plus ſainement ſi nous aurons la force d'y reſiſter. Mais la liaiſon étant contractée, devenons aveugles.

Ne jouons avec notre ami que quand nous ſommes convaincus qu'il eſt très-beau joueur ; & plus avec lui qu'avec perſonne ſoyons fideles à la maxime de ne jouer jamais que petit jeu.

Etudions encore notre ami dans le vin. En general, c'eſt une crapule que de

trop boire ; mais avec notre ami rien de plus dangereux. Cependant, rien n'eſt plus delicieux que le plaiſir de la table, quand notre ami tient ſa place au milieu de gens choiſis. Il eſt donc de notre habileté de jouir de ce plaiſir, mais de le ménager de façon que notre goût ne s'uſe point, & que nous ne commetions pas les plus précieux biens de la vie, la raiſon & l'amitié.

L'entêtement & le trop de feu dans les conteſtations que la converſation fait naître ne conviennent jamais à un homme poli ; gardons-nous pourtant d'adherer par foibleſſe & par une fade adulation aux erreurs & aux faux préjugez. Si nous nous trouvons dans ce cas avec notre ami, changeons de matiere ; la chaleur de la diſpute marque moins de ſavoir que de groſſiereté : D'ailleurs, vous perdez tôt ou tard le cœur de celui avec qui vous voudrez toujours avoir trop d'eſprit.

Heureux ſi dans toutes ſortes d'évenemens nous pouvons compter ſur les bons offices de notre ami ; plus heureux, ſi nous lui pouvons rendre les nôtres ! n'en manquons pas le moment, étudions-le avec attention : profitons-en avec vivacité, mais encore avec aſſez de delicateſſe pour ne pas bleſſer en notre ami l'amour propre, qui regne toujours chez les plus délicats.

Tant d'habiles gens ont écrit ſur l'amitié, que ſi je voulois m'étendre je deviendrois diffus. D'ailleurs, que pourrois-je ajouter au peu que j'en ai dit qui ne convienne à la juſtice, à la reconnoiſſance, & ſur-tout à la generoſité. Liſez les traités de Ciceron, de Saci, & le poëme de l'Abbé de Villiers. Finiſſons ce Chapitre par nous plaindre de nous-mêmes, de ce que nous meritons ſi peu de fixer l'amitié du moins d'un honnête homme: ou ſi nous l'oſons, ſans bleſſer une juſte modeſtie, plaignons les autres de ne nous pas trouver dignes qu'ils s'attachent à nous. Si les vivans s'obſtinent toujours à ne pas connoître ce que nous valons, & à ne nous pas tenir quittes de ce qui nous manque; contentons-nous du commerce des morts, il ont, & plus d'équité, & plus d'indulgence pour nous; ne comptons guéres ſur les douceurs de l'amitié, juſqu'à-ce que la circulation des mœurs ait ramené en France les maximes du Monomotapa. Voici ce qu'en dit la Fontaine. Que ne le diſpenſions-nous par nos mœurs d'aller chercher des exemples chez les Afriquains.

Deux Bons amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne poſſedoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

CHAPITRE VIII.

De la morale. De l'uſage du tems. Combien le caractere d'homme de bien eſt préferable à celui de galant homme, d'honnête homme, & d'homme de merite. De ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on ſe doit à ſoi-méme. De l'excellence de la Religion Chrétienne & Catholique. Contre les Athées, les Déiſtes ou les incrédules. Contre les Proteſtans. Des bonnes œuvres; des miſeres de l'homme, & de ſa dignité. Attendre la mort ſans la craindre.

NE faiſons jamais notre ami que de l'homme qu'on peut apeller à juſte titre un *Virtuoſus*, mais un *Virtuoſus* homme de bien. Je crois pouvoir traiter de qualitez moyennes les petits ornemens qui font le galant homme. On ne doit pas les negliger, & je vous ai fait un devoir de les acquerir; mais je les compte pour rien s'ils ne ſont inſeparablement attachez au caractere d'honnête homme. J'eſtime peu les accidens où manque l'eſſentiel.

Vous avez vû à peu près en quoi consiste la vraie probité, & j'aime à croire que votre cœur vous en a plus dit que mes leçons n'ont pû vous en apprendre. Heureux vous & moi, si nous sentons combien les impressions de l'équité sont douces, combien ses inspirations sont judicieuses, combien ses operations sont consolantes ? Meditez avec un peu de goût le prix d'une droiture à toute épreuve, & vous conviendrez qu'elle est au-dessus de toute grandeur. Le même sentiment me fait placer le malhonnête homme au-dessous des insectes.

J'ai dû par une consequence necessaire, faire de la probité la partie principale de l'homme de merite, dont le caractere est un assemblage de dons, de talens, de vertus. De ce caractere sort la prudence pour choisir un état plus honnête & plus sûr, & pour contracter des liaisons plus utiles & plus honorables. Delà plus d'application à tous vos devoirs & plus d'habileté à les remplir ; plus de délicatesse dans vos amusemens ; plus de modestie dans la prosperité, & plus de fermeté dans les disgraces. Ce composé vous paroît beau ; vous en allez faire sans doute la matiere de vos reflexions & de vos soins, rien ne vous

en échapera ? Je le ſouhaite ; mais il faut tout vous dire. Ce plan juſqu'ici conviendroit preſque tout entier à un Payen homme de merite, & vous êtes Chrétien.

La morale ou la ſcience des mœurs eſt la grande ſcience du Chrétien, c'eſt l'art de regler ſon cœur par la vertu & de ſe rendre heureux en vivant bien. J'ai lû dans l'art de ſe connoître ſoi-même, que la morale qui naît de la revelation du Vieux & du Nouveau Teſtament a des principes certains ; qu'elle ſuit la lumiere de la verité, qu'elle eſt ſoutenue par des motifs très-puiſſans & par des exemples parfaits ; qu'elle releve l'homme rabaiſſé par ſes paſſions, avili par la ſuperſtition, & degradé par l'infamie de ſes attachemens ; qu'elle l'éleve ſans l'enorgueillir, & l'abaiſſe ſans lui rien faire perdre de ſa dignité ; que cette morale nous eſt connue par raiſon, par ſentiment & par foi ; que la foi nous la fait recevoir, parce que Jeſus-Chriſt & les Apôtres l'ont enſeignée & pratiquée. Que le ſentiment de notre conſcience nous la fait approuver, parce qu'elle nous ſatisfait, nous éleve & nous conſole ; & que notre raiſon s'y ſoumet, parce qu'il n'y a rien que de conforme au bon ſens, ſoit dans les principes ſur leſquels

quels elle eſt retablie, ſoit dans les regles qu'elle nous preſcrit; qu'étant à notre ame ce que la medecine eſt à notre corps, elle doit s'appliquer à connoître nos maux & à chercher les remedes qui peuvent nous en procurer la gueriſon: Enfin le projet d'Abadie eſt de ne conſiderer l'homme que comme une créature capable de vertu & de bonheur, & qui ſe trouve dans un état de corruption & de miſere.

Deux parties dans un Chrétien; un corps qui périt, & une ame immortelle. S'il eſt un Chrétien, qui par de plaiſanteries libertines affecte de douter de l'immortalité de l'ame, ce que je ne crois pas, c'eſt un fou qui aime à s'avilir pour flater ſa corruption & ſe ſouſtraire au châtiment; ce n'eſt point pour lui que j'écris: mais pour nous qui ſavons bien que nous penſons, & que la matiere ne penſe point: nous, qui croyons ne mourir qu'en partie & pour un tems, & que la plus digne portion de nous-mêmes ne mourra jamais, l'avenir doit être nôtre premier point de vûë. Vivre bien & mourir bien ſont nos deux ſeules affaires; & c'eſt la bonne vie qui conduit à la bonne mort. Les agrémens perſonnels, une probité reconnue, un merite ſuperieur, la ſanté, les dignités, la fortu-

ne, ſont les annexes brillans de la mortalité; mais on a peu de tems à en joüir: Ce ſont de bonnes proviſions pour le voyage, mais nous n'arriverons au port que par le bon uſage que nous en aurons fait.

La vie pour la plûpart des hommes, ſeroit un mal ſans les vûes de l'Eternité. Regardons-la comme un bien, & convenons pourtant avec Job, que la plus longue eſt bien courte & bien pleine de miſere. La jeuneſſe n'a pas droit de nous aſſurer une longue vie, elle ne peut nous en donner que l'eſperance, nous ne la ſentons qu'à meſure que nous la perdons. On dit que la longue vie eſt un don de Dieu & une recompenſe de la liberté; cependant, preſque tous les hommes n'emploient la premiere partie de la leur qu'à rendre l'autre miſerable. Reglons la nôtre de maniere qu'elle ſoit toujours un bien pour nous; & quelle que ſoit notre ſituation dans le monde, mettons quelque intervalle entre les affaires de la vie & le jour de la mort.

Il faut paſſer le tems ſans le perdre. Les années ne paſſent pas en vain: toutes les minutes de la vie d'un Chrétien vont frapper à la porte de l'Eternité. Les anciens croyoient que les Heures s'envoloient au Ciel pour y rendre compte de

l'uſage que les hommes en font. A cet uſage du tems rapportons ces deux veritès fondamentales, que toute fortune eſt à craindre où manque la ſageſſe, & que toute ſageſſe humaine eſt folie devant Dieu. Après quoi il eſt neceſſaire de conclure que l'homme de bien ſeul poſſede la vraie ſageſſe.

Nous pouvons diſpoſer de nos fonds, mais nous ne ſommes que les locataires ou les fermiers de notre vie, encore n'en jouiſſons-nous pas par bail emphitéotique, peu de gens vivent cent ans. Le mondain laboure au hazard; l'homme de bien cherche à plaire au maître, il ſeme dans le tems pour recueillir dans l'Eternité. Nous préferons les rentes perpetuelles aux viageres, & c'eſt ſageſſe en ce monde. Faiſons pour l'avenir ce que nous faiſons pour le tems; préferons le perpetuel au viager, c'eſt ſageſſe ſelon Dieu.

Si nous ſavons nous attirer la bienveillance des hommes, ſi nous rapportons à la communauté publique nos dons, nos talens, notre autorité, nos richeſſes, nous devenons utiles à la ſocieté, & nous l'embelliſſons. C'eſt jouer un beau rôle, c'eſt être grand acteur: mais en travaillant pour nous-mêmes, nous travaillons auſſi pour les autres;

& tout le bien qui eſt en nous devient la choſe publique. Il n'en eſt pas de même de l'affaire du ſalut ; elle n'intereſſe que nous, elle nous intereſſe pour l'éternité. Perſonne ne partagera les fruits de notre mérite; les bonnes actions n'auront point de réduction à craindre, mais auſſi le vice ne trouvera point de prôneurs. Il eſt donc vrai que le caractere d'homme de bien eſt infiniment préferable à tout autre caractere. Les premiers élemens de la raiſon démontrent cette verité.

Le moyen le plus sûr de devenir homme de bien, c'eſt de mediter ſouvent ce qu'on doit à Dieu & ce qu'on ſe doit à ſoi-même. Ces deux devoirs, s'ils étoient bien compris, ne ſeroient qu'un ſeul & même devoir. En effet je ne puis manquer à Dieu ſans me manquer à moi-même. Dieu veut que je me ſauve, & je veux me ſauver. La volonté eſt la même ; & ſoit par rapport à Dieu, ſoit par rapport à moi, il n'y a nulle difference dans la fin. Craignez Dieu, & gardez ſes Commandemens : c'eſt-là tout l'homme.

Connoître Dieu, le craindre, l'aimer & le ſervir ; voilà toute l'œconomie de notre Religion, & les premiers principes de notre croyance. La connoiſſance de Dieu eſt la plus auguſte, & preſque

la ſeule ſuperiorité que l'homme ait ſur la bête. Mais mon Dieu, à qui eſt-il donné de vous connoître. On a beau vous méditer, on revient toujours à s'écrier avec ſaint Paul, *O altitudo divitiarum* !

Les Juifs qui affectoient de ne pas connoître le Meſſie, lui ayant demandé qui il étoit : il leur répondit ce mot divin, *Ego ſum qui ſum.* Quel heureux texte pour un beau ſermon ſur l'Eternité! On ne peut dire que de Dieu qu'il eſt vraiment celui qui eſt, parce qu'il eſt ſans principe & ſans fin : toutes les créatures ſont en comparaiſon comme ſi elles n'étoient pas, puiſqu'il peut tout anéantir dans un quart-d'heure. Quelqu'un plein de cette idée a fait ces quatre beaux vers.

Loin de rien décider de cet Etre ſuprême,
Gardons en l'adorant un ſilence profond,
Sa nature eſt immenſe, & l'eſprit s'y confond.
Pour ſavoir ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

La crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe, parce que c'eſt le motif le plus propre à contenir l'homme toujours prêt à s'égarer. Le ſervice de Dieu eſt un tribut legitime que nous ne ſaurions refuſer à ſa Majeſté ſuprê-

me ; c'eſt la rente ſeigneuriale & feodale à laquelle nos jours ſont aſſujettis, c'eſt le prix du fermage ; & ſi dans l'obſervance de la Loi, l'homme aveugle & fragile trouve dans ſa foibleſſe des difficultez qui l'arrêtent ou qui l'écartent, l'amour de Dieu acheve ce que la crainte avoit commencé ; il leve l'obſtacle, il leve la pierre, comme dit excellemment l'élegant & pathétique Pere Cheminais : *quis revolvet nobis lapidem.* Il adoucit la repugnance, & fait ſentir de l'onction où les ſens & la chair craignoient de ne trouver que du dégoût.

Ici reconnoiſſez la relation merveilleuſe des vertus morales dont je vous ai parlé, avec les vertus chrétiennes qui ſont le but principal de notre miſſion. Ce ſont preſque les mêmes vertus, du moins les unes facilitent beaucoup, & conduiſent imperceptiblement à la pratique des autres. Au vraiment honnête homme, il ne reſte plus que peu de paſſions à combattre & quelques bonnes œuvres à pratiquer, après quoi il eſt homme de bien. Cependant nous refuſons à Dieu ce qu'un fils doit à ſon pere, un Sujet à ſon Roi, un Vaſſal à ſon Seigneur, un domeſtique à ſon maître, & le fermier au Proprietaire. Nous n'aimons que les objets créés, toutes les facultés de l'en-

tendement & de l'ame ſe bornent là, parce qu'on ne nous a point appris aſſez-tôt à reflechir ſur la dignité de l'homme immortel, & nous vivons comme ſi tout périſſoit. Nous ſentons pourtant cette immortalité, tout nous l'annonce, & nous ne cherchons pas à en douter; mais nous craignons de nous bien penetrer de l'excellence de la Religion Chrétienne. Cependant quoi de plus conſolant, quoi de plus judicieux que cette Religion! Aimons Dieu par préference à tout, & notre prochain comme nous-mêmes; voilà toute la Loi.

A l'égard du prochain, je crois vous avoir aſſez marqué les raiſons que la ſeule politique nous fournit de le ſecourir & de l'aimer. Si je vous en ai convaincu, il faut que vous conveniez que ſur ce point la Loi eſt abſolument conforme à vos interêts temporels bien entendus. Pour la préference que nous devons à Dieu, elle ſe tire bien naturellement de tous ſes attributs, puiſſance, juſtice, miſericorde, infinité, providence infatigable, conſolations journalieres, ſecours de toute eſpêce, tout nous la preſcrit. Et peut-on aſſez aimer un ſi bon maître, à qui nos ſervices ſeroient fort indifferens, s'il ne nous aimoit pas? ſervices pourtant qu'il veut bien couron-

ner de toute ſa gloire ? Helas ! les maîtres du monde exigent plus que Dieu ; ils ne recompenſent gueres, & nous les ſervons mieux.

Il eſt des libertins qui ont l'eſprit juſte & qui ne raiſonnent pas mal; ramenez-les ſur ce qu'ils doivent à Dieu, vous ne leur trouvez plus que des idées qui font horreur, & des diſcours qui font pitié. La converſation la plus ſuivie & la plus preſſante ſur cette matiere leur paroit une chimere, ou une derniere reſſource de gens qui ne ſont plus propres au monde. On les force quelque fois de convenir de certains principes : mais comme la conſequence ne convient point à leur conduite, le cœur ne tarde gueres à deſavouer l'eſprit. Je dis aux uns & aux autres : A-t'on imaginé l'Evangile pour vous tromper, qu'auroit-on gagné en vous trompant ? que contient-il qui puiſſe vous tromper ? J'ajoute, que le monde fait ſans comparaiſon plus de martyrs que l'Evangile : & je ſoutiens que toutes les paſſions de l'homme lui coutent plus à ſatisfaire, que la Loi ne lui coûte à garder. Tous traits differens qui demontrent aſſez l'excellence de la Religion Chrétienne.

Que je prenne tous les hommes ſéparément, il n'y en a pas un qui ne con-

vienne de mon principe, pourvû que je lui laiſſe ſa paſſion dominante. L'avare fronde contre le libertin, le libertin contre l'avare : les plus vicieux iront juſqu'à la devotion, ſi on veut bien ſauver tous les droits de leur foibleſſe favorite ; combattez-la, ils ne reconnoiſſent plus l'Evangile.

Que le monde ait ſes martyrs ; & qui en doute ? Demandez à celui qui s'eſt élevé, combien cette élevation lui a couté de ſoins, de rebuts, d'humiliations & de petiteſſes : demandez au nouveau parvenu, combien il a paſſé de nuits ſans dormir, par combien d'infâmes détails, il a préparé le plaiſir & corrigé le néant de ſon héritier ; & vous conclurez que les aſſujettiſſemens du monde & la tyrannie des paſſions ſont plus pénibles à la chair que la haire & le cilice.

Si je propoſois à un incrédule qui auroit quelque raiſon de combiner tous les âges & tous les goûts, de faire des quatre parties d'une vie dérangée un formulaire de mœurs & de croyance ; comme on fait une confuſion des quatre quartiers de l'année pour former une juſte évaluation ; & ſi je le forçois enfin d'opter pour l'uniformité de ſa conduite entre ce formulaire de ſa façon & l'Evangile, il préfereroit le dernier, j'en

ſuis sûr. De-là, je conclus que quand l'homme ſeroit en droit de ſe faire une Religion de fantaiſie, d'y admettre tous ſes caprices & toutes ſes paſſions pour autant de vertus : à la fin, après avoir bien corrigé, diminué ou ajouté, il brûleroit ſon ouvrage, & conviendroit que nos lumieres ne ſont que ténébres, & que nos goûts ſont bien dépravez.

Chaque âge, chaque erreur, chaque paſſion auroit ſon Dieu, & voilà le paganiſme. Ne promenons point notre eſprit d'idée en idée, parce que nous avons promené notre cœur d'égarement en égarement ; tenons-nous-en à l'Evangile, ſa ſageſſe & ſon ancienneté ſont également impoſantes : D'ailleurs la Loi de Grace eſt entée ſur la Loi écrite, la Loi écrite ſur la naturelle ; la figure a fait place à la verité, & les propheties n'ont fait que s'accomplir. Tout eſt tout-à-la fois majeſtueux & ſimple : tout paroît effrayant, & tout eſt doux. Il ſemble même qu'à l'égard des myſteres qui de leur nature ſont incompréhenſibles, Dieu ait pris plaiſir à faire ſentir au cœur ce que l'eſprit ne ſauroit comprendre. Je dis plus, je ſoûtiens que pour l'homme même qui périroit, il ne ſeroit point de regles plus sûres & plus conſolantes que celles de l'Evangile.

Si jamais vous rencontrez ſous votre main un incredule, un impie de profeſſion, un prétendu eſprit fort, vous les trouverez tous incapables de former un ſyſtême. Faites un paralelle de toutes les eſpeces de folies qui entrent dans leurs principes & dans leurs conſequences, avec ce qu'ont écrit feu M. de Meaux ſur la perpetuité de la Foi & ſur les variations des Proteſtans, & Abadie ſur la verité de la Religion Chrétienne, & concluez. Toutes les difficultez qu'on trouve à les convaincre ne me rebuteront pas, & puiſque de tout mon livre ce chapitre eſt le ſeul où je parle de la Religion; on me permettra de m'étendre un peu ſur cette matiere, elle eſt déciſive pour tous les hommes. Quel bonheur pour moi ſi je pouvois détourner les jeunes gens de la voie des impïes! Je ſai par experience combien l'eſprit fait de chemin depuis vingt ans juſqu'à ſoixante: quand on commence par l'impieté, on finit par l'endurciſſement. Cependant les paſſions qui nous tyranniſoient s'émouſſent; & ſi l'on n'eſt pas parvenu juſqu'au dernier degré de la corruption, on commence à entrevoir une lueur de la maniere unique dont on voudroit avoir toûjours penſé.

Heureux ceux qui ſont bien nez,

bien élevez ! mais quel ſcandale pour le bon ordre que de voir de vieux coquins, déja un pied dans le tombeau, inſinuer des ſentimens pervers à la jeuneſſe ! J'en ai connu ; ils m'ont fait horreur. Je l'avoue à ma honte, je deviens vieux, & j'aime encore le monde & les plaiſirs : mais j'aime la raiſon, & je reſpecte infiniment ma Religion. Dûſſent les mauvais plaiſans me tourner en ridicule, je ſai comme eux que le rôle de miſſionnaire ne me convient pas ; mais je ne rougis point de l'Evangile. Mon deſſein eſt de conduire l'homme depuis le berceau de ſa raiſon juſqu'au dernier ſoupir : & puiſque le commerce des impies eſt le plus dangereux de tous les écueils, j'ai dû faire de nouveaux efforts pour l'en garantir. Je commence donc par lui faire ſentir l'excellence de la Religion Chrétienne, que je retrouve encore eminemment dans ce qui fait le plus de peine au libertin ; & voici ma raiſon. Si mon imagination ne ſert qu'à m'égarer, je dois me laiſſer conduire ; & ſi mes paſſions ſont mes plus redoutables ennemis, je ne ſaurois trop aimer la loi qui m'apprend à les dompter.

Commençons donc de bonne heure à combattre nos paſſions, connoiſſons les plus dangereuſes, oppoſons-leur les

précautions les plus juſtes, & les remedes les plus sûrs. Il en eſt, qui par l'accroiſſement qu'on leur permet deviennent preſque incurables. L'orgueil, par exemple; la Religion n'en guérit que rarement, la raiſon encore moins; c'eſt une fiévre continue qui travaille ſon malade tous les momens de la nuit & du jour, & qui le conduit au tombeau. Puiſque nous connoiſſons la tyrannie de ces paſſions violentes, fermons-leur pour jamais la porte de notre cœur. Nous aurions peine à les en chaſſer? Veillons donc à ne les y jamais introduire. A l'égard des paſſions qui s'élevent comme par accès, c'eſt une fiévre éphémere, dangereuſe à la verité, mais ſur laquelle les remedes peuvent agir. Par exemple, il y a un ſpecifique contre la colere, c'eſt de remettre au lendemain ce qu'elle a réſolu, & un autre contre l'amour, c'eſt la fuite.

Mais quel eſt ce compoſé monſtrueux de bien & de mal qui ſe preſente à moi? Je le connois, c'eſt le reſpect humain preſque auſſi dangereux que le méchant exemple contre lequel j'ai pris ſoin de vous armer. Religion adorable, unique voie du ſalut, pourquoi les hommes emploient-ils contre vous tout ce qui devroit vous les concilier? le reſpect hu-

main eſt comme la diſſimulation, tantôt vice & tantôt vertu. Quand on ſait bien ſe reſpecter ſoi-même, on craint de s'offenſer; on ne ſe livre à rien qui puiſſe allumer une ſorte de guerre civile dans un cœur fait pour aimer la vertu; & quand nous nous portons les uns aux autres le reſpect mutuel que nous nous devons, nous ne cherchons qu'à nous ſecourir, qu'à nous édifier, qu'à nous inſtruire. Si on croit ne devoir du reſpect qu'à ſes ſuperieurs, on ſe trompe; on ne ſait pas la valeur de ce terme, nous nous en devons tous; & chacun de nous en doit infiniment à la ſocieté civile: Or, dans les cas où la vertu eſt en péril, le reſpect humain peut être d'un grand ſecours; dès qu'il nous empêche de faire une ſottiſe, une action lâche & honteuſe, & de voir mauvaiſe compagnie, ne devient-il pas une vertu? Tel étoit prêt à s'embarquer dans le crime, qui s'eſt dit: Mais mon pere le ſaura: ce Pere ſi bon & qui ne cherche qu'à me conduire au bien: cette mere à qui mon éducation a couté tant de ſoins: mes ſuperieurs le ſauront: mes voiſins ſont attentifs à ma conduite, mes concurrens ſont mes cenſeurs: celui-là ayant déja un pied dans le précipice a repris des forces nouvelles, il eſt échappé au

langer ; & c'eſt l'effet merveilleux du qu'en-dira-t'on ; le reſpect humain a fait l'office de la vertu, & il eſt devenu vertu. Cette autorité ſubſidiaire que la Religion Chrétienne veut bien emprunter des vertus morales, eſt encore, ſelon moi, une grande preuve de ſon excellence.

Au contraire, que ſans pudeur on ſe voit enfoncé dans l'abîme, qu'on ait manqué à tous ſes devoirs, & que ſentant la néceſſité indiſpenſable de reparer ſes torts à l'égard de Dieu, & des hommes, on ſe laiſſe retenir par une mauvaiſe honte ; c'eſt une puérilité criminelle qu'on ne ſauroit propoſer pour excuſe. Vous tombiez par foibleſſe ? relevez-vous avec courage ; vous craignez d'appréter à rire aux jeunes fous vos complices ? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juſte indignation de ceux à qui vous ne faiſiez que pitié. Les plus vicieux reſpectent la vertu, l'aveu d'un menſonge eſt un hommage à la verité : La reſtitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'eſprit. Le qu'en-dira-t'on n'eſt point le ſubterfuge d'un homme cenſé, c'eſt le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaiſes habitudes ont déran-

gé l'eſprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miſerables raiſonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la paſſion n'eſt pas encore uſée, ou que le cofre fort n'eſt pas aſſez plein ; mais que la crainte des ſots nous fixe dans l'habitude de nos ſottiſes, en vérité, le prétexte deshonnore la raiſon. Dès que le reſpect humain mal entendu nous retient dans les mêmes vices dont il devroit nous garantir, il devient lui-même un vice effectif, puiſque la perſeverance dans le peché dont il eſt la cauſe premiere, eſt la plus grande malignité du vice. Il eſt donc vice ou vertu ſuivant l'uſage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur ſoit conſolant, il eſt pourtant vrai qu'il a ſes amertumes ; car enfin il faut mortifier ſa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuſer quelque choſe à ſes ſens ; mais auſſi dans quel commerce a-t'on quelque avantage pour rien ? Le combat de la chair & de l'eſprit eſt l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort ſeule en eſt le terme. Mais le prix de la victoire eſt une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles paſſions, nous ne ſaurions donc étudier

avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire ; mais ici je dois vous aguérir contre le prétexte le moins raiſonnable & pourtant le plus commun ſur le fondement duquel la plûpart croient juſtifier le retardement de leur converſion. Tout ceci eſt du P. Cheminais. Je me convertirai, dit-on, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

Cette façon de raiſonner ſignifie préciſément que l'impieté veut rendre la grace de Dieu reſponſable de la corruption de l'homme. C'eſt ainſi que l'incrédule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de ſaint Auguſtin : *Da quod jubes, & jube quod vis.* Fatales imaginations de la Scolaſtique, pourquoi fourniſſez-vous à l'homme des ſophiſmes ingénieux pour ſe tromper ? Que nous ſommes fous de nous ſervir ſi mal de notre eſprit ? Tout borné qu'il eſt, il veut fouiller dans les ſecrets de Dieu, & pénétrer des myſteres ſur leſquels on ne lui demande que confiance & ſoumiſſion. On voit des gens d'érudition, de vertu & de mérite vouloir épuiſer la matiere ſur le Chapitre de la Grace & de la Providence : Et qu'y comprennent-ils : qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur ſavoir trop rafiné, & de leur délicateſſe à diſtinguer & divi-

ſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, quand il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je croire Dieu injuſte ? Dieu juſte me commande-t'il l'impoſſible, & confondra-t'il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt avec ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifient les préjugez & produiſent enfin la perſuaſion, de-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des déſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur du parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don! Qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes révolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiécles ont porté des coups ſi cruels à la Religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſoufle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embra-

ſer tout l'univers : ô que M. Rouſſeau la peint bien !

. . . . . .

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leur eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'anoblir du nom de veritez
Ce fol amas de contrarietez.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés : l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai vû deux partis diſputer
De la verité ſans l'entendre,
Le public ſans y rien comprendre
pour l'un ou l'autre s'entêter ;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique.
J'ai vû qu'après un long debat
Aprés replique ſur replique
La haine des partis étoit le reſultat.

Je ne crois pas que dans toute la catholicité on trouve un ſeul homme qui doute du beſoin que nous avons de la grace. Mais auſſi tout le monde convient que notre correſpondance à la grace eſt abſolument neceſſaire. *Vocabis me, & ego reſpondebo tibi.* Vous m'appellerez Seigneur, & je vous repondrai par toutes les bonnes œuvres dont je ſuis capable : ſi ces deux points ſont phiſiquement or-

thodoxes, de quoi quelques gens disputent-ils ?

Il est vrai que la grace est une faveur gratuite, que Dieu est le seul arbitre de ses graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît : qu'il trouve bien en nous la matiere de ses jugemens & de ses vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raisons de sa misericorde & de ses graces : mais aussi il est vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons presque toujours à la grace. Il est vrai que les bonnes œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoissance des graces reçues nous en attire de nouvelles ; & s'il est de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de sa misericorde que la foiblesse humaine, il est aussi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette misericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur ; & au lieu d'y chercher le secours & la force qui y sont attachés, on se jette dans des raisonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la science. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout seul tous les frais de notre salut : c'est-à-dire, que nous prétendons que Dieu nous previenne tou-

jours, qu'il faſſe les premieres demarches, & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre : mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſai que ma correſpondance à la grace doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples, elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. La ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la Créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impieté que de cenſurer l'ordre de la providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir penetrer le myſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes regles. Dans nos malheurs, rendons-les meritoires par la reſignation : dans nos beſoins, recourons à la Provi-

dence. Comptons ſur elle chrétiennement mais ſagement. Cinq pains d'orge & deux poiſſons nourrirent cinq mille hommes & il en reſta. Je ſai que le tems des miracles eſt paſſé, auſſi ai-je dit *ſagement*: parceque l'eſperance ne diſpenſe pas du travail. Murmurer contre les ſecrets de la Providence, ou penſer s'en delivrer en leur reſiſtant, c'eſt témoigner plus de folie que de courage. Le conſeil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penſer, *quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur:* Auſſi l'experience nous montre-t'elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & que la déteſtable excuſe qu'on tire du prétendu défaut de grace n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de ſe corriger & de ſe ſoumettre. Ils aiment mieux ſe faire une idée monſtrueuſe de la Divinité, que de rectifier leurs raiſonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'eſprit. Libertinage, endurciſſement, impieté, blaſphême, tous degrés qui conduiſent à l'impenitence finale. Conſervez trés-ſoigneuſement le merite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raiſonnez juſte, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royau-

me celeſte, ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole ! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique ? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au doctorat qui ne ſait pas ſon Catechiſme. On n'aime que les matieres preſque incomprehenſibles : & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens de notre Religion ; reliſons ſouvent le Décalogue & les commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire. Loin de faire les legiſlateurs, ſouvenons-nous de cette belle parole de S. Matthieu, *Seigneur vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans, & de ceux qui ſont à la mamelle.* Il dit encore ailleurs, *Ne cherchez point à être appellés maîtres, parce que vous êtes tous freres, ne deſirez point être appellés Docteurs, parce que vous n'avez qu'un Docteur & qu'un maître qui eſt Chriſt.* Que les Proteſtans dont je parlerai bientôt, reflechiſſent à cet autre paſſage. *Unum Ovile & unus Paſtor.*

La coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé a tous les jours

le texte à la main, & ſa fidelité à citer juſte lui fait autant d'honneur que ſon éloquence. L'obſervance du Catechiſme eſt de même deciſion pour le ſalut que la Coutume d'un païs pour une queſtion débattue. Ne rougiſſons donc point de remettre ſouvent nos premiers principes ſous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'eſt la ſcience des mœurs infiniment préferable au ſavoir faſtueux & ſublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le reſpect humain, & l'attente perpetuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'eſprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux ſur lequel on n'oſe s'embarquer dans le ſentier de la vertu. On prévoit tant de combats à eſſuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute; on voudroit entrer, & l'on reſte à la porte. On ne s'allarme ainſi, que parce qu'on ne regarde les choſes qu'en gros, ſi joſe ainſi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le compoſent, toute la difficulté du ſalut ſe réduira à la paſſion dominante.

Vous êtes vif? Ne porteriez-vous point la vivacité juſqu'à la colere; mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli; vous n'êtes plus moderé, ni maître de vous même

même, & vous alterez votre ſanté. Sommes-nous capables de la moindre reflexion dans la chaleur de la colere ? Pour connoître combien elle eſt honteuſe, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monſieur de Turenne, ce grand modele pour les grands hommes, n'étoit pas moins reſpecté par ſa moderation que par ſa valeur.

On peut ſe livrer à la colere, ſans être dans le cas de ſe venger ; mais on ne peut ſe venger ſans colere : & dès-là la vengeance eſt un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre eſt preſque toujours l'effet de la reflexion. Louis XIV. a défendu les duels, c'eſt un grand trait de ſageſſe. Dieu nous interdit la vengeance, c'eſt une grande preuve de ſon attention. Qu'il ſoit le Dieu des vengeances, qu'il ſe ſoit reſervé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait ; c'eſt nous montrer tout-à-la fois ſa toute puiſſance & ſa bonté. Laiſſons-le faire, nos interêts ſont en bonne main, & il eſt toujours vrai que ſur ce point ſa Loi eſt la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire

grace : & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & genereuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec peril. La vengeance eſt, dit-on, le vice des Devots : mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un courtiſan du jeune Theodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux : En verité, lui repondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans, je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames genereuſes, s'il n'étoit pas aſſez génereux lui-même pour pardonner à ſes ennemis. Mais quelle vengeance plus illuſtre pour les grands cœurs que de voir ceux qui les ont offenſez réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t'on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'eſt un aſſemblage d'inquiétudes affreuſes, de ſoins dévorans, de dangers de toute eſpece, de funeſtes confidences & d'homicides conſeils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées ſur le cœur du vindicatif. Sentons bien le merite de ce repos prétieux qu'Horace eſti-

moit tant ; & raiſonnons. Dieu me fait une Loi de ce qui faiſoit les plus doux plaiſirs d'un Payen honnête homme. O ! que la Loi qui me preſcrit de conſerver toujours de la tranquillité & de la douceur, qui m'apprend à réprimer mes ſaillies & à vaincre mes paſſions, eſt une aimable & une admirable Loi ! Serois-je auſſi bien conduit, ſi je me conduiſois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de perſonne. Mais quoi de plus indigne ſelon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t'il pas une petiteſſe infinie à n'avoir de l'eſprit qu'aux dépens du prochain; & vous menagera-t'on, ſi vous ne ménagez perſonne ? ſi vous révelez le ſecret confié, ou ſi vous calomniez, vous êtes ſouverainement malhonnête homme ; ſi vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voiſin, je n'écoute pas l'hiſtoire, je ne penſe qu'à votre malignité. Il eſt donc vrai que la Religion qui m'oblige à meſurer mes paroles eſt une excellente Religion. Non je ne puis trop le répeter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à ſon vrai bonheur pour le tems, à ſa probité, à ſa ſanté, à ſon repos, & à ſon amour propre, ſi l'on ſavoit ſe bien aimer ſoi-même.

Une femme pleine d'eſprit & de raiſon, & capable des reflexions les plus ſolides, écrivoit à un de ſes amis de même caractere, qu'il n'eſt point de plus ſure reſſource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle ſeroit la plus judicieuſe philoſophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'oſe y entrer puiſque la gourmandiſe & l'envie ſont ſpécialement défendues. Je vous demande; me faut-il une Loi écrite, ai-je beſoin d'avoir ſans ceſſe l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire? Eſt-ce donc que ma ſanté ne me le défend pas aſſez? La ſeule politeſſe fait regarder avec horreur un gourmand de profeſſion: auſſi ne voit-on guéres que des ſtupides qui ſoient ſuſceptibles d'un défaut auſſi mepriſable, parce que c'eſt celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice auſſi bas; mais j'en parle trop: en verité, un honnête homme n'eſt point gourmand, & ne ſe fait point des plaiſirs que la volupté même déſavoue.

Je ſuis encore perſuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizare que l'envieux. Il faut être bien ingenieux à ſe tourmenter ſoi-

même pour ſe faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait ſur le cœur & ſur l'eſprit du forçat qu'elle tyranniſe ce que la pierre infernale fait ſur les chairs ; c'eſt un corroſif brûlant qui conſume toujours, & dont la pointe s'éguiſe à meſure qu'elle travaille. Le gourmand ſe contente de vivre en animal : au contraire, l'envieux reſſemble aux Anges rebelles. Le premier ne ſonge qu'à digerer, le ſecond ne digere jamais le bonheur ou le merite perſonnel de ſon voiſin. Un vieux proverbe nous apprend que la gourmandiſe eſt plus meurtriere que le fer & le feu, *plus occidit gula quàm gladius.* Nous avons encore un axiome dont la pratique eſt d'une grande utilité pour ceux qui veulent ſe former un excellent caractere, & dont les trois parties conviennent également au corps & à l'eſprit Tenez-vous toujours en garde contre les deſirs inquiets : il ſont incompatibles avec la gaïeté qui vous eſt naturelle. Conſervez bien cette gaieté, c'eſt un tréſor. *Mens hilaris.* Aquerez ce doux repos dont je vous parle dans tout mon Livre, mais agiſſez. La pareſſe appeſantit le corps & amollit le cœur. Les delices de Capoue amollirent Annibal. Repoſez-vous donc ſobrement. *Requies moderata.* Enfin réjouiſſez-vous avec des amis déli-

cats, mais ne vous livrez jamais aux plaiſirs brutaux. La débauche eſt odieuſe & l'on ſe deshonore à trop boire & à trop manger, *dieta.*

Je ne ſaurois croire qu'on ſoit fâché de trouver ici ce que M. Rouſſeau dit de l'envie.

La main du tems creuſa les voutes ſombres,
D'un antre noir ſejour des triſtes Ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé,
Là de ſerpens nourrie & devorée,
Veille l'Envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour;
Qui de ſoi-même eſt l'Eternel vautour,
Et qui trainant une vie abbatue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue,
Ses yeux cavés, troubles & clignotans,
De feux obſcurs ſont chargés en tout tems;
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les gele & les brûle;
Et qui delà porté dans tout ſon corps
En fait mouvoir les horribles reſſorts.

Mon Dieu! quand je vois les hommes ſe dégrader par des vices ſi honteux, je ſuis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne ſeroit de les ramener à la raiſon.

Mais quelque raiſon que vous ayez, quand même vous raſſembleriez en vous toutes les parties du vrai Mérite, ne vous tenez pas moins en garde contre la pré-

ſomption. Notre force ne peut ſe meſurer que ſur la defiance que nous avons de nous mêmes. Si l'homme fort eſt au deſſus de certaines foibleſſes, il eſt pourtant vrai que nous avons tous chacun la nôtre. On dit que le plaiſir eſt celle des jeunes gens ; l'avarice celle des vieillards ; la vanité celle des Grands, & la mediſance celle du peuple : mais enfin, l'homme ſage ſurmonte la foibleſſe de ſa nature par la conſtance de ſon eſprit. Le triomphe de la vertu eſt de reſiſter à la tentation. Quand on a ſoin de reprimer les mouvemens déreglés de l'ame, leur ferocité s'adoucit, & ils deviennent comme des animaux domeſtiques & apprivoiſés qui habitent avec nous : & qui s'y tiennent en paix. Nous ne ſommes capables d'aucun autre merite que de pouvoir par la grace de Dieu reſiſter à la tentation ; *Tolle certamina ? tuliſti coronas.*

Cette ſoumiſſion des mouvemens de l'ame à la raiſon, eſt ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuſe. Parvenus à ce degré de raiſon, defions-nous de nôtre cœur ; & dans l'occaſion, ſi nous ne pouvons vaincre qu'en fuiant, fuions. C'eſt une des plus ſages précautions de la Religion Chrétienne de nous fournir des remedes contre notre penchant au mal. La Religion & la raiſon

ſont le partage, ou deviennent le fruit de la vraie philoſophie.

Que l'Evangile fait bien l'éloge de la probité en déclamant vivement contre l'hypocriſie ? Mon Dieu, on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Dévots*. Il eſt vrai que la qualité de *Dévot* eſt un vernis admirable ſur la reputation d'un fripon, & d'une femme dereglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes ſont merveilleuſes, dit que l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu. Quelqu'un, je crois que c'eſt la Bruyere, a dit qu'un mechant ne ſe peut montrer bon que par un ſecond crime, qui eſt l'hypocriſie, vice bas, timide, lâche, & le plus oppoſé à la vraie probité. Il ajoute que la vieilleſſe & la laideur, l'adverſité & la vaine gloire, la mode & l'eſpoir de cacher ſes défauts, ſont plus de dévots que les Prédicateurs. Ordinairement la dévotion des vieilles coquettes n'eſt qu'un état de bienſéance qui les dédommage du débris de leur beauté. Je ne crois point d'Athées, mais je crois que rien n'en approche tant que l'hypocrite. C'eſt un ſcelerat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes; qui trafique ce que nous avons de plus auguſte, dans la ſeule vûë de pouvoir reſter toujours impunement

vicieux

vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occaſion de ce vice, qui eſt diamétralement oppoſé à toute Religion & à l'honneur, je hazarde une propoſition bien ſimple, & je l'adreſſe aux Déiſtes. Je leur dis : Vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hypocrite. La conſequence eſt abſolument neceſſaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer ?

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excellence de la Religion Chrétienne uniquement par le ſoin qu'elle prend de réprouver des vices que les honnêtes gens déteſtent : en cela, l'Evangile me ſemble ne faire que l'office d'un ſage gouverneur ; c'eſt me preſcrire des regles de conduite qui puiſſent m'attirer de la part des hommes plus de confiance & plus d'amitié ; c'eſt m'apprendre le moyen de vivre plus heureux & plus long-tems : mais me rendre méritoire pour l'Eternité le plaiſir que j'aurai pris à vivre en homme reglé, en homme ſage, en homme vrai ; me tenir compte du ſoin que j'aurai eu de ma réputation, de ma fortune, de ma ſanté, de l'heureuſe occaſion que j'aurai trouvée d'obliger un honnête homme, ou de ſecourir un malheureux ; me ſçavoir gré de mon attention à payer

mes dettes, à remplir les devoirs de mon état, à ne me point livrer à des paſſions brutales; me recompenſer d'un peu de force d'eſprit qui me fait ſupporter patiemment une diſgrace ou une injure; accidens auſquels j'ai donné lieu, ou que je ne pouvois éviter: en verité, c'eſt le comble des miſericordes du Très-haut. Non, on ne ſauroit aſſez vanter l'excellence d'une Religion auſſi conſolante & auſſi ſainte.

L'excellence de la Religion ſe fait encore bien ſentir par la lecture des Livres Saints. A travers un ſtyle ſimple & naïf, on reconnoît le pouvoir d'une Majeſté formidable, & l'on adore les bontés d'un pere le plus affectueux. La parabole la plus commune renferme toujours quelque choſe de divin. Aujourd'hui qu'on a plus d'érudition & plus d'eſprit que jamais, écrit-on comme David? Nos eſprits les plus profonds & les plus delicats ont-ils écrit comme ces hommes ſimples, ignorans & groſſiers, dont Jeſus-Chriſt fit ſes Apôtres? Depuis eux juſqu'à nous, le plus grand genie a-t'il approché de cette force, de cette ſublimité, de cette énergie? Mon Dieu qu'on eſt à plaindre, quand on ne ſent point la ſageſſe & la bonté de votre Loi? Mais auſſi pour peu qu'on la connoiſſe,

on ne tarde gueres à paſſer de la régularité pour le precepte, au goût pour les conſeils.

Si je refléchis à la viciſſitude de toutes les choſes créées, au renverſement des plus grands Empires, à la fluidité rapide de tous les biens temporels, qui courent indiſtinctement de famille en famille; & paſſent legerement du Maître au Valet: N'aurai-je pas raiſon de décider que tout cela n'eſt qu'un jeu? Mais ſi de-là je tourne mon eſprit du côté de la Religion, ſi je refléchis qu'un établiſſement confié à douze pêcheurs a reçû ſa perfection, malgré toutes les puiſſances de la terre & toute la cruauté des Tyrans, malgré un nombre preſque infini d'Hereſiarques & de Novateurs; en un mot, malgré le ſang & la chair; & que cet établiſſement dure depuis plus de dix-ſept cens ans dans toute ſa pureté; cette penſée ſeule me tient lieu de démonſtration.

Je ne puis être convaincu d'une verité que par un ſentiment de mon cœur qui ne me laiſſe pas le loiſir de penſer, ou par une demonſtration qui ne me laiſſe point de replique. Si c'eſt par demonſtration; le cœur doit ſe prêter à l'eſprit; ſi c'eſt par ſentiment, l'eſprit doit ſuivre le cœur: En effet, dès que mon cœur a ſenti

la ſainteté de ma Religion, je n'ai plus beſoin de penſer, & mon eſprit n'a plus rien à faire. Ici le ſentiment & la démonſtration ſont également honneur à la foi; l'un, pour conſoler le fidele; l'autre, pour confondre l'incrédule. Quelle eſt donc l'excellence d'une Religion qui fait tout à la fois la conſolation de ſes ſectateurs, & la réprobation de ſes ennemis!

Homme ſimple, ſoumettez-vous & raiſonnez peu, voilà votre partage. Mais pour ceux qui ſont chargez d'éclairer les peuples, ou qui ſe trouvent dans la neceſſité de ſoûtenir les droits de la Religion, c'eſt un devoir indiſpenſable de joindre le raiſonnement au ſentiment. Le Juif reſteroit toujours Juif; le Proteſtant toujours Proteſtant s'il leur étoit permis de ne prendre que leur cœur pour juge. L'ignorance volontaire n'eſt pas une excuſe légitime de l'égarement: & c'eſt ce qui impoſe à l'infidele, à l'incrédule, & au Chrétien égaré la neceſſité de ſe départir de leurs préjugez, de s'inſtruire de bonne foi, & de ſe laiſſer convaincre.

Quoique ces grands ſujets ne ſoient pas de mon miniſtere, j'ai aſſez lû pour oſer en dire un mot: on me diſpenſera pourtant d'en parler en Théologien &

en Docteur. Il eſt tellement eſſentiel de s'inſtruire de ce qui regarde la Religion, que ceux qui refuſent d'apprendre ce qu'ils doivent ſavoir, tombent dans l'héréſie des anciens Gnoſimaques. Ils admettoient les bonnes mœurs, mais ils rejettoient l'étude des principes. Si ce miſerable ſyſtême avoit lieu, le payen qui auroit de l'humanité ſeroit autant en ſureté de ſon ſalut que le Chrétien fidele. D'ailleurs cette opinion renferme une contradiction manifeſte : Comment bien remplir ſes devoirs ſi on n'en a pas une idée juſte ? comment pratiquel un culte qu'on ignore, & comment ſe déterminer entre l'hereſie & la vraie Religion ſi on ne ſait pas les diſtinguer ? L'interêt le plus preſſant & le premier devoir de l'homme eſt donc d'acquerir toute la connoiſſance dont il eſt capable pour ne pas confondre l'orthodoxie & l'erreur.

Outre la catholicité que nous profeſſons, trois façons de penſer differentes partagent les hommes ſur ce qui regarde la Religion. 1. Les Athées, ſuppoſé qu'il en ſoit, pour moi je n'en crois pas. Les plus ſtupides des hommes ont au moins un peu de raiſon. Je conviens qu'à mille égards quelques bêtes ont plus d'inſtinct que quelques hommes : mais

enfin l'inſtinct n'eſt pas la raiſon. 2. Les Déiſtes, les incredules, les impies de profeſſion, les eſprits forts : en un mot, tous ceux qui ſont également éloignés de toute Religion : & je crois que c'eſt là le grand nombre. 3. Enfin ceux que de faux préjugés, la force de l'éducation & de l'habitude, l'entêtement & le refus de s'inſtruire retiennent dans des erreurs qui les éloignent de nous.

Je ne crois pas d'athées. L'odieux Spinoſa a voulu introduire une eſpece d'athéiſme, & renouveller les abſurdités d'Anaximandre qui vivoit cinq ou ſix ſiecles avant Jeſus-Chriſt : mais cette idée repugne trop à la raiſon pour pouvoir penſer qu'elle ait des ſectateurs. Les Payens, les Idolâtres de toute eſpece & de tout païs croïoient des Dieux. Le peuple ignorant & groſſier ſe faiſoit des Dieux de bois, de plâtre ou d'argile: tant qu'on étoit heureux, le Dieu étoit adoré : à la moindre diſgrace on lui caſſoit bras & jambes. Ces Dieux s'appelloient Lares, Dieux Penates, Dieux Domeſtiques : pour l'ordinaire le coin du feu étoit le Paradis de ces marmouzets. Cependant à travers de cet aveuglement burleſque & déplorable, on demêle une ſorte de foi qui, bien definie, ne peut s'appeller que ſuperſtition. Mais ſi les

Idolâtres adoroient une infinité de Dieux de leur imagination & de leur façon, les ſages reconnoiſſoient une divinité ſuprême qui préſide à tout. Les uns croyoient que cette divinité étoit le Soleil : les autres l'appelloient le Deſtin ; la Providence, le grand Jupiter, le grand Dieu auquel ils ſubordonnoient des Dieux mitoyens, mais enfin perſonne n'a jamais crû l'éternité de la nature. La ſeule raiſon nous démontre que la matiere n'a pas pû ſe produire elle-même : toutes les ſectes & toutes les Nations admettent un Créateur : donc il n'y a point d'athées.

On ne raiſonnera jamais juſte que quand on ſaura bien définir. Il eſt vrai que chez les Payens les hommes ſans lettres & ſans éducation ſe faiſoient des idées bien extravagantes de la Divinité, mais ils n'étoient point athées. Pour être athée il faut nier qu'il y ait un être ſuprême qui a créé le monde par ſon pouvoir, & qui le gouverne par ſa ſageſſe : & c'eſt ce qu'on n'a jamais penſé. Pour connoître l'exiſtence éternelle d'un Dieu Créateur, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir de la foi & de la raiſon, il ne faut que des yeux.

Ceux d'entre les Perſans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains qui

avoient plus de lumieres, & qui cherchoient de bonne foi à ſe faire une idée juſte de la nature Divine, ſont convenus, que non-ſeulement il y avoit un Dieu ſuperieur aux autres Dieux, mais encore qu'il n'y avoit qu'un Dieu. Il eſt vrai que peu d'années avant Jeſus-Chriſt Agrippa gendre d'Auguſte, fit bâtir à Rome un Temple pour les Dieux; il étoit ſurtout dédié à Jupiter vengeur. Ce Temple eſt aujourd'hui l'Egliſe de Notre-Dame de la Rotonde. Les Dieux de la Fable & ceux des Philoſophes avoient des Temples qu'on appelloit le Panthéon : & le culte des Dieux s'appelle depuis peu le Polithéiſme ; mais enfin malgré les abſurditez populaires, & les opinions differentes des hommes éclairez, il eſt conſtant que dans toutes les Nations on reconnoît une Divinité ſuprême.

Saint Auguſtin a parfaitement éclairci la confuſion dans laquelle vivoient autrefois les hommes groſſiers & aveugles. Il a reduit cette pluralité chimerique des Dieux à la ſeule Divinité qu'ils appelloient Jupiter: Il a démontré que le pouvoir & les fonctions qu'on attribuoit à Neptune, à Pluton, à Mars, à Minerve; en un mot, à tous les Dieux, venoient immediatement de l'unité d'un ſeul &

même principe, & que cette foule innombrable de Dieux & de Déeſſes n'étoient que le même Jupiter, dont ils exprimoient les differentes vertus ſous des noms differens.

Les plus grands génies de l'antiquité comme les hommes les plus ſimples, auroient été bien ſcandaliſés, ſi de leur tems quelqu'un avoit ſuppoſé l'athéiſme. En effet, il eſt bien ſenſible que le deſſein, la penſée, le mouvement, ne ſont pas du reſſort de la matiere. Les philoſophes ſenſés ont unanimement reconnu l'unité de Dieu, & l'immortalité de l'ame: Hé comment l'ame pourroit-elle mourir; elle n'eſt formée ni de matiere ni d'élemens. J'abuſerois de la patience de mes Lecteurs, ſi je m'amuſois à leur prouver ce qu'ils ſentent d'eux-mêmes: ils ſavent comme moi que l'athéiſme, l'idolâtrie, la pluralité des Dieux & la mortalité de l'ame, ſont des extravagances qui bleſſent les premiers élemens de la raiſon.

Je ne comprens pas comment les hommes aiment ſi peu la lecture: je crois en inſpirer le goût par tous les fragmens dont je compoſe ce Traité: Mais il ne faut lire qu'avec de bonnes diſpoſitions: l'orgueil & le méchant eſprit empoiſonnent les meilleures choſes. Quand on

remonte à la ſource, on trouve mille & mille traits qui flattent infiniment le cœur & l'eſprit. La pareſſe ou l'inattention de ceux qui voudroient tout ſavoir ſans rien apprendre, m'ont déterminé à venir à leur ſecours. Si l'on veut ſe ſatisfaire ſans être obligé de recourir aux originaux, voici un précis très-ſommaire du beau diſcours de M. de Ramſay ſur la Mythologie. Vous trouverez dans ſon extrait la délicateſſe du ſtyle & la force du raiſonnement. Il parlera toujours juſqu'à ce que j'en ſois aux Déiſtes, & je ne citerai que les traits qui ont rapport à mon deſſein.

Zoroaſtre dit que Dieu eſt le premier des incorruptibles, éternel, non engendré. Il n'eſt point compoſé de parties, il n'y a rien d'égal à lui. Il eſt Auteur de tout bien, deſintereſſé, le plus excellent de tous les êtres excellents,& la plus ſage de toutes les intelligences. Le Pere de la Juſtice & des bonnes Loix : inſtruit par lui ſeul, ſuffiſant à lui-même, & premier producteur de la nature.

Abulfada, cité par le celebre Docteur Pocok, dit que ſelon la primitive doctrine des Perſes, Dieu étoit plus ancien que la lumiere & les ténebres, & qu'il a exiſté de tout tems dans une ſolitude adorable, ſans compagnon & ſans rival.

Selon Plutarque, les Anciens ont appellé du nom de Dieux les differentes productions de la Divinité. Rien de ce qui n'a point d'ame, rien de materiel & de ſenſible ne peut être Dieu. Il n'y a qu'une ſeule intelligence ſouveraine, & une Providence qui gouverne le monde, quoiqu'on l'adore ſous differens noms, & quoiqu'elle ait établi des puiſſances inferieures pour ſes Miniſtres. Voilà la doctrine des premiers Egyptiens ſur la nature Divine.

Orphée a dit que l'univers a été produit par Jupiter. L'Empirée, le profond Tartare, la Terre & l'Océan, les Dieux immortels & les Déeſſes, tout ce qui eſt, tout ce qui a été, tout ce qui ſera, étoit contenu originairement dans le ſein fécond de Jupiter, & en eſt ſorti. Jupiter eſt le premier & le dernier, le commencement & la fin. Tous les Etres émanent de lui. Il eſt le Pere primitif & la Vierge immortelle. Il eſt la vie, la cauſe & la force de toutes choſes. Il n'y a qu'une ſeule Puiſſance, un ſeul Dieu, & un ſeul Roi univerſel de tout.

Les ouvrages d'Homere & de Virgile ſon imitateur, & les Métamorphoſes d'Ovide, démontrent qu'ils reconnoiſſoient un Dieu ſuprême le Pere & le Maître ſouverain des hommes & des

Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'Univers, le premier Dieu & le grand Dieu.

Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un ſeul principe. O ! Pere & Roi des hommes & des Dieux, dit-il, pourquoi croyons-nous, miſerables mortels, ſavoir ou pouvoir quelque choſe ? notre ſort dépend de votre volonté.

Sophocle repréſente la Divinité comme une intelligence ſouveraine, qui eſt la verité, la ſageſſe & la loi éternelle de tous les eſprits. La nature mortelle, dit-il, n'a point engendré les Loix : elles viennent d'enhaut : elles deſcendent du ciel même. Jupiter Olympien en eſt le ſeul pere.

Pindare dit que Chiron apprenoit à Achille à adorer au-deſſus de tous les autres Dieux, Jupiter qui lance la foudre.

Plaute introduit un Dieu ſubalterne qui parle ainſi : Je ſuis Citoyen de la Cité celeſte, dont Jupiter, pere des Dieux & des hommes, eſt le chef. Il commande aux Nations, & nous envoie par tous les Royaumes pour connoître les mœurs & les actions, la pieté & la vertu des hommes. C'eſt en vain que les mortels tâchent de le corrompre par

les offrandes & les ſacrifices. Ils perdent leur peine, car il a en horreur le culte des impies.

Muſes, dit Horace, celebrez en premier lieu, ſelon la coutume de nos peres, le grand Jupiter qui gouverne les mortels & les immortels, la terre, les mers & tout l'Univers. Il n'y a rien de plus grand que lui, rien d'égal à lui.

Lucain fait faire cette belle réponſe à Caton, quand Labienus lui conſeilloit de conſulter l'Oracle : pourquoi me propoſez-vous de demander à l'Oracle ſi l'on doit mieux aimer mourir libre les armes à la main, que de voir la tyrannie triompher. Si cette vie mortelle n'eſt que le retardement d'une immortalité heureuſe : ſi la violence peut nuire à un homme de bien : ſi la vertu ne nous rend point ſuperieurs aux malheurs, & ſi la vraie gloire dépend des ſuccès ? Nous ſavons déja ces veritez, & l'Oracle ne peut pas nous faire de reponſes plus claires que celles que Dieu nous fait à tout moment dans le fond de notre cœur. Nous ſommes tous unis à la Divinité, elle n'a pas beſoin de paroles pour ſe faire entendre ; & elle nous dit en naiſſant tout ce que nous avons beſoin de ſavoir ..... elle ſe fait connoître à tous. Elle rem-

plit tous les lieux, la terre, la mer, l'air, le ciel. Elle habite ſur-tout dans l'ame des juſtes. Pourquoi la chercher plus loin ?

Ecoutons Thalès. Dieu, dit-il, eſt le plus ancien de tous les Etres. Il a produit l'univers plein de merveilles. Il eſt l'intelligence qui a débrouillé le cahos, il eſt ſans commencement & ſans fin, & rien ne lui eſt caché. Rien ne peut réſiſter au deſtin : mais ce deſtin n'eſt autre que la raiſon immuable, & la puiſſance éternelle de la Providence. Thalès dit encore que l'ame eſt un principe ou une nature qui ſe meut elle-même, pour la diſtinguer de la matiere.

Pythagore qui exigeoit de ſi bonnes mœurs de ſes diſciples, ſentoit bien que l'eſprit ne peut atteindre à la connoiſſance des choſes divines, à moins que le cœur ne ſoit épuré de ſes paſſions. Il dit que Dieu eſt l'Eſprit univerſel qui pénetre & qui ſe répand par toute la nature. Tous les Etres reçoivent leur vie de lui. Il n'y a qu'un ſeul Dieu qui remplit tout par ſon immenſité, Principe unique, Lumiere du ciel, Pere de tous. Il produit tout, il arrange tout : il eſt la raiſon, la vie & le mouvement de tous les Etres,

Socrate enfin, Socrate, dont le pro-

fond ſavoir & l'auſtere ſageſſe ont toujours été en ſi grande veneration, n'admettoit qu'un ſeul principe éternel. Loin des erreurs populaires, & touché de l'aveuglement des incrédules, il voulut convaincre Ariſtodeme de l'exiſtence de Dieu, & lui fit remarquer d'abord tous les caracteres de deſſein, d'art & de ſageſſe répandus dans l'Univers. L'intelligence, diſoit-il, vous appartient-elle en propre, le hazard fait-il tout ſans qu'il y ait aucune ſageſſe hors de vous? Vous ne voyez pas, dites-vous, ce ſage Architecte de l'Univers : mais vous ne voyez pas non plus l'ame qui gouverne votre corps, & qui regle tous ſes mouvemens. Si l'eſprit qui réſide dans votre corps le meut & diſpoſe ſa volonté, pourquoi la Sageſſe ſouveraine qui préſide à l'Univers ne peut-elle pas auſſi regler tout comme il lui plaît? Si votre œil peut voir les objets à la diſtance de pluſieurs ſtades, pourquoi l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois? Si votre ame peut penſer en même tems à ce qui eſt à Athenes, en Egypte & en Sicile, pourquoi la Sageſſe divine ne peut-elle pas avoir ſoin de tout, étant préſente par tout à ſon ouvrage? Socrate ſentant que l'incrédulité d'Ariſtodeme, venoit plûtôt de ſon cœur que de ſon eſprit, con-

clud par ces paroles : *O ! Ariſtodeme, appliquez-vous ſincerement à adorer Dieu, il vous éclairera, & tous vos doutes ſe diſſiperont bientôt.*

Je crois ne pouvoir mieux finir cette courte diſſertation ſur la maniere de penſer des Anciens, que par ce beau mot de Socrate, & je l'adreſſe à tous ceux à qui je vais parler. Impies, incrédules, prétendus déiſtes, eſprits forts ; croyez-vous paſſer pour gens d'eſprit en affectant de ne rien croire ? vous vous trompez. Un homme ſage s'aſſujettit à des regles, un homme raiſonnable ſe fait un ſyſtême : il faut neceſſairement ſe faire une Religion, ou ſuivre une Religion déja établie. Soyez-donc l'inventeur ou le ſectateur de quelque opinion, de quelque dogme, de quelque ſecte, ſans quoi je ne puis vous déſigner par aucune qualification qui vous ſoit parfaitement propre. Chrêtiens ? vous avez l'honneur de l'être, mais vous en rougiſſez. Payens ? non : ils aimoient la vertu, ils adoroient les Dieux. Juifs ? encore moins : tout homme qui ne croit pas au Verbe incarné, ne croiroit pas au Meſſie annoncé, & qui n'aime pas la verité, aime encore moins la figure. Quand on hait l'Egliſe, on ne fait pas grand cas de la Synagogue. Muſulmans ? mais quels ſujets de

dériſion

dériſion l'Alcoran ne vous fourniroit-il pas? d'ailleurs les Turcs ſont plus religieux dans leurs Moſquées, que vous ne l'êtes dans nos Egliſes, quand des reſtes de bienſéance & d'éducation vous y ramenent quelquefois. La doctrine même de Mahomet ne vous conviendroit pas : il regardoit Jeſus-Chriſt comme un grand Prophête. Vous êtes d'aſſez mauvais Pyrroniens ; Pyrron doutoit de tout comme Ariſtodeme, & vous vous n'examinez rien. Vous avez commencé par mepriſer les vertus Chrétiennes, vous finiſſez par abdiquer les vertus morales ; & peu à peu la corruption du cœur a produit en vous l'infléxibilité de l'eſprit : voilà votre état. La vie animale, les plaiſirs brutaux, la terre, le ſoleil, l'indépendance, l'ingratitude, l'irreligion ; voilà vos Dieux. Vous êtes donc un corps étranger à toute Religion & à la raiſon.

On joue un mauvais rôle dans le monde quand on devient l'horreur de la ſocieté civile par l'impieté & par des idées extravagantes. Point d'honnête homme ſans Religion : & qui manque à Dieu de deſſein prémedité peut-il être fidele aux hommes ? Choiſiſſez-donc une Religion, & jugez de ſa ſainteté ou par la morale qu'elle preſcrit, ou par le

dogme qu'elle impoſe. La pureté de la morale ne dépend pas de nos mœurs : elle eſt toujours la même. Suppoſer la neceſſité de faire le mal, c'eſt un blaſphême : trouver du plaiſir à faire le bien, c'eſt une vertu. C'eſt le don d'enhaut. Demandez-le, vous l'obtiendrez. Ha ! mon cher Ariſtodeme, *ſi ſcires donum Dei* ? A l'égard du dogme, celui auquel nous nous aſſujettiſſons pour notre croyance, eſt une preuve de notre ſtupidité ou de notre bon eſprit. Or dans toutes les ſectes de l'Univers, je n'ai point trouvé de morale auſſi pure, ni de loix auſſi ſaintes que dans le Chriſtianiſme, & je n'ai point trouvé d'homme plus ſcandaleux dans ſa façon de vivre & de penſer qu'un impie de profeſſion.

Il m'eſt cher encore, & je reſpecte en lui le Baptême qu'il mépriſe : Eſſayons par le dogme & par la morale ſi le ſentiment ne pourra rien ſur ſon cœur, & ſi le raiſonnement ne pourra rien ſur ſon eſprit. Un homme plongé dans tous les vices paſſe toute ſa vie à tourner en ridicule tout ce que nous avons de plus ſaint : mais à la mort, il reclame le Sang de Jeſus-Chriſt, il repaſſe dans ſon cœur abattu, & dans ſon eſprit effrayé, les tendres reproches que Jeſus-Chriſt faiſoit aux Juifs, *populo meus, quid feci tibi?*

Eſt-ce donc parce que je vous ai tiré du néant que vous m'avez traité d'impoſteur ? Je pouvois vous créer un reptile : J'ai joint ma bonté à ma puiſſance pour vous faire homme, & quel uſage avez-vous fait de votre raiſon ? Au lieu de reconnoître mon pouvoir dans les merveilles de la nature, & ma bonté dans votre création, dans votre conſervation, dans votre redemption : au lieu de méditer ma Loi, vous l'avez déprimée ſans vouloir l'apprendre. Au milieu de vos pareils & de vos complices vous ſupoſiez que j'avois ſuborné des témoins pour écrire & pour prêcher des fables. Vous m'avez crû aſſez inſenſé pour confier aux plus vils & aux plus ignorans des hommes le debit de mon Evangile que vous traitiez de roman : Eſt-ce-là, ingrat, le prix que je devois attendre du plaiſir que je me ſuis fait de m'abaiſſer juſqu'à vous pour vous élever juſqu'à moi ? J'ai deſarmé la juſtice de mon Pere en me faiſant crucifier pour vous : cependant plus déterminé dans vos blaſphêmes que Pilate dans ſon jugement, vous m'avez crucifié tous les jours par la diſſolution de vos mœurs & par la fureur extravagante de votre morale impie.

Si ceux que nous concevons ſous les

noms de Déiſtes & d'Incrédules vouloient bien nous dire ſur quoi ils fondent leur incrédulité, leur aveuglement, leur endurciſſement, je leur demanderois ce qu'ils peuvent oppoſer à l'accompliſſement des prophéties, au don qu'eurent de pauvres pêcheurs de ſe faire entendre en toute langue, aux évenemens qui ſuivirent le déicide des Juifs, au progrès de l'Evangile, à ſa durée, à ſa ſainteté : qu'oppoſeroient-ils enfin à tant de miracles operés dans l'ancienne & dans la nouvelle loi ? ils ne ſont aſſurément pas Déiſtes : quelle idée ſe feroient-ils de cette Divinité ſuprême à laquelle tant de ſages & de philoſophes rendoient hommage long-tems avant l'Incarnation du Verbe ? toutes les Sectes reconnoiſſent que Dieu eſt un Etre ſans principe & ſans fin, toutpuiſſant, créateur & conſervateur de toutes choſes, infiniment bon, infiniment ſage, infiniment juſte. Un bon Déiſte doit admettre cette définition: & je vais lui démontrer par cette définition même que rien n'eſt plus abſurde & plus extravagant que de nier la vérité & la ſainteté de l'Evangile.

Si l'Incarnation du Verbe n'étoit qu'une ſuppoſition chimerique, ſi l'ancienne & la nouvelle loi n'étoient qu'un ramas de contes bleux imaginés par des viſio-

naires pour tromper les hommes ; Dieu bon auroit-il permis à tant de Prophetes de nous apprendre l'avenir, & de nous annoncer le Meſſie ? Dieu ſage auroit-il permis à Moiſe & à Jeſus-Chriſt de nous ſéduire par de fauſſes loix pendant plus de trois mille ans ? Dieu juſte auroit-il confirmé ces loix par le ſang de tant de martyrs, & par la voix unanime de tant de Confeſſeurs, & de Docteurs qui ont ſi glorieuſement défendu l'Egliſe contre ſes ennemis ? Pourquoi dans l'ancien & dans le nouveau teſtament tant de refractaires ſéverement punis ? Pourquoi faire prêcher l'Evangile dans tous les coins du monde ? Pourquoi y mettre le ſceau de la Divinité par une foule de miracles operés en preſence d'une nation entiere ? Cette nation autrefois la favorite de Dieu eſt devenue l'opprobre des nations : cette chere Tribu de Juda auroit-elle manqué de nier la verité de ces miracles, s'ils n'euſſent été que les effets de l'illuſion ? C'étoit le ſeul prétexte qui reſtoit aux Juifs de juſtifier leur Deïcide, & aux Antitrinitaires de colorer leurs abominables erreurs. Si tant d'événemens réunis forment une démonſtration parfaite de la ſainteté de notre religion, il eſt neceſſaire de conclure que l'idée d'un Dieu bon, juſte & ſage, & la nul-

lité du Chriſtianiſme eſt un paradoxe monſtrueux qui ne peut être imaginé que par l'ange de tenebres. Que les eſprits forts ne prennent pas le change : la révolte du cœur & l'acharnement à ne ſe jamais départir d'opinions abſurdes marquent bien plus de libertinage & de folie que de raiſon. Les Déïſtes admettent un ſeul Dieu comme nous, mais ils ne veulent pas reconnoître trois perſonnes en Dieu. Ils nient la divinité de Jeſus-Chriſt comme Arius, & celle du Saint-Eſprit comme Macedonius : & moi je leur ſoûtiens que ce ſyſtême bleſſe la raiſon & ne s'accorde pas avec le Déïſme. Si Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, & ſi ceux qu'on appelloit le peuple de Dieu dans l'ancienne loi étoient infideles ; en un mot ſi le Décalogue & l'Evangile ne ſont que des fables, il faut que Dieu bon, juſte & ſage, mais vengeur, puniſſe pour crime d'idolâtrie tous les hommes qui ont regardé Moïſe comme ſon légiſlateur, l'arche d'alliance comme la figure de l'Egliſe, & qui ont le bonheur d'adorer Jeſus-Chriſt en eſprit & en verité. Qu'un dogme pervers entraîne après lui d'affreuſes conſequences ! Quoi ! Dieu auroit créé ſon peuple pour le perdre ? il nous auroit fait dicter de fauſſes loix pour nous ſurprendre ! Ces idées monſ-

trueuſes peuvent-elles ſe concilier avec l'idée d'un Dieu juſte & ſage, & quelqu'un dans le monde peut-il imaginer rien de plus ſaint que ces loix ? Que les prétendus Déiſtes conviennent donc qu'ils ne croient point en Dieu, quoique la nature & la raiſon leur démontrent qu'il y a un Dieu.

Mais Seigneur, votre miſericorde n'eſt pas encore épuiſée pour eux : je veux les ébranler par quelques traits que je crois les plus propres à confondre l'incredulité. Je ne les tirerai que des loix mêmes qu'ils attaquent : & ſi l'évenement joint au texte forme une nouvelle démonſtration, oſeront-ils encore nier la vérité de votre Evangile ? Qu'on ſe ſouvienne de mon principe, la ſainteté d'une religion ne ſe peut démontrer que par le dogme & par la morale. Quant au dogme, trois parties eſſentielles dans notre religion : les myſtéres, l'accompliſſement des propheties, les miracles. Trois autres parties dans la morale, la Divinité du Légiſlateur, la ſainteté de la loi, & de notre part la neceſſité des bonnes œuvres. Voilà les vrais fondemens de nos vertus théologales, la foi, l'eſperance & la charité.

A l'égard de la morale, je ne citerai que le ſermon de Jeſus-Chriſt ſur la monta-

gne, rapporté par Saint Matthieu chapitre 7. lui ſeul contient toute la Loi. J'aimerois fort à le paraphraſer, mais mon plan me l'interdit. Je me contente donc d'une traduction litterale & préciſe. *Ne penſez pas mal d'autrui. On vous jugera comme vous aurez jugé les autres. Vous qui avez une poutre dans l'œil, comment oſez-vous remarquer une paille dans l'œil de votre frere ? Ne donnez pas les choſes ſaintes à manger aux chiens. Demandez, & on vous donnera : cherchez, & vous trouverez : frappez, & on vous ouvrira. Si votre fils vous demande un poiſſon, lui donnerez-vous un ſerpent ? Si donc méchans comme vous êtes, vous ſavez donner de bonnes choſes à vos enfans, à combien plus forte raiſon votre pere qui eſt dans les Cieux donnera-t'il les vrais biens à ceux qui les lui demandent. Faites donc aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous faſſent; car c'eſt-là la loi & les prophêtes. La porte de la perdition eſt large, celle du ſalut eſt étroite. Peu de gens la trouvent. Gardez-vous des faux Prophêtes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au-dedans ſont des loups raviſſans : vous les reconnoîtrez à leurs œuvres. Ce n'eſt pas aſſez de dire, Seigneur, Seigneur, il faut faire la volonté du Pere qui eſt dans les Cieux. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit ſera coupé & jetté au feu. Celui qui entend mes paroles & les pratique,*

pratique, ſera comparé à un homme ſage qui a bâti ſa maiſon ſur la pierre. Je garde la fin de ce ſermon pour établir la ſainteté du dogme.

Si je demande à l'incrédule par quels raiſonnemens il peut conteſter la ſageſſe d'une ſi belle morale, il ſe contentera de me dédaigner avec un fier ſourire. Le plaiſant écrivain, dira-t'il ! il argumente en Chrétien, & il ne s'apperçoit pas qu'il tire les principes de l'Evangile que je deſavoue. J'entends, mais je ne prends pas cette mauvaiſe refuite pour une ſolution raiſonnable, & je ſai refuter un ſophiſme. J'en ſuis à la morale, il faut donc que l'impie m'en propoſe une plus infaillible que la nôtre, ſans quoi j'aurai bien établi la ſainteté de notre religion par la ſainteté de notre morale. Mais je ſuis bien ſimple de demander de la raiſon aux incrédules ſur ce qui regarde la religion. Leur impieté n'eſt point dans l'eſprit, elle n'eſt que dans le cœur : qu'on les laiſſe vivre à leur gré, ils croiront tout ce qu'on voudra. Les bonnes mœurs répugnent aux impies.

Je paſſe au dogme, & je commence par les myſteres, parce que c'eſt delà, ſurtout, que les eſprits forts tirent le pretexte le plus ſpecieux de leur incredulité. Il y aura de l'extravagance à me deman-

der raiſon des ſecrets de Dieu : tout ce qui eſt de foi ne ſe démontre pas. Le Créateur eſt infini, la créature eſt bornée: & c'eſt une revolte puniſſable de ne pas croire une choſe uniquement parce qu'on ne la conçoît pas. Dieu a bien voulu nous découvrir une partie de ſa toute puiſſance par la création de tous les êtres : nous les voyons, nous en jouiſſons, donc nous les croyons : ce ſont pourtant des myſteres. L'impie eſt bien bizarre dans ſa façon de penſer : il jouit tous les jours délicieuſement des myſteres de la création, & il ſe revolte contre les myſteres de la religion. Mais je lui ſoûtiens que l'accompliſſement des propheties, & que la notorieté des miracles impoſent à la raiſon la neceſſité d'ajouter foi à une religion dont les myſteres font partie.

Le fameux Pere Malbranche dit que l'obſcurité & l'incomprehenſibilité des myſteres de la Religion Chrétienne ſont des preuves invincibles de leur verité. L'Abbé Fleury dit qu'il faut captiver ſon eſprit ſans vouloir penetrer le fond des myſteres. Moi je demande à l'incrédule s'il ſe croit plus en ſûreté en niant tout qu'en croyant ce qu'il ne conçoit pas, & ſi les bornes que Dieu a impoſées à notre raiſon laiſſent à cette raiſon bornée une idée probable que ces myſteres ſoient

faux. L'impie n'a rien de plus cher que ſon corps : Peut-il concevoir dans ce corps le parfait accord des quatre élémens ? Par tout ailleurs l'eau éteint le feu, & l'air l'embraſe : le feu deſſeche la terre, & l'eau l'arroſe. Mais dans nous, ſans le concert miraculeux de ces élemens, ſans l'humide radical, ſans la chaleur naturelle, ſans l'air que nous reſpirons, on verroit dans l'inſtant ſe diſſoudre cette poignée de terre dont nous ſommes pétris. Delà je conclus qu'il n'eſt pas raiſonnable de nier une choſe uniquement parce qu'on ne la conçoit pas : & j'ajoûte qu'on doit abſolument la croire quand elle eſt émanée d'une volonté toutepuiſſante, d'une ſageſſe infinie, & d'une autorité reconnue. Ce n'eſt point à l'homme à demander compte à Dieu de ſes decrets éternels. Vous ne comprenez pas nos myſteres ? & moi je ne comprens ni l'orgueil impie qui vous porte à vouloir les penetrer, ni la folie qui vous détermine à ne les pas croire, parce que vous ne les concevez pas, quand vous jouiſſez de votre création, & de votre conſervation que vous ne concevez pas mieux.

De tous les êtres créés il n'y a que l'ange qui ſoit au-deſſus de l'homme. La ſtructure de notre corps : toutes les facul-

tez d'une raiſon judicieuſe : l'étendue de nos connoiſſances quand elles ſont le fruit précieux d'un eſprit docile, dont l'eſſor eſt modeſte, & qui ne s'éleve que ſagement : l'immortalité de notre ame : cette ame qui ne peut être autre choſe qu'un ſouffle divin, qui eſt la partie eſſentielle de notre grandeur & le fondement de nos droits ſur l'éternité par le ſang de Jeſus-Chriſt : la jonction inconcevable de cette ame immortelle avec un corps periſſable : que de faveurs, mon Dieu, que de faveurs ! cependant un ſi beau partage ne ſuffit pas à l'orgueil de l'incrédule : il ne ſait ce que c'eſt que reſpect, reconnoiſſance & ſubordination à l'égard de Dieu. Il eſt ſon ennemi declaré, & il voudroit traiter avec lui comme avec ſon ami le plus intime : il voudroit partager ſa confiance, entrer dans tous ſes ſecrets, & connoître Dieu comme Dieu ſe connoît lui-même. Dieu ne devoit-il pas le conſulter auſſi quand il créa le monde ? il ſuit à la lettre le conſeil que le démon figuré par le ſerpent donnoit à Eve. Ne ſuivez pas l'ordre qu'on vous donne, devenez incrédule, mangez de ce fruit & vous ſerez comme des dieux. Du peu que je dis il ne reſulte pas que nos myſteres ſoient comprehenſibles, mais il en reſulte qu'il faut abſolument les croire, parce

qu'ils ſont une partie eſſentielle d'une religion dont la ſainteté eſt démontrée. Jeſus-Chriſt a dit lui-même qu'il eſt Dieu, & il le prouve en faiſant des miracles : n'eſt-ce pas un moyen ſuffiſant de lever nos doutes, que peut-on exiger de plus ! Si j'oſois haſarder une penſée pour laiſſer au moins une legere idée de la Trinité que nous ne concevons pas, je dirois que nos myſteres, l'accompliſſement des prophéties, & les miracles de Jeſus-Chriſt ſont les trois parties eſſentielles de notre religion, qui eſt une ſeule & même religion, comme les trois perſonnes de la Sainte Trinité, le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit, ne ſont qu'un ſeul Dieu.

Avant que de parler des prophéties, il faut ſavoir quel eſt le fruit de ce que nous appellons litteralement Ecriture : ce diſtique fera plaiſir.

Littera geſta docet, quid credas allegoria,
Moralis quid agas, quo tendas analogia.

L'Ecriture nous apprend ce qui s'eſt paſſé : le ſtyle allegorique ce que nous devons croire : la morale ce que nous devons faire : & l'analogie n'eſt autre choſe qu'une proportion meſurée & des moyens juſtes de parvenir à la fin que nous nous propoſons. Il faut encore ſavoir que depuis Abraham, juſques long-tems aprés la mort de Jeſus-Chriſt on ne

parloit guere que par paraboles & par allegories. Examinons donc ſi les Saintes Ecritures ne nous fourniſſent pas aſſez d'éclairciſſemens ſur les myſteres pour déſarmer l'incrédulité.

En conſequence des promeſſes que Dieu avoit faites à Abraham, Jacob, petit-fils de ce ſaint Patriarche fut comblé de benedictions, & devint le chef de tout Iſraël. Il eut douze enfans, ce qui l'obligea de partager les Iſraëlites en douze tribus, afin que chacun de ſes fils fût patriarche d'une tribu. Avant ſa mort il manda ſes enfans, & en reglant leur partage, il leur fit ce diſcours ſi touchant, que nous liſons dans le 49. chapitre de la Geneſe. Le neuf & le dixieme verſet ſont de déciſion ; *Juda eſt un jeune lion, vous vous êtes levé mon fils pour ravir la proie : en vous repoſant vous vous êtes couché comme un lion & une lionne : qui oſera le reveiller ? Le ſceptre ne ſera point oté de Juda, ni le prince de ſa poſterité juſqu'à ce que celui qui doit être envoyé ſoit venu : & c'eſt lui qui ſera l'attente des nations.*

Que peut-on répondre à la prophetie de Jacob ? Elle eſt de quinze cens ans avant la naiſſance du Meſſie. Ce jeune lion qui ſe leve pour ravir la proie n'eſt-il pas la figure de Jeſus-Chriſt, qui par ſa reſurrection glorieuſe terraſſe les Juifs, le

démon & la mort? Qui peut-on entendre par celui qui devoit être envoyé, & qui ſeroit l'attente des Nations, ſi ce n'eſt celui-là même que le Prophéte Iſaïe a annoncé ſous le nom d'Emmanuel? Admirons encore un moment ce que Jacob promet à Juda, *le ſceptre ne ſera point ôté*, &c. & jugeons de la prophétie par l'évenement.

Dès que les dix Tribus eurent abandonné celles de Benjamin & de Juda pour s'attacher à Jeroboam, les premiers conſerverent le nom d'Iſraelites, les autres prirent le nom de Juifs à cauſe de Juda. Voilà l'exécution des promeſſes de Dieu, & l'accompliſſement de la prophétie de Jacob. Voilà cette terre promiſe que les Iſraelites avoient conquiſe ſur les Chananéens, & que Dieu avoit deſtinée à la poſterité d'Abraham : voilà le partage de Juda : ſes ſucceſſeurs en ont joui ſeuls depuis le ſchiſme de Jeroboam, juſqu'à la captivité de Babylone. Liſez le reſte de l'hiſtoire juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Il vint enfin ce Saint des Saints, cet Homme-Dieu, ce Meſſie tant de fois annoncé, ſi long-tems attendu, il vint celui qui devoit être envoyé, & qui depuis tant de ſiecles faiſoit la ſainte impatience de ſon peuple, *utinam dirumperes cœlos* ! il vint *parmi les ſiens, & les*

ſiens ne voulurent pas le reconnoître.

Quoique l'Evangile ne paroiſſe pas un argument concluant à ceux qui veulent ne rien croire, ils me permettront de le citer par deux raiſons. Il faut que les jeunes gens qui ſans être incrédules ne ſavent pas leur Religion l'apprennent : & il faut que les impies, qui ſans vouloir l'apprendre, en nient la ſainteté, ſe trouvent confondus par l'accompliſſement des Prophéties. Si ce qui eſt arrivé a été prophetiſé, ce n'eſt pas aſſez à l'impie de nier la Loi de grace, il faut encore qu'il nie la loi écrite & tout ce qui s'eſt paſſé depuis Abraham juſqu'à Jeſus-Chriſt. Je citerai donc tour à tour de l'ancienne & de la nouvelle Loi tout ce qui peut former une démonſtration parfaite ſans conſulter l'ordre des tems. Je commence par l'Evangile.

Les Myſteres de la Trinité & de l'Incarnation du Verbe ſont les principes fondamentaux de notre Croyance. Ainſi s'il n'y avoit pas trois perſonnes dans l'unité de l'eſſence Divine, on ne pourroit pas dire que la ſeconde s'eſt incarnée & que la troiſiéme procede du Pere & du Fils, par conſequent la Religion Chrétienne ſeroit un phantôme. Mais Dieu qui a prévû juſqu'où pourroit aller la malice des pervers nous a fait annoncer la

verité par la prediction & nous a démontré la Divinité de ſon Fils par ſes miracles, afin de ne pas laiſſer de ſubterfuges à l'incrédulite ni d'excuſes aux hommes ſans foi.

Dieu a dit que la lumiere ſe faſſe, & le cahos s'eſt debrouillé. Jeſus-Chriſt a dit à ſes Apôtres : *Allez, annoncez ma Loi à toutes les Nations : Baptiſez-les au nom du Pere, du Fils & du Saint Eſprit* : l'Evangile a été prêché & le Chriſtianiſme s'eſt établi. Delà trois perſonnes en Dieu ſuivant la parole de Jeſus-Chriſt. La création du monde & la propagation de la Foi marquent le même pouvoir dans le Pere, dans le Fils, & dans le Saint Eſprit qui éclaira les Apôtres. Les miracles ne ſauroient être que l'ouvrage de Dieu. Jeſus-Chriſt a fait des miracles comme Dieu en a fait dans l'Ancienne Loi : donc Jeſus-Chriſt eſt Dieu, donc il y a une Trinité.

Saint Jean eſt fort clair. *Il y a trois Perſonnes dans le Ciel qui prouvent la verité de notre Foi, le Pere, le Verbe & le Saint Eſprit : & hi tres unum ſunt, & ces trois Perſonnes ne ſont qu'un Dieu.* Liſez toute ſa 1re. Epître. *Le Verbe eſt avant les tems, il eſt en Dieu & il eſt Dieu.* Voilà la diſtinction des Perſonnes dans l'unité de l'eſſence, *le monde s'eſt fait par le Verbe.* Le Fils eſt

donc Dieu Créateur comme le Pere : *& le Verbe s'eſt fait chair*. Voilà l'Incarnation ſi clairement annoncée par Jacob. *Mon Pere & moi nous ne ſommes qu'un*. Voilà encore l'unité de nature, & la diſtinction des perſonnes, & voilà ce que les incrédules refuſent de croire même après la punition des Juifs qui attendoient depuis ſi long-tems le Meſſie, *quoi vous êtes homme, & vous vous dites Dieu* !

Je ne puis me refuſer à une réflexion : je trouve l'incredulité tout au moins auſſi condamnable que le Déicide. Que cette propoſition ne révolte pas : voici ma raiſon. Rien de plus affreux que le crime des Juifs : les pierres en fremirent, le ſoleil en pâlit. Mais auſſi cette poſterité maudite d'un peuple ſi ſaint éprouve depuis dix huit ſiecles une reprobation ſi marquée, qu'il eſt impoſſible à l'eſprit le plus bouché & au cœur le plus endurci de ne pas reconnoître un Dieu vengeur. Le peuple Juif ne peut plus s'appeller un peuple : il n'en reſte qu'une troupe diſperſée de brigands, qui vont dans tous les coins du monde porter l'horreur de leur perfidie. Par tout ils ſont malgré eux les Evangeliſtes muets de la Loi même qu'ils ont refuſé de comprendre : par tout ils font preuve de l'abomination de la déſolation prophétiſée par Daniel. *Erit*

in Templo abominatio deſolationis, & uſque ad conſummationem & finem perſeverabit deſolatio. Plus de ſceptre, plus de ſynagogue, plus d'autel, plus de nation : hé pourquoi cette déſolation durera-t'elle juſqu'à la fin des tems ? c'eſt afin que dans tous les païs du monde & dans tous les ſiécles à venir la turpitude de ces miſerables errants faſſe preuve de la ſainteté de la Loi qu'ils ont rejettée, & de la Divinité du Légiſlateur qu'ils ont crucifié. L'aſſemblage de tous les crimes commis par quelques ſcelerats confederez n'attireroit pas un tel châtiment ſur toute une nation : mais ſi Dieu miſericordieux recompenſe en Dieu, Dieu outragé par le crucifiement de ſon Fils, punit en Dieu vengeur. La punition des Juifs eſt proportionnée à leur Déicide : or voir cette punition & nier la Divinité du Verbe, c'eſt vouloir juſtifier le crime des Juifs. Ce n'eſt pas le commettre, mais c'eſt y adhérer, c'eſt dans un ſens faire acte de complicité : c'eſt attaquer la juſtice de Dieu : donc l'incredulité eſt auſſi condamnable que le Déicide.

Saint Luc & Saint Matthieu rapportent qu'une voix s'eſt fait entendre du ciel, qui a dit : *Vous étes mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaiſances:* Voilà la preuve de la conſubſtantialité. Saint

Paul dans ſon Epître aux Romains dit que *Jeſus-Chriſt eſt né Juif ſelon la chair, mais qu'il eſt Dieu béni & adoré dans tous les tems* : Voilà l'union hypoſtatique. Liſez en entier le premier Chapitre de ſon Epître aux Hebreux, vous trouverez une parfaite démonſtration de la Divinité du Verbe. Quand il parle aux Corinthiens il dit, *Vos membres ſont le temple du Saint-Eſprit ?* Nous liſons dans les Actes des Apôtres *Pourquoi mentez-vous au Saint-Eſprit ?* Avant que le Saint-Eſprit fût deſcendu ſur les Apôtres ils avoient des ſentimens tout humains, ils ne penſoient qu'à la grandeur temporelle de leur nation. *Et nos ſperabamus quod redempturus eſſet Iſraël.* Mais dès qu'ils furent inſpirez de l'Eſprit Divin, *loquebantur variis linguis.* David en cent endroits parle des trois Perſonnes en Dieu. En un mot le Myſtere de la Trinité eſt ſi developpé dans les ſaintes Ecritures, qu'il n'y reſte d'inconcevable que ce qu'il faut pour nous laiſſer le merite de la foi. Puiſque ſouvent trop d'eſprit ne ſert qu'à nous égarer, nous ſommes bien redevables à Dieu d'avoir borné notre raiſon ſuperbe. Humilions-nous & adorons.

L'Incarnation de Notre-Seigneur, ſes miracles & ſa Paſſion ſont très-clairement annoncez dans Iſaïe. *Une Vierge*

enfantera un Fils qui s'apellera Emmanuel. Ce mot Hebreu ſignifie Dieu avec nous. *Dieu viendra & il vous ſauvera.* Alors, continue le Prophete, *les aveugles verront, les ſourds entendront, les boiteux marcheront, les muets parleront.* David au contraire prévoyant la malignité des impies a dit *aures habent & non audient.* Rien n'eſt plus touchant, plus convainquant, plus clair que le 53. Chapitre d'Iſaïe ſur la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Saint Jerôme a dit ſur cet endroit qu'on prendroit plûtôt Iſaïe pour un Evangeliſte que pour un Prophéte : mais enfin il étoit Prophéte, & la clarté de la Prophétie eſt un moyen de plus que Dieu s'eſt reſervé pour foudroyer ceux qui n'auront pas ajoûté foi à l'Évangile. Le Pſeaume 21. eſt de la même clarté : ne perdez pas un mot de ces deux endroits.

Iſaïe dit encore ailleurs: *L'enfant eſt né, le Fils nous eſt donné, & quel ſera ſon nom? Deus fortis, pater futuri ſæculi, princeps pacis.* Infâmes Sociniens qui depuis Calvin & Luther êtes venus pour infecter l'Europe; aſſemblage monſtrueux de toutes les héreſies les plus déteſtables, vos efforts ſeront vains, perſonne ne doutera de la Divinité de Jeſus-Chriſt. Malachie en parlant de Saint Jean-Baptiſte & de Jeſus-Chriſt; s'exprime ainſi : *Le Dieu*

des armées a dit, Je vous envoye celui qui doit préparer la voie : & auſſi-tôt viendra ce Dominateur, cet Ange du Teſtament que vous attendez, que vous ſouhaitez : Le voilà qui arrive. Le Verbe, depuis fait homme, parle ici lui-même par la bouche du Prophête Zacharie : *Réjouiſſez-vous, fille de Sion, je viens à vous, & je demeurerai au milieu de vous.* Le Prophête ajoûte, *ait Dominus.* C'eſt donc Dieu qui parloit. Le Prophête Michée annonce préciſement que le Meſſie naîtra à Bethléem, qu'il dominera en Iſraël, & que ſes jours ſont éternels. Peut-on méconnoître là l'homme Dieu ?

Le ſuperbe Temple de Salomon ayant été détruit ſans doute en punition de l'idolâtrie de ce Prince, les Juifs en firent bâtir un autre qui ne pouvoit pas être auſſi magnifique : mais le Prophête Aggée, lui donna la préference, parceque Jeſus-Chriſt devoit y prêcher. *Magna erit gloria Domus iſtius noviſſimæ quam primæ.* Mais que cette gloire dura peu ! Quarante ans après la mort de Jeſus-Chriſt les Romains ravagerent Jeruſalem, & il n'y reſta pierre ſur pierre ſuivant la Prophêtie de Notre-Seigneur. Le Prophête Daniel l'avoit prophetiſé avant Jeſus-Chriſt. *Occiditur Chriſtus*, voilà le Déicide annoncé, & quelle en ſera la punition ?

Statuta deſolatio. Liſez tout Daniel, il eſt magnifique par tout. Mais ne liſez pas ceci en courant la poſte, il y a de quoi méditer toûjours. Que je ſuis fâché de m'être impoſé des bornes ſur une matiere ſi belle & d'une ſi grande étendue. Que de choſes à dire ſur tout ce que je ne fais qu'effleurer. Mais on voudra bien qu'après avoir cité quelques traits de nos Prophétes, j'entre dans d'autres particularités de l'ancienne Loi. Si on élevoit mieux les jeunes gens, on m'en auroit épargné la peine.

Le Prophête Daniel vient de le dire *ſtatuta deſolatio.* Mais cette deſolation fait la ſplendeur du Chriſtianiſme : repaſſez tout ce qui concerne les Juifs.

A tous ces traits peut-on ne pas ſentir que la perfidie du Juif a fait la vocation du Gentil, & que Jeſus-Chriſt a bâti ſon Egliſe ſur les ruines de la Synagogue. Liſons avec attention, & même avec une curioſité humble & reſpectueuſe la fin du Sermon que j'ai cité. Jeſus-Chriſt dit que l'inſenſé bâtit ſur le ſable, & que le Sage bâtit ſur la pierre : *Ædificavit domum ſuam ſuper petram, & deſcendit pluvia, & venerunt flumina, & flaverunt venti, & irruerunt in domum illam, & non cecidit, fundata enim erat ſuper petram.* Les fondemens de l'incredulité ſont-ils

autres choſes que du ſable, l'eſperance du Chrêtien fidele n'eſt-elle pas fondée ſur la pierre ? Cette maiſon de Dieu ne nous repréſente-t'elle pas l'Arche d'alliance & l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Cette pluie qui tombe à flots, ces fleuves qui ſe debordent, ces vents qui ſe dechaînent pour ébranler cet édifice ſpirituel ne nous repreſentent-ils pas les ennemis du peuple de Dieu & tous les Héréſiarques qui dans tous les tems & tour à tour ont fait la guerre à l'Egliſe ? Incrédules, que peut le débordement de vos fureurs, que peut le ſouffle empoiſonné de vos pitoyables plaiſanteries ? Peut-être arracherez-vous à la vertu un petit fat qui veut faire le bel eſprit, ou vous embarquerez un ſot dans la voie de la perdition. Mais c'eſt faire le mal pour le mal même, vous enviez donc le plaiſir des damnés. Croyez moi, Meſſieurs, car préſentement je ne parle plus à des éleves : je parle à des hommes faits : je parle à cette ſecte, errante comme les Juifs, qu'on voit par petits pelotons prêcher l'incredulité dans toutes les Villes du Royaume : croyez-moi donc, Meſſieurs, vous avancez dans votre carriere, n'infectez plus la jeuneſſe ; convertiſſez-vous, vous n'abattrez point l'Egliſe, *fundata ſuper petram.*

J'en reviens toûjours à l'eſſentiel de mon

mon deſſein. Le jeune homme qui a le malheur de ſe livrer à de mauvaiſes compagnies ne ſeroit pas parvenu au comble de l'impieté, ſi une mere Chrétienne lui avoit fait ſentir tous les jours quelqu'un de ces traits frappants qui portent la Religion juſqu'au fond de l'ame. Pourquoi tous les Chrêtiens ne ſavent-ils pas que par le Déicide des Juifs ils ſont devenus heritiers adoptifs de la vocation d'Abraham? Les Tables de la Loi & l'Arche d'alliance ne ſont-elles pas les préliminaires de l'Evangile & de l'Egliſe ? La joye de Jacob en retrouvant ſon fils Joſeph en Egypte, n'eſt-elle pas l'image de la joye du bon Paſteur quand il retrouve la brebis égarée ? Les ſecours que Joſeph procure à ſa famille doivent bien faire rougir les hommes dénaturez & les vindicatifs. Mais que la vertu de Jacob & de Joſeph eſt loin de nous ! Que voit-on aujourd'hui ? des peres durs, des enfans ingrats, des hommes ſans Religion, la mauvaiſe éducation étouffe l'heureux naturel : les hommes ne ſavent plus que blaſphêmer contre Dieu, & ſe déchirer les uns les autres. Voudra-t'on bien me permettre d'alonger un peu cette diſſertation ſur l'ancienne & ſur la nouvelle Loi ? J'en parle moins bien qu'un autre, mais j'oſe tout pour ramener les incrédu-

les à la verité, & les jeunes gens à la lecture. Tel qui depuis vingt ans juſqu'à quarante entraîné par le tourbillon & enfoncé dans les plaiſirs, me trouve un fort ennuyeux Prédicateur, ſentira peut-être à ſoixante qu'il avoit aſſez follement paſſé ſa vie. Il ſe ſouviendra que j'écris pour tous les âges: il penſera à la neceſſité de ſe penetrer de ſa Religion, il meditera ſa fin derniere, & je me flatte qu'alors il aimera à retrouver dans ce chapitre qu'il mepriſe aujourd'hui ce qu'il auroit ſû dès quinze ans s'il avoit été bien élevé. Qu'on ſe ſouvienne ici que la morale ne s'attache pas à la date comme l'hiſtoire.

Les Iſraëlites qui avoient été ſi long-tems détenus par les Egyptiens, obtinrent enfin un petit coin de terre de Pharaon: & tout à coup ce Prince devint leur perſécuteur. Il porta la barbarie juſqu'à faire perir leurs enfans premiers nez. N'eſt-ce pas là préciſément ce que fit Hérode quinze cens ans après à l'égard des Juifs? Moïſe échappe aux fureurs de Pharaon: Jeſus-Chriſt échappe à la vigilance d'Hérode. Moïſe hazardé ſur les eaux du Nil par la ſage confiance d'une pieuſe mere, Moïſe ſauvé par la fille de Pharaon, élevé dans ſon palais & nourri par cette femme forte qui avoit expoſé les jours précieux de ce fils bien aimé! tant

de prodiges permettent-ils de penſer qu'un jour Moïſe dût être un impoſteur. N'annoncent-ils pas au contraire que Dieu l'avoit deſtiné dans tous les temps pour être le liberateur & le légiſlateur d'Iſraël ?

Un fleuve a ſauvé Moïſe, une mer va perdre Pharaon. Ce Prince, inſenſible à toutes les plaies qui avoient déſolé ſon Empire, oſe encore violer ſa parole & les ſaints droits de l'hoſpitalité. Il pourſuit ce même peuple dont il avoit tiré tant de ſervices importans & dont enfin il avoit accordé la délivrance. Les eaux de la mer Rouge partagées forment deux murs qui contiennent les flots. Les Iſraëlites paſſent à pied ſec: & tout à coup ces murs d'airain pour le peuple de Dieu, redeviennent fluides pour les Egyptiens : tout eſt ſubmergé. Quelle difference des bons Rois aux Tyrans ! Incredules, la dureté de Pharaon annonçoit la vôtre. Sa cruauté, ſa perfidie, ſon ingratitude ne ſont-elles pas autant de Prophéties de la maniere dont les Juifs traiteroient Jeſus-Chriſt ?

La manne dans le déſert & l'eau qui coule d'un rocher, ne ſont-ce pas là des miracles, & des miracles renouvellez par Jeſus-Chriſt quand il changea l'eau en vin, & quand il mutiplia les pains & les poiſſons. Joſué arrête le ſoleil, ſaint

Pierre marche ſur les eaux. La défaite des Amalecites, des Ammonites, des Madianites, des Philiſtins, des Aſſiriens : n'eſt-ce pas là la Prophêtie de la défaite de Maxence par Conſtantin le grand ? ne ſont-ce pas là des preuves toujours rénouvellées de la protection dont Dieu honore ſon peuple ? Mais combien la bonté de Dieu fait-elle d'ingrats ? Le veau d'or en eſt une triſte démonſtration : qu'on eſt borné, qu'on eſt aveugle quand on aime l'or juſqu'à l'idolâtrie, & quand on préfere Barrabas à Jeſus Chriſt ! L'attachement démeſuré pour les richeſſes me paroît une hereſie de mœurs bien extravagante : c'eſt une réprobation anticipée, puiſque ceux qui aiment le plus l'argent ſont ceux qui en uſent le moins.

Mais ſi le peuple de Dieu fut quelquefois indocile & rebelle, la fermeté de Moïſe à punir l'infidelité eſt bien admirable. Si Charles-Quint n'avoit pas preferé une mauvaiſe politique aux vrais interêts de la Religion, Luther ne ſe ſeroit pas tiré d'Augsbourg. Je crois que ſans diminuer la gloire de Saint Jean-Baptiſte, je puis bien appeller Moïſe le premier précurſeur de Jeſus-Chriſt. En effet les Tables de la Loi n'étoient-elles pas pour les Iſraëlites ce que l'Evangile eſt pour nous, l'Arche d'Alliance n'eſt-

elle pas la figure de notre Egliſe ? mais Nadab & Abiu frappez de mort ſubite pour avoir negligé de mettre du feu ſacré dans l'encenſoir me font trembler pour nos miniſtres. Quelle ſéverité dans l'ancienne Loi, quelle tolerance dans la nouvelle ! Cependant à la fin la bonté de Dieu ſe laſſe, & la ſainteté de l'état ne fait pas le ſalut de l'homme appellé. Pour vous jeuneſſe inconſiderée qui n'avez jamais que des ſaletez & des impietez dans la bouche, craignez le ſort du blaſphêmateur lapidé. Quelle honte pour tout homme qui eſt quelque choſe dans le monde de paroître élevé comme un crocheteur !

On aura raiſon de ne regarder mon livre que comme une eſpêce de directoire pour ceux qui veulent apprendre & qui ne ſauroient s'inſtruire parfaitement qu'en recourant aux originaux dont j'ai tiré ces extraits. Je ne puis penſer à tout ce qui regarde l'Arche d'Alliance ſans être penetré d'admiration & de reſpect. Les ennemis mêmes du peuple de Dieu la reſpectoient & la redoutoient infiniment : quelle puiſſance, quelle décoration ! Les pains de propoſition dont il n'étoit permis qu'aux Prêtres de manger, ne ſont-ils pas l'image ou la figure du Sacrement de nos Autels ? Après la mort

de Moïſe, Joſué ſon ſucceſſeur reçoit le don des miracles : le paſſage du Jourdain eſt auſſi étonnant que celui de la mer Rouge. En un mot tout fait preuve de la ſainteté de la Loi écrite : quând je vois les incrédules s'élever contre Dieu, je crois entendre quelques corbeaux croaſſants qui forment une conjuration contre le ſoleil : ce ſont des grenouilles expirantes ſur les bords d'un marais deſſeché. *Anima eorum ſicut terra ſine aqua tibi.* Si quelqu'un d'eux s'aviſe de me lire, il verifiera ce que dit Madame Deshoulieres.

Perſonne ne lit pour apprendre,
On ne lit que pour critiquer.

Inſtruiſons-nous, devenons raiſonnables : mais n'abuſons pas de notre raiſon. Ne cherchons pas à philoſopher ſur des choſes que Dieu ne veut pas nous faire comprendre tandis que notre ame languit dans ſa priſon. Contentons-nous de l'obéïſſance : diſons lui comme Samuel, *Parlez, Seigneur, votre ſerviteur vous écoute.* Peres trop indulgens qui avez le malheur d'élever des monſtres, châtiez-les ou craignez la punition d'Helie : ſoyez inexorables ſur ce qui regarde la Religion, & ne ſouffrez jamais qu'ils placent dans leur cœur l'idole de Dagon à côté de l'Arche d'Alliance. Le regne de Saül &

ſa chute precipitée prouvent bien la vanité des grandeurs : & l'étroite liaiſon qui ſe forme entre Jonathas ſon fils & David nous marque tout ce que la vraie vertu peut ſur des cœurs bien placez. Les converſations inſtructives, les bonnes lectures, & la droite raiſon n'ont gueres de part à la courte amitié des impies.

Quel eſprit tranſcendant auroit pû le prévoir ? David preſque nain défait le geant Goliath, David paiſſant les moutons de ſon pere devient Roi, David grand pecheur devient un modele de penitence, enfin David ignorant devient le plus grand des Prophetes : que de myſteres ! les decrets de Dieu ſont impenetrables, & l'homme orgueilleux veut tout penetrer. Pourquoi une Trinité, pourquoi l'Incarnation, pourquoi naître dans une Crêche, pourquoi permettre le crime des Juifs, pourquoi cacher la chair & le ſang ſous de foibles apparences, pourquoi l'Arche de Noé, pourquoi l'Arche d'Alliance, pourquoi les Tables de Moïſe, pourquoi l'Evangile, & mille autres queſtions auſſi frivoles ? Acheve impie, que n'ajoûtes-tu, pourquoi un Dieu ? Et moi je te reponds, blaſphemateur infame, pourquoi n'es-tu pas Chenille ou Limaçon plûtôt que de ſcandaliſer la ſocieté civile ? Si Dieu t'avoit fait

Ange, tu aurois ſuivi l'exemple de l'Ange rebelle. Il ſied bien à l'homme de faire des queſtions à Dieu ?

Nous n'avons rien de plus touchant, de plus énergique que les Pſeaumes de David. Ils feront l'inſtruction & la conſolation des Fideles juſqu'à la conſommation des tems. On ſent à chaque verſet qu'ils ſont l'ouvrage de Dieu : mais quelle gloire pour David d'être compté parmi les ayeux de Joſeph époux de Marie *de qua natus eſt Jeſus* ! Vierge ſainte, le Verbe eſt votre Dieu, & vous devenez ſa Mere. C'eſt dans votre chaſte ſein que ſe fait l'union hipoſtatique de la nature divine avec la nature humaine. Choiſie entre toutes les femmes pour être la mere de notre Redempteur, tout le Chriſtianiſme pouvoit - il craindre qu'un jour l'impie Neſtorius vous refuſeroit le titre auguſte de Mere de Dieu ? Si Neſtorius ne concevoit pas cette union hipoſtatique, concevoit - il mieux comment ſon ame s'étoit unie à ſon corps ? En Jeſus - Chriſt la divinité ſe joint à l'humanité pour nous faire ſentir toute l'étendue de ſon amour : En nous il joint l'immortalité de notre ame à la fragilité de notre corps pour nous faire adorer en lui ce que nous aurions eu peine à comprendre. Un Dieu ſe fait homme,

homme, & une Vierge enfante : assurément voilà des prodiges qui ne sont pas moins étonnans que la création du monde. Mais ce que nous voyons nous porte à croire ce que nous ne concevons pas. Nous sommes bien ennemis de nous-mêmes de nier le principe de notre gloire & de notre bonheur. Nous sommes bien extravagans de vouloir que les Mysteres soient du ressort de la raison, & que les miracles soient du ressort de la nature. Nous sommes bien ingrats & bien temeraires de reprocher à Dieu de ne nous avoir pas fait aussi puissans & aussi clairvoyans que lui.

L'histoire de Salomon est une source bien feconde de reflexions salutaires. Ce Prince avant sa chute étoit l'image vivante de la Sagesse éternelle. Il executa le grand dessein qu'avoit formé David son pere, d'élever le premier temple qu'on ait offert à Dieu. Tous les Ecrivains qui ont parlé de ce temple conviennent que sa magnificence étoit au-dessus des expressions. Rien de plus saint que les écrits de ce sage Roi, rien de plus judicieux que son jugement, rien de mieux ordonné que sa maison, rien de plus superbe que sa dépense. Tous les Rois de la terre auroient peine à l'éga-

ler. La Reine de Saba voulut voir les prodiges d'un Prince reſpecté & admiré de toutes les Nations : mais quel exemple de la fragilité humaine ! Les femmes corrompent Salomon, il ne rougit pas de s'allier avec les ennemis du peuple de Dieu, & par degrez il paſſe de la débauche à l'idolâtrie. Le dogme le plus ſaint, la morale la plus pure ont peine à contenir l'homme. Il eſt plus de Dalilas que de Sanſons. Le Pere Lamy avoit bien raiſon de dire que les paſſions & la raiſon forment un ſchiſme perpetuel dans nos cœurs & dans nos eſprits. L'amour nous perd, & l'orgueil nous porte au-delà de la verité : on aime à inventer, & on s'égare. Le libertinage commence par corrompre le cœur & finit par aveugler l'eſprit : voilà la ſource de toutes les hereſies.

Les femmes mondaines, les coquettes de profeſſion, & les fauſſes devotes, s'imaginent qu'elles ont deja un pied dans le ciel quand elles ont ſurpris la confiance meurtriere d'un Prêtre avare, d'un ignorant, d'un adulateur : mais ne craignent-elles pas le ſort de Jeſabel ? Ce n'eſt pas ſans deſſein que l'antiquité nous propoſe ſouvent de grands exemples de vice & de vertu. Toutes nos Jeſabels font horreur à un homme délicat, & un con-

noiſſeur ne ſe laſſe jamais d'admirer & de méditer une Judith. Beauté naturelle, pieté ſans faſte, courage invincible, & la plus vive foi qui fût jamais ; telle étoit Judith quand elle preſerva le peuple de Dieu des fureurs du témeraire Holopherne. L'ambitieux Aman pendu à la même potence qu'il avoit fait élever pour l'humble Mardochée : Ananie, Miſaël & Aſarie préſervez dans la fournaiſe : Daniel ſortant deux fois victorieux de la foſſe aux lions, ne ſont-ce pas là des miracles ? Cette foſſe couverte d'une groſſe pierre, cette pierre ſcellée avec ſoin & levée malgré les ſurveillans, & la fureur des lions affamez deſarmée par la providence, n'eſt-ce pas là la figure du tombeau de Jeſus-Chriſt qui a vaincu la mort comme ſon ſaint Prophête a vaincu les lions. C'eſt moi, dit Magdeleine, qui leverai cette pierre *& ego eum volvam*. La foi peut tout, l'incredulité nie tout : mais l'impieté la plus déterminée, & la raiſon la plus indocile ne ſauroient diſconvenir qu'on reconnoît le doigt de Dieu à tous ces traits.

Sans Judith, Holopherne avec une armée de cent cinquante mille hommes alloit deſoler Iſraël : Sans Eſther, Aſſuerus trompé par les conſeils de l'impie

Aman, alloit ſigner un Edit dont l'execution auroit exterminé le peuple de Dieu. Mais l'impieté ſera toujours punie, & la foi triomphera toujours.

L'exemple de Nabuchodonoſor devroit bien effrayer les pervers, il eſt unique dans nos ſaintes Ecritures. Babylone étoit la capitale du plus ancien Empire du monde : elle avoit cent portes d'airain, ſes murs de deux cens pieds de haut & de cinquante d'épaiſſeur, étoient flanquez de trois cens tours. On croit que les Babyloniens ont été les premiers Idolâtres, mais perſonne n'avoit porté ſi loin l'orgueil, la cruauté, l'impieté & l'idolâtrie que Nabuchodonoſor : auſſi jamais punition ne fut plus étonnante que la ſienne. Ce Prince fut changé en bête pendant ſept ans. Sa cruauté eſt marquée par les trois enfans jettez dans la fournaiſe, ſon impieté par les fureurs qu'il exerçoit contre les Iſraëlites, ſon orgueil & ſon idolâtrie par cette ſuperbe ſtatue qu'il vouloit qu'on adorât. Il eſt vrai pourtant qu'il reſpectoit le Prophête Daniel ; mais il ne ſavoit pas ſe faire aſſez reſpecter de ſon peuple.

Je ne ſai ſi on approuvera ma reflexion ſur ce grand évenement. Nabuchodonoſor retint captives à Babylone pendant ſoixante & dix ans les deux Tri-

bus de Benjamin & de Juda : ces deux Tribus étoient devenues plus cheres à Dieu depuis que les dix autres s'en étoient ſeparées : Bethléem dont le nom nous eſt ſi cher, étoit de la Tribu de Juda : & le Prophête Michée a fort clairement annoncé que le Sauveur du monde naîtroit à Bethléem. A propos dequoi auroit-il dit que cette mauvaiſe petite ville ſituée à deux lieues de Jeruſalem, ſeroit recommandable dans les Nations ? Toutes ces particularitez réunies me font croire que la longue captivité de la Tribu de Juda eſt de tous les crimes de Nabuchodonoſor celui qui lui avoit attiré de la part de Dieu un châtiment d'une eſpece ſi ſinguliere. Quand on vous parle de la tranſmigration de Babylone, ſouvenez-vous que ce terme ſignifie le tranſport d'une nation entiere en un autre pays par la violence du conquerant. Je ſai que la captivité de Babylone ne fut pas à beaucoup près ſi longue que celle d'Egypte ; mais l'exemple de Pharaon devoit convertir Nabuchodonoſor.

Il ne-m'eſt pas permis de rapporter, même en racourci, toute l'hiſtoire de l'ancien Teſtament : mais je dois remettre ſous les yeux des incredules les faits memorables, qui réunis forment

enſemble une parfaite démonſtration. Les préceptes du Legiſlateur émanez immédiatement de Dieu, la ſageſſe de ſa conduite, ſa fermeté, la vivacité de ſa foi, la promptitude de ſon obéïſſance, la punition exemplaire des infideles, le reſpect infini qu'eux-mêmes avoient pour l'Arche d'Alliance, une foule de miracles, des prophêties ſans nombre pendant quatre ſiécles & toutes juſtifiées par les évenemens ! Je ne ſai pas ce que l'eſprit le plus rebelle peut oppoſer à ce point d'évidence.

Je n'ai rien dit du martyre ; c'eſt par-là que j'ai crû devoir finir le paralelle de l'ancienne & de la nouvelle Loi : avec cette difference pourtant ſi bien marquée dans tous les cœurs, que ſi Abraham fut le Pere des Croyans, Jeſus-Chriſt eſt le Pere de la Croyance : que ſi Moïſe fut choiſi de Dieu pour être le liberateur & le legiſlateur de ſon peuple, Jeſus-Chriſt eſt lui-même notre Legiſlateur & notre Redempteur : que ſi Dieu a confirmé la foi par le ſang de tant de ſaints perſonnages, le Saint des Saints & l'Agneau ſans tâche a bien voulu la confirmer par ſon propre Sang : & ce qui démontre ſans replique que l'incredulité ne peut être que l'ouvrage

du démon, c'eſt que l'excès de la bonté de Dieu eſt preciſément ce qui produit l'excès de la malignité des impies.

Jamais homme ne fut plus impie qu'Antiochus. Il avoit reſolu de reduire en poudre les fondemens de Jeruſalem ; il fut le plus cruel ennemi d'Iſraël, & tout le peuple de Dieu ſentit les traits de ſa barbarie. Il eſt vrai que près de ſa mort il ſe repentit ; mais trop tard, dit l'Ecriture. Impies, prevenez ce moment, retournez à la verité, ou craignez le ſort d'Antiochus. Imitez Eleazar : cet homme reveré de tous les Juifs par ſes vertus, par ſon grand âge, & par ſon attachement inviolable au culte du vrai Dieu, s'étoit acquis une ſi grande réputation, que bientôt il fut en bute à toutes les fureurs d'Antiochus. Ce ſaint homme conſterné de voir l'abomination de la deſolation dans Jeruſalem, s'étoit retiré dans un deſert où il vivoit en ſerviteur fidele, édifiant & encourageant les ſiens contre l'ennemi de la Loi. Enfin Eleaſar mepriſa les menaces & les promeſſes de l'Envoyé d'Antiochus : il n'écouta qu'avec horreur les conſeils empoiſonnez de ſes propres amis, gens foibles & timides, toujours prêts d'apoſtaſier pour ſe mettre en faveur : Rien ne put ébranler l'homme de Dieu, il

périt ſous les coups, & ſa perſevérance couronna ſon martyre.

J'ai parlé des effets importans du bon & du méchant exemple : la fermeté d'Eléazar ſanctifia les Machabées comme la converſion de Saint Paul fit des millions de Chrétiens. Examinez cette parité d'évenemens dans l'ancienne & dans la nouvelle loi. La naiſſance du Chriſtianiſme ne fut qu'un martyre continuel ſous le regne des tyrans, & quoi de plus édifiant que la fin des Machabées ſous le regne d'Antiochus ? quoi de plus touchant que de voir ſept freres s'immoler courageuſement à la foi ? En vain Antiochus met tout en œuvre pour ſéduire leur mere deſolée, & pour la déterminer à ſauver du moins les jours du dernier de ſes fils : Ennemie qu'elle eſt des faux dieux, cette ſainte mere exhorte elle-même ſon ſeptiéme fils au ſupplice. Elle le voit mutiler avec ce courage mâle que nous admirons dans nos martyrs. Ceux-ci étoïent ſoûtenus par le Sang de Jeſus-Chriſt, & cette femme héroïque encore aſſez loin de la loi de grace, n'étoit ſoûtenue que par ſa foi : Enfin cette ſainte femme, que j'oſe appeller Chrétienne même avant le Chriſtianiſme, ſent toutes les douleurs de ſon fils, elle meurt de tous ſes maux ; tant de fermeté paroît au-

deſſus de la nature ; mais quand Dieu parle, la nature ſe taît.

Parlez donc, Seigneur, parlez au cœur de nos jeunes Antiochus. Leurs paſſions ſont leurs faux dieux, éteignez-en le feu avec les eaux de votre grace : tirez-les de cette fournaiſe auſſi ſains qu'Ananie, Aſarie & Miſaël : préſervez-les des faux prophêtes, des Jeſabels du ſiecle, & de la foſſe aux lions. Faites de nos ambitieux autant de Mardochées. Que les cœurs ébranlez, & les eſprits vacillans deviennent des Eléazars. Briſez l'idole de Dagon dans le cœur du vindicatif & de l'avare. Que la mere de Moïſe redouble la foi d'une femme Chrêtienne. Que la mere des Machabées éclaire tant de Chrêtiennes Idolâtres qui ne ſongent qu'à faire de jolies poupées de leurs enfans : Qu'Eſther apprenne à une femme circonſpecte le moyen de ramener ſon mari à la douceur, à l'équité, à la religion : enfin que l'exemple de Judith nous confonde tous ſur notre peu de zele pour cette ſainte Maiſon dont Jeſus-Chriſt eſt l'Architecte, *fundata ſuper petram.*

Saint Matthieu me paroît autant Prophête en cet endroit qu'Iſaïe étoit Evangeliſte en parlant de la Paſſion de Jeſus-Chriſt *deſcendit pluvia, &c.* Tous les arti-

cles de notre foi ont été attaquez ſeparement & avec toute la fureur qu'on peut imaginer. Un grand nombre d'Hereſiarques ont fait un monde d'Heretiques : tous ſont armez de ſubterfuges & de ſophiſmes : ils ont apellé à leur ſecours toute la malice de l'incredulité & l'autorité des Princes de la terre pour abattre la Maiſon de Dieu : ſuivez les évenemens depuis Simon le Magicien juſqu'à Socin ; & après avoir parcouru cet intervalle de plus de quinze cens ans, reflechiſſez à l'état actuel de l'Egliſe, vous la trouverez toujours attaquée & toujours triomphante : vous trouverez toujours la veritable orthodoxie dans toute ſa pureté, dans toute ſon integrité. Que ſont devenus les Ariens, les Neſtoriens, les Macedoniens, les Manichéens, les Pelagiens. Paſſez aux Iconoclaſtes, aux Viclefs, aux Hus, & aux derniers Hereſiarques qui ont renouvellé un mélange d'erreurs : partout vous reconnoîtrez la debauche, l'orgueil, l'entêtement, la malignité, l'extravagance & l'impoſture. Liſez ce que les Saints Peres ont écrit contre toutes ces erreurs ; liſez les conciles œcumeniques qui ont decidé les queſtions, vous ſentirez par le dogme & par la morale que hors de la catholicité il n'y a point de ſalut, & que l'Egliſe

eſt inébranlable parce que Jeſus-Chriſt lui-même en a jetté les fondemens : *fundata ſuper petram.*

Saint Auguſtin devoit être d'une grande utilité à l'Egliſe : ſa mere le convertit, & l'offre à Dieu comme avoit fait la mere de Samuel. Nos Rois devoient être très-Chrétiens. La Reine Clotilde, quoiqu'élevée parmi les Ariens, conſerve ſa Religion dans toute ſa pureté ; elle convertit Clovis, & la France devient le plus ferme appui de la Foi. Mais je deviendrois diffus : je me reduis donc à deux exemples de converſion qui ſont l'ouvrage immediat de Dieu, Deux ans après la mort de Jeſus-Chriſt, Dieu dit à Saint Paul pourquoi me perſecutez-vous ? *cur me perſequeris* ? Plus de trois cens ans après il aſſura Conſtantin de la victoire par le ſigne de la Croix, *in hoc ſigno vinces* : reliſez ce que j'en ai dit dans ma preface. Saint Paul, Conſtantin, & Clovis ont peuplé le monde de Chrêtiens : voilà la grace & la correſpondance à la grace. Quel étoit Saint Paul lors de ſa converſion ? l'un des plus beaux genies de ſon ſiecle ; ſes écrits en font foi : il étoit le plus cruel ennemi du Chriſtianiſme naiſſant : il alloit à Damas pour enlever tout ce qu'il y avoit de fideles : on le regardoit comme l'Apôtre de la Synagogue,

& la loi de Moïſe étoit ſon unique loi : mais ſon incredulité ne venoit point de ſes mœurs. La patience de Saint Etienne l'avoit ébranlé ſans le convertir : Enfin à la voix de Dieu il eſt terraſſé près de Damas : tout à coup il ſe trouve aveuglé par les divins rayons du Soleil de Juſtice, & après cet aveuglement de trois jours il devient le flambeau de la verité. Un fameux Predicateur, je crois que c'eſt le Pere de la Rue, a dit que ſi Saint Paul devoit tout à la Foi, la Foi devoit beaucoup à Saint Paul.

Je dis pour la derniere fois aux Incredules : la converſion de Saint Paul & de Conſtantin n'eſt pas le fruit du bon exemple, d'une lecture chrétienne, d'une converſation édifiante & inſtructive, ni de l'habileté d'un docteur perſuaſif : ce n'eſt pas le fruit des ſermons des Apôtres ni la meditation de l'Evangile : ce n'eſt pas l'ouvrage de Jeſus-Chriſt converſant encore parmi les hommes, inſtruiſant les hommes, expliquant ſa loi : confondant les docteurs, faiſant tous les jours des miracles en leur preſence : c'eſt donc l'ouvrage de Jeſus-Chriſt Dieu fait homme, mort & reſſuſcité, aſſis à la droite de ſon Pere, & que Saint Paul aimoit à perſecuter dans la perſonne de ſes Diſciples, *cur me perſequeris* ? Auſſi Saint Paul

a t'il grand ſoin de publier le miracle de ſa converſion, & la divinité de ſa miſſion dans ſa premiere lettre aux Galates, *Paul Apôtre, non de la part des hommes, ni par aucun homme, mais par Jeſus-Chriſt & Dieu ſon Pere.* Il eſt donc vrai que la converſion de Saint Paul, & celle de Conſtantin, viennent immediatement de Dieu. Dieu a parlé comme il parloit à Moiſe. Reuniſſez ces miracles avec tout ce que je vous ai fait lire depuis Abraham juſqu'à nous : liſez, reflechiſſez, ramaſſez, combinez & concluez. Qu'oppoſe-t-on enfin à tant d'évidence ? le ſoûrire moqueur d'une poignée de libertins qui s'imaginent qu'il eſt du bon air de faire les impies. Mais aſſurement il n'eſt point de vrais incredules.

Deux grands Prélats nous ont découvert les veritables cauſes de l'irreligion. Parmi le peuple, dit M. Flechier, on n'eſt Chrétien que par hazard, & non point par reflexion. Voilà ce que produit l'ignorance. Comment, dit M. Boſſuet, accoutumer des eſprits corrompus à la regularité de la religion chrétienne, chaſte, ſevere, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens inviſibles ? voilà l'objet de la moleſſe. Il eſt donc unanimement avoué par les Poëtes, par les Orateurs, par les Docteurs, & par tous

les Moraliſtes qui ont lû qu'il n'eſt point de vrais Incredules. On ne mepriſe la religion que parce qu'on ne la ſait pas : on la fuit parce qu'elle eſt ſainte : on hait Jeſus-Chriſt parce qu'il nous a trop aimez : mais à la fin tout le monde le reclâme.

Libertins, écoutez Desbareaux votre chef. Vous ſavez les ſcandales de ſa vie, & vous ſuivez l'impieté de ſa morale : meditez auſſi ſes heureuſes diſpoſitions aux appoches de la mort. Heureux ſi ſon ſonnet, le plus bel ouvrage que j'aye lû, vous inſpiroit les tendres ſentimens d'une contrition parfaite.

Grand Dieu tes Jugemens ſont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner ſans bleſſer ta Juſtice.

Je ſens que la grandeur de mon iniquité
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice :
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta clemence méme attend que je périſſe.

Contentes ton deſir puiſqu'il t'eſt glorieux :
Offenſes-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il eſt tems ; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit.
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt.

L'exemple de Desbareaux conduit à bien des reflexions differentes. Il eſt vrai qu'il eſt propre à ſoûtenir ceux que leurs mauvaiſes habitudes pourroient jetter dans le découragement : mais auſſi ces miracles de la grace ne ſont pas communs, & quand on a toujours vécu ſans foi, on meurt ordinairement ſans eſperance. Il faut compter ſur la miſericorde de Dieu, donc il ne faut pas lui déclarer la guerre. Executons ſes ordres, & qu'une curioſité impie ne nous porte pas à vouloir penetrer ſes ſecrets. Ne regardons pas trop fixement le ſoleil, n'approchons pas trop de l'arche d'alliance, n'approfondiſſons pas nos myſteres. Un homme diſcret ne cherche point à ſavoir ce qu'on lui cache, & un homme docile & rangé n'eſt jamais incredule, parce que l'orgueil & le libertinage ſont les ſeules cauſes de l'incredulité. Vouloir ſoutenir une theſe contre Dieu ſur la verité des myſteres, ce n'eſt pas ſeulement manquer de foi, c'eſt manquer de raiſon, c'eſt ruiner la ſubordination, c'eſt vouloir meſurer le fini ſur l'infini : & cette extravagance bleſſe également les loix écrites, & la loi naturelle. Il ſuffit d'avoir le ſens commun pour ſentir que toutes les horreurs d'une conduite déplorable, & que des ſen-

timens erronez ne peuvent pas ſe diſculper par l'incompréhenſibilité de nos myſteres. L'homme ne doit pas être auſſi puiſſant & auſſi ſavant que Dieu. Mais quand le vice a gâté le cœur, la cangrene va bientôt juſqu'à l'eſprit : & par degrez l'Impie ſouhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. *Dixit inſipiens in corde ſuo, Non eſt Deus.*

Tout ce treiziéme pſeaume peint trait pour trait les hommes dont je viens de parler ſous les noms differens de Déiſtes, Incredules, Impies de profeſſion, eſprits forts : qu'on ne s'y trompe pas, ils ſont tous de la même claſſe. Le Pervers ſe dit donc au fond de ſon cœur, il n'y a point de Dieu. En effet ajoute David, Dieu n'aime que les hommes vertueux : qu'on ſuive de près les Impies, il n'y pas un d'eux qui pratique la vertu. Ils ſont corrompus juſqu'au fond de l'ame: ils ne font, ils ne diſent, ils ne liſent, ils ne meditent que tout ce qui peut nourrir leur perverſité: *facti ſunt abominabiles in ſtudiis ſuis*: ils vivent dant le trouble & dans une malédiction continuelle, ils ne connoiſſent point la paix interieure, ils ne craignent point Dieu. Ne les verrai je jamais rentrer en eux-mêmes, dit le Seigneur. Ne m'invoqueront ils jamais ? Sont-ils donc faits pour n'aimer que l'iniquité ?

niquité ? Voilà préciſement quels ſont ces Docteurs qui veulent argumenter ſur nos myſteres. Ils feroient bien mieux de ſuivre le conſeil que Socrate donnoit à Ariſtodeme. Quelle honte pour un Impie de ſe voir confondu par un Payen. Non Dieu ne ſe plaît que dans l'ame des Juſtes, il ne ſe manifeſte qu'à eux, *Dominus in generatione juſta eſt.*

Si ce pſeaume eſt propre à nous inſpirer une ſainte horreur pour le commerce des impies, le quatorziéme n'eſt pas moins énergique pour nous faire aimer la vertu. Qui montera ſur cette montagne qui nous figure le thrône du Trés-Haut ? Ce ſera, dit le Prophéte, celui qui conſerve ſon innocence, qui aime la juſtice, & qui la rend à tout le monde. Ce ſera celui qui aime la verité, qui ne veut tromper perſonne, qui ne fait aucun tort à ſon prochain, & qui n'aime pas même qu'on en parle mal : celui qui abhorre les pervers & qui honore les hommes craignant Dieu : celui qui hait la fraude & les petites ruſes qui ne tendent qu'à tromper les hommes ſimples : celui qui aime à ſecourir les malheureux : enfin ce ſera celui qui ne ſonge pas à groſſir ſes tréſors par l'uſure, qui eſt fort éloigné de vendre la juſtice, & qui protege toujours la probité. Un homme de ce carac-

tere ne perira jamais, *non commovebitur in æternum*. Pour un *Impoſteur* comme David, il me paroît que cette morale eſt aſſez pure.

Le contraſte que ce ſaint Roi nous propoſe dans ces deux pſeaumes devroit bien ramener ces fades raiſonneurs qui font les eſprits forts. Si une mauvaiſe éducation, le méchant exemple, ou de funeſtes habitudes les ont pervertis, qu'ils penſent du moins qu'il reſte encore au fond de leur ame un germe de vertu. Qu'ils faſſent avec moi cette derniere reflexion : c'eſt par-là que je finis ce qui les concerne. Je ſuppoſe que de l'autre bout du monde on amene en France un payen de deux ans : on commencera ſans doute par le baptiſer pour aſſurer ſon ſalut, après quoi on le fera élever par des gens choiſis qui ne lui parleront que de la qualité d'honnête homme : on lui dira qu'étant né dans le fond de l'Amerique, le Roi a bien voulu lui tenir lieu de pere, & qu'il ne ſauroit lui marquer aſſez de reconnoiſſance & de reſpect. Enſuite on lui apprendra ce que c'eſt que la verité, la probité, l'humanité, la raiſon, la ſubordination. Bien tôt il comprendra de lui-même par tous les miracles de la nature qu'il y a un Etre ſuperieur, & il ne penſera ja-

mais à cette folle chimere que j'ai appellé l'athéïſme.

A meſure que ſa raiſon ſe formera, on lui propoſera des principes de ſageſſe, afin qu'il ſe faſſe un plan de vie, & une maniere de penſer qui puiſſent le conduire plus ſûrément à une heureuſe fin : on lui fera comprendre qu'il y a deux chemins tout differens qui aboutiſſent l'un à la perfection, & c'eſt le ſentier de la vertu : l'autre au mépris & à l'indignation, & c'eſt le grand chemin du vice. Je crois que c'eſt-là la premiere leçon du catéchiſme de la nature. Dans cette hypotheſe, notre étranger eſt Chrétien par haſard, mais il ne l'eſt pas encore par reflexion. Bien-tôt après on lui remplira l'eſprit & le cœur de tout ce qui regarde l'ancienne loi : on lui fera remarquer ſur la carte que dans l'Arabie Petrée, il y a une montagne qu'on appelle Sinaï : que ce fut là que Dieu dicta à ſon ſerviteur Moïſe les ſaintes loix qui devoient regler la conduite des hommes : on lui fera ſentir toutes les beautez des pſeaumes de David : on lui expliquera toutes les prophéties : enfin on le conduira depuis Abraham juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, juſques-là il n'y a point d'Evangile, & c'eſt ma ſuppoſition.

Je crois qu'alors il faut tâter les ſentimens du jeune homme, & je ſuis très-convaincu qu'à la premiere lecture des deux pſeaumes que je viens de citer, il ſera penetré d'une grande horreur pour les impies, & d'une grande veneration pour les hommes vertueux : aprés cette premiere impreſſion on lui mettra ſous les yeux un formulaire de toutes les manieres de penſer, & des ſiſtêmes differens de religion que les hommes ſe ſont faits depuis la création du monde. A coup ſûr il ne reſtera pas Payen, non-ſeulement à cauſe de ſon baptême, puiſqu'il l'ignore, mais parce qu'il ſentira le parfait ridicule du Paganiſne. Il ſera charmé du décalogue, mais les Juifs lui feront horreur : d'ailleurs il voudra ſavoir quel étoit celui qui faiſoit l'attente des Nations. Reſte donc à devenir s'il ſe fera Chrétien ou Muſulman. C'eſt ici le moment de lui annoncer ſon état & de le penetrer de la verité & de la ſainteté de notre Religion. Au premier quart-d'heure il comprendra toute l'extravagance du Mahométiſme : il reconnoîtra dans Mahomet un audacieux de la lie du Peuple, qui ne ſachant ni lire ni écrire fit un pot pourri de toutes les Religions pour ſe faire des ſectateurs, qui pour plaire aux Juifs & aux Chrétiens regar-

doit Moïſe & Jeſus-Chriſt comme de grands Prophétes, & qui plus de ſix cens ans après la publication de l'Evangile, compoſa ce tiſſu d'abſurdités que nous liſons dans l'Alcoran.

Au contraire quand il ſentira la ſublimité de cette filiation merveilleuſe de l'ancienne & de la nouvelle loi : quand il combinera les miracles qui leur ſont communs : quand il verra que depuis Abraham juſqu'à nous toutes les prophéties ſe trouvent accomplies litteralement : quand il refléchira à la ſainteté du decalogue & de l'Evangile, à la punition des Juifs, & à la foi de nos Martyrs inſpirés de Dieu comme les Prophétes : alors penetré juſqu'au fond de l'ame, fortifié par une bonne éducation contre l'exemple des impies, & aguerri par les vains efforts des hereſiarques contre la malignité des Incredules, il reſtera toujours inébranlable dans ſa foi, & jamais on ne le verra ſe revolter contre Dieu par l'incomprehenſibilité de nos myſteres. Femmes du monde, je tremble pour vous : peut-être ne ſaviez-vous pas un mot de ce que vous liſez depuis une heure, apprenez donc pour vous-mêmes ce que vous êtes neceſſairement obligées d'apprendre à vos enfans. Je paſſe à ceux que des préjugez funeſtes ont dé-

terminé à s'éloigner de nous.

Les Héretiques ſauvent un peu plus les apparences que les incrédules : du moins en pluſieurs Païs ils ont leur culte & leur aſſemblée, ils ſont un corps. On voit même parmi eux quantité de gens d'un fort grand merite. Il faut en convenir, c'eſt un très-grand malheur d'avoir à combatre les préjugez de la naiſſance & de l'éducation : cette premiere reflexion doit bien piquer notre reconnoiſſance. Mais ce qui excuſe un peu les Heretiques marque encore plus la réprobation des Héreſiarques : cent inventeurs de Secte ont fait cent millions de Sectateurs. L'Héretique eſt un aveugle né qui ne connoiſſant pas le prix de la lumiere ne dit jamais à Dieu, *Domine, fac ut videam* : mais l'Héreſiarque eſt un empoiſonneur public qui ſe fait honneur de diſtiler ſon venin dans tous les coins du monde, & comment ne réuſſiroit-il pas? Les libertins aiment la voie large, les eſprits foibles courent après les nouveautés, les ignorans admirent ce qu'ils n'entendent pas, les Princes aiment mieux le menſonge qui les flatte que la verité qui les bleſſe : de là le progrés étonnant de cent erreurs capitales qui n'ont d'autres fondemens que l'orgueil, la debauche, la cabale & la rebellion.

C'eſt ainſi que le vice accoutume les hommes à croire ce qui n'eſt pas ſuſceptible de crédibilité.

J'ai lû avec attention ce qui concerne toutes les hereſies : nous en avons de fort beaux traitez. Je n'ai trouvé dans aucun Hereſiarque d'autres motifs que la folle eſperance de ſe faire un grand nom en devenant chef de parti, ou de s'affranchir d'une morale trop gênante. C'eſt s'illuſtrer à la façon d'Eroſtrate. Mais ces gens-là étoient-ils envoyez de Dieu, quelles preuves nous ont-ils donné de leur miſſion, que comprend-t'on à leur dogme & à leur morale ? qu'elle gloire prétendoient-ils procurer à Dieu ? quels moyens de ſalut vouloient-ils procurer aux hommes ? ce n'eſt pas-là ce qu'ils cherchoient : le libertin a voulu vivre à ſon gré, l'orgueilleux a voulu faire le bel eſprit : voilà les ſeuls principes de toutes les hereſies.

Je me reſtreins à parler de Calvin & de Luther, parce que c'eſt aujourd'hui ce qui intereſſe le plus l'Europe. Ceux qui voudront ſe mettre ſagement au fait des anciennes héreſies, peuvent recourir au texte, & lire les Peres qui ont écrit contre. Luther étoit contemporain, concitoyen, & de mêmes ſentimens que Zuingle : tous deux renouvellerent les erreurs

des Vandales & de Wiclef. Quand Luther ſe revolta contre Leon X. ſur le prétexte frivole d'une publication d'indulgences, toute l'Allemagne ne prévoyoit pas qu'un homme ſi vil & ſi téméraire lui cauſeroit tant de troubles, & lui couteroit tant de ſang. Luther flatté de ſes premier ſuccès, enflé de ſon ſavoir, & ſoutenu de la protection de quelques Princes s'érige enfin en Légiſlateur : on compte juſqu'à trente-neuf eſpeces differentes de Lutheriens. J'ai vécu prés de quatre ans avec eux, je n'en ai pas trouvé quatre de même avis : cependant ce moine apoſtat qui veut renverſer notre dogme & pervertir notre morale, remplit toute ſa nation d'abſurditez, & par une double apoſtaſie il enleve une Religieuſe & l'épouſe. Voilà l'Apôtre des Allemands Lutheriens. Il faut pourtant convenir que de toutes les hereſies, le Luthéraniſme eſt celle qui approche le plus de la Catholicité.

Calvin auſſi entreprenant, auſſi orgueilleux, & plus entêté que Luther ſe nourrit l'eſprit dans ſa jeuneſſe de lectures dangereuſes, il renouvelle les erreurs des Iconoclaſtes & des Huſſites, il y ajoute cent horreurs qui font frémir ; il ruine abſolument le merite des bonnes œuvres & le libre arbitre : il ſoutient la predeſtination

prédeſtination phyſique même, *ante præviſa merita*, par conſequent il ouvre la porte à tous les vices, & rend inutile toute vertu. En verité il n'eſt guére poſſible de lire de ſang froid l'impieté de ſa doctrine : pour moi je me recrie à chaque mot,

Voilà je vous l'avouë un abominable homme.
(*Moliere.*)

Auſſi la plûpart de ſes principes ſont-ils déſavoués de ſes Sectateurs : ils ſuivent donc une religion qu'ils n'entendent pas, & n'en gardent que ce qu'il faut pour vivre toujours dans la revolte.

Il n'y a preſque plus de Calviniſtes dans le monde : les Luthériens ne ſauroient les ſouffrir, mais ils ſont également ennemis de la Papauté, pourquoi ? c'eſt que les uns & les autres ſont des rebelles qui ne veulent point reconnoître d'autorité legitime ; mais c'eſt de leur part une preuve convainquante qu'ils ſentent la folie de leur égarement. Ne reconnoître ni chef ni déciſions, c'eſt vouloir établir un Gouvernement Anarchique où tout le monde eſt maître, c'eſt abolir toutes les Loix, c'eſt admettre tous les crimes. Plus de regles, plus d'ordre, plus de ſubordination : La vertu ſera punie & le

vice recompenſé par les plus forts ? il faut ſupprimer toute juſtice. De tels dogmes blessent ſi fort la raiſon, qu'ils ne meritent pas de raiſonnement.

Les Lutheriens ſe parent du beau titre d'Evangeliques, & les Calviniſtes du titre impoſant de Reformez, ils ſont également compris ſous le nom de Proteſtans. Mais chez les uns & les autres nous trouvons une reforme trés-dépravée, & l'Evangile fort mal interprêté. Ils nient l'infaillibilité de l'Egliſe, parce qu'ils ne veulent pas ſe ſoumettre à l'autorité des Conciles œcumeniques : Cependant dans les matieres les plus triviales, il faut des Juges qui decident les queſtions. La juſtice habite en Dieu, elle eſt émanée immediatement de lui ; il a établi des Juges ; nous avons des Loix ; & quand il naît des conteſtations, il faut neceſſairement les faire décider par ceux qui ſont revêtus d'un pouvoir legitime. Voilà la regle de tout l'univers. Une regle ſi ſage a bleſſé deux fanatiques, gens ſans miſſion, ennemis du bon ordre, & perturbateurs de toute la Chrétienté, & ils ont trouvé le ſecret de ſe faire des ſectateurs puiſſans en Europe, par la ſeule raiſon qu'ils ont flatté la corruption des hommes par la débauche ou

par le faux bel eſprit.

Tout homme qui ne veut pas s'aſſujettir aux regles eſt enfermé comme un fou, ou puni comme un ſéditieux : auſſi quelques hereſiarques ont-ils fait une fin bien tragique. Qu'un Calviniſte ait un procès civil pour une bagatelle, il conſulte ſa cauſe, il communique ſon titre, il ſollicite ſes Juges, il demande jugement ; ſi ce titre n'eſt pas clair, on l'interprete ; & quand la choſe débattue eſt décidée en dernier reſſort : on n'y revient plus. Si cette Juriſprudence eſt la loi univerſelle de tous les Peuples dans les matieres les moins importantes, par quels prétextes les Proteſtans oſent-ils ſe ſouſtraire à cette regle generale dans tout ce qui nous intereſſe le plus ? J'ai trouvé dans quelques écrits des plus celebres Calviniſtes qu'on pouvoit interprêter l'Evangile par le ſentiment particulier ; c'eſt-à-dire, que chacun ſera juge dans ſa propre cauſe. Je ne crois pas que depuis qu'on a inventé l'art d'écrire, on ait jamais hazardé une propoſition auſſi abſurde. Auſſi voyons-nous tous les jours qu'un Proteſtant, d'ailleurs homme doux, poli, officieux & reglé, devient comme un furieux quand on parle Religion. Il commence par ſe déchaîner contre le

Pape; bientôt après il attaque les Sacremens & l'Egliſe, & il mettroit volontiers Calvin en paralelle avec ſaint Paul.

Pour moi qui ne connois guere l'emportement, je lui réponds de ſang froid & avec le zele le plus deſintereſſé, qu'il doit au plûtôt abjurer toutes les erreurs du Calviniſme: que ſi l'un de ſes peres a eu le malheur de ſe livrer aux nouveautez qui infectoient une partie de la France, ce fut l'effet pernicieux d'une ſéduction dont il ne doit pas ſe rendre complice par entêtement: qu'il doit par préference à tout ſavoir ſa Religion, & ſe ſoumettre à la déciſion des points conteſtez, que tous les Proteſtans ſe ſont ſoumis aux quatre premiers Conciles generaux; qu'ils ne ſe ſoumettent pas aux autres par un pur eſprit de revolte, & que le Proteſtant qui depuis le Concile de Trente ne rentre pas dans l'unique voye qui mene au ſalut, ajoute le crime de la rebellion au malheur de l'égarement.

Des circonſtances fâcheuſes déterminent ſouvent la volonté des plus grands Rois. En 1598. Henri IV. permit aux Calviniſtes l'exercice public de leur Religion. Louis XIV. répara ce grand malheur en 1685. & grace à ce grand Roi,

bientôt il ne reſtera pas un Proteſtant parmi nous : mais enfin il en eſt encore. J'en honore quelques-uns, & je les plains. La paix de Weſtphalie & de Munſter plus favorable encore aux Luthériens que l'Edit de Nantes ne l'avoit été aux Calviniſtes, doit bien réveiller l'attention des Souverains, quand quelque eſprit audacieux & broüillon viendra débiter un nouveau fanatiſme.

Quelle mortification pour ceux qui aiment de bonne foi la Maiſon de Dieu ! Nous voyons en Allemagne exercer tour à tour dans la même Egliſe le Luthéraniſme & la Catholicité. L'Evêché d'Oſnabrug devint alternatif entre les Lutheriens & les Catholiques, par le fameux Traité entre l'Empire, la Suede & les Proteſtans. Adorons les decrets de Dieu qui a ſouffert dans tous les tems que les pervers affligeaſſent ſon Egliſe : mais plus l'héreſie a fait de ravages, plus les Princes doivent ſévir contre les novateurs.

Rien ne me paroît plus extraordinaire que de voir des Calviniſtes s'appeller Reformés. Je ne ſai pas en quoi ils faiſoient conſiſter cette prétendue réforme. Supprimer l'autorité & la ſubordination pour ſubſtituer l'indépendance ; nous ôter le libre arbitre, le mérite des

bonnes œuvres, & les Sacremens ; conteſter le pouvoir de la ſainte Vierge ; nous priver de l'interceſſion des Saints & du portrait de Jeſus-Chriſt : Ce n'eſt aſſurement pas réformer les Chrétiens, c'eſt vouloir annuller le Chriſtianiſme. C'eſt un monſtre dans la Langue Françoiſe d'appeller Réforme la doctrine de Calvin, le feu & l'eau ne ſont pas plus oppoſez. Tout réformateur eſt un homme qui ajoute un degré de vertu à la premiere inſtitution : Mais appeller Calvin Réformateur, c'eſt vouloir que le menſonge & la verité ſoient termes ſynonymes.

Plaignons ceux qui ont eu le malheur de nous quitter. Nous avons perdu d'excellens ſujets, dont le zele & l'érudition auroient fait honneur à la Religion Chrétienne, & qui n'ont pas eu la force de reſiſter aux nouveautez qui ont partagé l'Europe depuis deux ſiecles. Abadie, ſon nom fait ſon éloge, Abadie qui avoit tant de feu pour la cauſe commune, & qui a ſi bien connu l'excellence du Chriſtianiſme, Abadie qui m'a appris à raiſonner ſur la Religion nous eſt pourtant échappé. Funeſtes préjugez, progrès fatal de l'hereſie, quels ravages n'avez-vous pas faits en France, en Allemagne, en Angleterre, & dans tout le Nord ?

L'Arianiſme n'en fit pas plus dans tout l'Orient. Dès qu'une fois les paſſions des Princes ſe trouvent flattées par le dogme impoſteur des pervers, ils épouſent l'erreur, ils la protegent, leurs Sujets les imitent, & des verités profeſſées unanimement pendant quinze ſiecles, & confirmées par tous les Conciles, ont moins de force pour ramener les hommes dans la voie, que le menſonge n'en a trouvé tout à coup pour les plonger dans le precipice. Pourquoi cela ? Dès que le cœur eſt corrompu, la verité ne peut preſque plus rien ſur l'eſprit.

On ne trouvera point dans ſix Conſiſtoires de Lutheriens le même dogme rendu ou entendu de même façon ; ils ne ſont point encore convenus entr'eux, ni de ce qu'ils croient, ni de ce qu'ils doivent croire. Le Lutherien & le Calviniſte qui different entr'eux, pour le moins autant que l'un & l'autre different de nous, ſe ménagent dans leurs Ecrits & dans la Chaire, & réuniſſent leurs forces contre la Catholicité. Image naturelle des enfans dénaturés qui abandonnent leur mere, & font contr'elle une ligue offenſive & défenſive avec ſes ennemis. Quand je n'aurois pas pour moi vingt argumens concluans, cette ſeule affectation des Proteſtans, de réunir leurs armes

contre nous me demontreroit le ſentiment qu'ils ont de notre ſuperiorité & de leur foibleſſe. Tous les ennemis de la Religion n'ont jamais ſervi qu'à manifeſter ſon excellence.

Avec gens qui ont de l'eſprit & même de la politeſſe parlez peu de dogme ſi votre miniſtere ne l'exige pas : on commence par s'échauffer, bien-tôt on ne raiſonne plus. Heureux même ſi l'aigreur ne ſuccede pas à la politeſſe ! Irez-vous demander aux Proteſtans ſi leurs peres n'ont pas crû pendant quinze ſiecles ceque nous croïons & dans le même ſens que nous le croïons : quelle étoit la vocation & la miſſion de ces deux *Prophétes* qui ſont venus pour nous reformer ? Leur direz-vous que la foi n'étant qu'une, il eſt néceſſaire de conclure que l'un de ces deux hommes qui ont debité des préceptes tout differents ſur les mêmes points, ait erré ? Prenés garde à vous, Calvin & Luther vous traiteroient bientôt d'homme ſéditieux ou de viſionaire.

Je ne combattrai point ici tour à tour le Luthérien & le Calviniſte ; la controverſe n'entre point dans mon plan. D'ailleurs ne voulons-nous pas tous le ſalut des uns & des autres ! La reprobation des damnés ajoûte-t-elle quelque choſe à la felicité des Elûs ? Et que nous donne-t-on

pour dire ce que nous diſons ? Pour moi je me croirois fort obligé à un Muſulman, à un Juif, à un Proteſtant qui me démontreroit que ſa Religion eſt plus sûre que la mienne pour la gloire de Dieu & pour mon ſalut. J'épouſerai le dogme de celui qui aura sû me convaincre ; & je ſuis prêt de me laiſſer inſtruire : mais juſqu'à ce que je ſois autrement convaincu que je ne le ſuis, je reſterai, s'il plaît à Dieu, comme tous mes peres dans la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, & je ſuis très-perſuadé que notre foi conduira le monde juſqu'à la conſommation des ſiécles. Enfin je dois faire un homme de bien : un homme de bien doit pratiquer ſa Religion, pour la pratiquer il faut la ſavoir. Je dis donc à tous les Proteſtans ou réunis, ou diviſés, ou ſubdiviſés, quand vous diminuez le nombre des Sacremens & l'efficacité de ceux que vous voulez bien qui ſubſiſtent, vous m'ôtez des moyens de ſalut & vous ne me reformez pas. Quand vous niez la réalité dans le Sacrement de nos Autels, ou que vous l'admettez avec des exceptions de votre fantaiſie, non--ſeulement vous vous privez du ſecours le plus puiſſant que JESUS-CHRIST nous ait laiſſé, ou vous l'affoibliſſez ; mais vous attentez encore à ſa toutepuiſſance. Vous ne con-

cevez pas le tranſſubſtantiation ; mais concevez-vous votre *impanation* ? Concevez vous le flux & le reflux de la mer ? Vous concevez-vous vous-même ? D'ailleurs la Foi n'eſt-elle pas une profeſſion de croire ce qu'on ne ſauroit comprendre ; & les parties du Myſtere que vous recevez ſi differemment , les concevez-vous ? Mais il y a plus ; il eſt phyſiquement impoſſible que je pêche contre Dieu en croyant à la lettre le Texte ſacré : me conviendroit-il d'y apporter des reſtrictions & des modifications ? La preſence réelle ne m'inſpire-t'elle pas plus de reſpect & plus d'amour ? Ma façon de croire eſt donc la plus reſpectueuſe & la plus tendre pour Dieu , & pour moi la plus judicieuſe & la plus utile. Ma foi ſoumet mon eſprit , la participation au Myſtere remplit mon cœur , & Dieu ne demande qu'amour & obéiſſance.

Je continue , & je leur dis : Vous voulez bien me diſpenſer de la Confeſſion auriculaire , il faut convenir que de la part d'un réformateur le procedé eſt obligeant : mais je ne puis profiter de cette indulgence , le texte s'y oppoſe en termes précis. D'ailleurs il y a une efficacité merveilleuſe attachée à ce Sacrement : le dénombrement de mes fautes ,

la honte d'y retomber, une proteſtation ſincere de ne les plus commettre, de nouveaux efforts, & des précautions nouvelles pour en meriter le pardon. De-là l'horreur du peché & la crainte de Dieu, tous moyens de converſion qui me ſont abſolument neceſſaires; cependant vous me les ſupprimez en me reformant. Tous les points de controverſe des Réformateurs ſont de cette qualité, encore ai-je choiſi les plus forts. Ils ont pourtant des ſectateurs.

Dans preſque toutes les maiſons on trouve les portraits du Roi & de la Reine, & l'on me fait un crime de ce que j'ai le portrait de Jeſus-Chriſt dans ma chambre. En bonne foi, Dieu peut-il en juger ainſi? Pour ſuppoſer qu'il le trouve mauvais, il faut commencer par nier l'Incarnation du Verbe, ſans quoi la propoſition ne peut pas être reçûe par un homme de bon ſens non prévenu. S'il y a un Dieu incarné dans le ſein d'une Vierge, mort & reſſuſcité, le Pere peut-il s'offenſer de ce que j'aime à voir ſouvent l'objet de ma foi, & de ce que je reclame la médiation de ſon Fils? puis-je errer quand je reſpecte profondement la Sainte Vierge, quand j'invoque ſes bontez, & quand je ſais quel eſt ſon pouvoir; que ce mot de Saint Auguſtin eſt

beau, il l'appelle la toutepuiſſance ſuppliante. *Omnipotentia ſupplex.* Puis-je errer quand je ſupplie les Saints d'intercéder pour moi, & Dieu croira-t'il que je me fais des Dieux étrangers, parce que je cherche auprès de lui des Patrons que nous ſavons être ſes élûs, ſes favoris, les participans de ſa gloire, & que nous n'invoquons néanmoins que comme ſes créatures? En tout pais ne reſpecte-t'on pas infiniment le ſang des Souverains; n'honore-t'on pas leurs Miniſtres; ne reclame-t'on pas leur bienveillance & leur entremiſe auprés du Maître. Il faut en convenir, toutes ces chicannes font pitié.

Je ſais que rien n'eſt plus précieux, mais que rien n'eſt ſi rare que de mourir vieux avec l'innocence baptiſmale: je ſais auſſi que tout crime doit être expié, que l'expiation doit être proportionnée au crime: divers crimes, divers châtimens; cette regle d'équité eſt obſervée dans tous les coins du monde. Sur cette regle ſouverainement ſage, l'Egliſe toujours infaillible, croit le Purgatoire. O quel ſcandale pour les Novateurs! Mais cet article de ma croyance eſt-il nouveau, eſt-il attentatoire à quelque attribut de Dieu? & n'eſt-il pas infiniment conſolant pour une pauvre creature, qui ayant

toujours vécu en bute aux tentations & aux foibleſſes, a le bonheur de mourir chrétiennement ? eſt-ce donc pour me jetter dans le deſeſpoir qu'on n'admet point le purgatoire, & qu'on refuſe des prieres aux morts ? Que Dieu gagnera-t'il, & que ne perdons-nous point en ne le croyant pas ? je donnerois tout pour la ſanctification de mes ennemis.

Sur tous ces chefs, je crois cette déciſion ſans replique. La Religion infailliblement la meilleure eſt celle qui rend le plus parfait hommage à Dieu, & qui procure à l'homme des moyens de converſion plus sûrs, & des reſſources de ſalut plus efficaces ; qui demande de nous des mœurs plus pures & plus régulieres, & qui nous inſpire autant d'horreur pour le vice que de goût pour la vertu.

Réuniſſez ce que j'ai dit ſur l'établiſſement divin du Chriſtianiſme, ſur la grandeur ineffable de nos myſteres, ſur l'accompliſſement des Prophéties, ſur l'eſpece & le nombre des miracles, ſur l'infaillibilité de l'Egliſe. Penſez à la néceſſité de reconnoître une autorité légitime, d'embraſſer la Religion la plus ſainte, de ſuivre le dogme le plus orthodoxe, dogme décidé ſur les lumieres des plus grands hommes & ſcellé du ſang de tant

de Martyrs : reflechiſſez à l'abſurdité des opinions contraires : liſez enfin avec fruit ce beau paſſage de Saint Bernard, après quoi déterminez-vous. *Nonne Religio ſancta, pura, & immaculata, in qua homo vivit purius, cadit rarius, ſurgit velocius, incedit cautius, irroratur frequentius, quieſcit ſecurius, moritur fiducius, purgatur citius, premiatur copioſius.*

Qu'elle eſt ſainte cette Religion dont le ſectateur fidele vit avec plus de circonſpection, tombe plus rarement, ſe releve plus vîte, ſe conduit avec plus de ſageſſe, reçoit plus de graces, jouit plus parfaitement de la paix interieure, meurt avec plus de confiance, dont les fautes ſont effacées plus promptement, & dont les bonnes œuvres ſont plus ſuperbement récompenſées. Ma traduction eſt fidelle : notre morale eſt-elle sûre ? La raiſon éclaireroit l'eſprit ſi la corruption des mœurs ne rendoit pas le cœur indocile.

J'en dis trop pour ceux qui croient, & trop auſſi pour ceux que la ſeule crainte d'être obligez de vivre mieux a déterminez à ne croire jamais. Je finis donc le raiſonnement par un ſentiment. Dieu ayant déterminé de meſurer ſa juſtice ſur l'abus que nous avons fait de ſa miſericorde, les plus parfaits doivent trembler. Il m'offre tous les jours mille moyens de

ſalut de toute eſpece, & je l'offenſe tous les jours. Que de miſericorde de ſa part, & quel abus de la mienne ! S'il eſt auſſi ſevere au jour de ſes vengeances qu'il eſt miſericordieux pendant mon exil, combien ne dois-je pas redouter ſa juſtice ? Cette idée pourroit jetter les moins imparfaits dans la conſternation & dans une eſpece de deſeſpoir. Mais Dieu qui a tout prévû nous a fait une loi de l'eſperance, & cette loi nous ſoutient : il fait plus, il nous apprend lui-même à déſarmer ſa colere. Reparez les deſordres de votre vie par les bonnes œuvres. Incredule, eſſayez-en, pendant ſix mois ; ſi après cette épreuve vous n'êtes pas bon Chrêtien, je vous permets l'Athéiſme. O que cette attention, que cette derniere marque de bienveillance de la part d'un Dieu ſi ſouvent offenſé eſt ſelon moi une admirable preuve de l'excellence de ma Religion ! Je ne puis mieux conclure ce que j'ai dit des Incredules & des Proteſtans, que par cette penſée de Paſcal, voici ſes propres termes : *Je ne dis pas ceci par le zele pieux d'une devotion ſpirituelle, je prétends au contraire que l'amour propre, que l'interêt humain, que la plus ſimple lumiere nous doit donner ces ſentimens.*

Le Pere Cheminais a eu raiſon de dire

que les plus juſtes d'entre nous ſont les moins coupables. En effet, nous avons tous des inclinations au mal qui augmentent par l'habitude & par la perſeverance au peché. Chaque penchant au mal a ſes pretextes, & nous aimons nos défauts. Défions-nous de l'amour propre, c'eſt un impoſteur. Que la charité nous couvre toujours les défauts d'autrui, & que la juſtice nous découvre toujours les nôtres. Ne ſoyons pas aſſez ſots pour en tirer vanité, ce ſeroit nous couronner de notre propre honte. Enfin nous ſommes forcez de convenir qu'il eſt juſte d'expier nos fautes, c'eſt même s'élever au-deſſus d'elles que de les avouer avec courage pour les reparer, & ſouvent on en tire autant de fruit que des plus belles actions : c'eſt-là le miracle de la penitence. Vous qui êtes encore dans la tendre jeuneſſe, mettez à profit cet âge heureux où l'habitude n'eſt point un obſtacle à la converſion. A meſure que vous avancerez, ſongez qu'il eſt de la prudence d'un homme ſage d'apporter le remede au ſecond mal quand il n'en reſte plus pour le premier ; & à tout âge, en tout état, ſauvez-vous pas les bonnes œuvres.

Vous ſavez comme moi, & c'eſt encore une délicateſſe de notre Langue, que bonnes actions & bonnes œuvres ne ſont pas

pas termes ſynonymes. Une bonne œuvre eſt toujours neceſſairement une bonne action, & une bonne action n'eſt pas toujours abſolument une bonne œuvre; l'une eſt du reſſort de l'honnête homme; l'autre eſt du reſſort de l'homme de bien. Au motif de l'humanité & de la bonté, ajoûtez celui de la charité, & la bonne action devient une bonne œuvre.

On dit que l'eſprit fait moins de fautes que le cœur; mais il eſt toujours vrai qu'il échappe à l'un & à l'autre une infinité de foibleſſes & d'égaremens. Faiſons entrer de bonnes œuvres en compenſation : Serions-nous pardonnables de ne pas profiter d'un remede auſſi facile & auſſi sûr? Un grand homme croïoit n'avoir point vécu le jour pendant lequel il n'avoit fait du bien à perſonne; mais en general il eſt peu d'hommes capables de faire une bonne action ſans témoins. Les actions qui ont cauſé du repentir doivent être d'une grande inſtruction : mais le repentir ne ſuffit pas, il faut reparer le mal, & on ne peut le reparer que par les bonnes œuvres. L'aveu ſincere, le tendre repentir, & la reparation exacte de nos fautes ſont les trois parties de la penitence.

De toutes les bonnes œuvres il n'en eſt point de plus aiſée ni de plus meritoire

que l'aumône. Dieu par une tendre condeſcendance pour notre foibleſſe offre aux riches ce moyen de ſalut qui ſupplée en quelque façon au peu d'uſage qu'ils font des choſes ſaintes. On croit dans le monde que le don de la longue méditation, des prieres ferventes, des ſaintes lectures, & de la frequentation des Sacremens, eſt le don des parfaits. Une funeſte crainte de ſe trop gêner ſi l'on ſe tournoit à la vertu, en produit le retardement. Que fait Dieu en faveur du mondain & du riche pour le ramener à lui ? Il veut bien recevoir l'aumône par maniere de ſupplément. Il n'eſt point de ſatisfaction plus facile, tout le monde en convient : il n'en eſt pas de plus meritoire, l'Ecriture y eſt formelle, peut-être même que de cent converſions qu'on croyoit les plus difficiles & qui ſont devenues les plus parfaites & les plus édifiantes, n'y en a-t'il pas une qui ne doive ſon commencement à la pratique de l'aumône.

Les richeſſes ſont les inſtrumens propres à acquerir les biens du Ciel, & elles ne paſſent point en l'autre monde ſi elles n'y ſont portées par les mains des pauvres qui ſont les avocats des riches & les introducteurs des Grands dans le Ciel. L'amour du prochain qui nous porte à

faire l'aumône, eſt d'ailleurs de tous les ſentimens le plus ſage & le plus habile. Il eſt auſſi neceſſaire dans le bon ordre pour notre propre bonheur, que meritoire dans le Chriſtianiſme pour l'Eternité.

Si j'éleve un peu mes ſentimens, ſi je penſe que la grandeur de Dieu eſt la meſure de celle du peché; qu'après ma mort je porterai la peine d'avoir negligé mon ſalut pendant ma vie; que Dieu ne hait rien tant qu'un cœur dur, qu'il me recommande les Pauvres avec une tendreſſe infinie: qu'ils ſont mes freres; que leur protection auprès de Dieu peut briſer cet enchaînement de paſſions qui me tyranniſent? ſi je réunis toutes ces reflexions, pourrai-je reſter l'eſclave d'un vil interêt: & ſi elles ne me touchent point, à quoi dois-je m'attendre?

En bonne politique on doit faire du bien à ſes amis & à ſes ennemis, pour conſerver les uns & pour acquerir les autres. M. de Leſdiguieres ne gardoit un trop grand nombre de domeſtiques dont il n'avoit pas beſoin que parce que tous avoient beſoin de lui. Il y a autant de gloire à accorder des graces qu'à les meriter, & la generoſité croit toujours devoir ce qu'elle donne: mais quand un

homme attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'eſt plus liberalité, c'eſt une eſpece de trafic que l'eſprit d'interêt a voulu introduire dans les graces, c'eſt ici le prodige de l'aumône ; le motif de l'interêt perſonnel qui nous porte à la faire, eſt ſaint, le trafic eſt utile & glorieux ; & l'uſure, ce vice ſi honteux, ſe feroit canoniſer ſi elle ne nous déterminoit qu'à partager notre bien avec les pauvres dans la vûe de l'Eternité.

Puiſque l'interêt eſt l'unique reſſort qui met les hommes en mouvement : qu'il tire ſa ſource de l'amour que nous avons pour nous-mêmes ; que toutes les vertus ſe perdent dans lui comme tous les fleuves dans la mer ; puiſqu'enfin l'interêt à qui on reproche d'aveugler les uns, eſt tout ce qui fait la lumiere des autres ; laiſſons-nous donc aveugler ou éclairer par nos vrais interêts. Aimons-nous comme il faut, & nous ſentirons que rien n'eſt ſi lucratif que l'aumône.

Non-ſeulement l'aumône eſt un ſûr moyen de racheter nos pechés, comme l'Evangile en fait foi ; elle a encore le don de nous procurer des graces, & de nous rapprocher de Dieu. Il n'eſt point d'homme au monde qui, s'il eſt homme de bien, n'en devienne meilleur, qui, s'il eſt dans le deſordre, n'ait de tems en

tems un desir de se convertir quand il trouve du plaisir à faire l'aumône. Mon Dieu, rendez-moi juste & charitable. S'il y a un avenir, comme je le crois, j'aurai tout gagné ; & si par impossible il n'y en avoit point, qu'aurois-je perdu pour avoir fait l'aumône ? Heureux celui qui fait l'aumône, malheureux celui, qui parce qu'il la fait, se croit dispensé de prier.

Il est peu de Chrétiens qui ne prient Dieu, mais il en est peu qui le prient bien. Il n'y a que deux motifs legitimes de la priere ; rendre graces à Dieu de sa bonté, ou lui representer nos maux pour obtenir qu'il les soulage. C'est souvent par misericorde que Dieu refuse de nous exaucer sur de certaines choses que nous lui demandons. Ne demandons donc que ce qui nous est convenable pour notre salut, la priere est une union du cœur à Dieu ; elle est dans la vie chrétienne ce que la respiration est dans la vie naturelle. Je ne m'étendrai pas sur la necessité de prier, il n'est point de maison où l'on n'inspire aux enfans ce devoir par préference même à tout ce qui regarde les besoins de la vie : mais je ne puis trop admirer la bonté de Dieu qui semble avoir attaché de grandes graces à l'observance exacte de petites regles qu'on s'est

impoſées ſoi-même dans ſes jeunes ans ; tems fottuné où la bonne éducation tenoit le cœur fermé au poiſon du ſiécle. J'ai connu de vieux Guerriers convaincus de très-bonne foi que dans cent dangers dont ils ne pouvoient ſe tirer ſans miracles, ils avoient dû leur ſalut à la regularité avec laquelle ils recitoient depuis leur enfance quelques prieres dont ils faiſoient la nourriture de leur ame. Qu'il y a de grandeur dans un *Pater* bien compris ! toute la Loi s'y trouve. Un *Miſerere* recité & medité avec attention, une courte lecture, mais réflechie ; tout cela eſt bien peu de choſe, & ce peu fidelement executé peut infiniment ſur le cœur du Très-Haut.

Combien de gens doivent leur ſalut à un Sermon qui les a touchés, qui leur a inſpiré le goût de la priere, de la lecture, & d'une conduite ſage ! Je conviens, que quand un Moine en colere debite de pieux riens, ou qu'il farcit de galimatias une verité fondamentale, l'eſprit ſe refuſe, & l'ame qui ne s'eſt point encore retournée vers Dieu reſte dans ſa lethargie. La parole de Dieu n'en eſt pas moins une pierre precieuſe, mais on lui fait peu d'honneur & à nous peu de profit quand on ne la monte que ſur du cuivre. Au contraire nos pieds ſe détachent de la

terre, nous nous ſentons enlever peu à peu, & nous prenons l'eſſor vers le Ciel quand les Bourdaloues & les Maſſillons nous y conduiſent. Mais preſque toujours le Predicateur cherche à plaire, non à toucher; l'Auditeur à s'amuſer, non à ſe convertir. Corruption de toutes parts.

Je ne prétends pas reduire l'utilité de la chaire aux Predicateurs de la premiere claſſe; on trouve du très-bon dans le ſecond ordre; & ſi le hazard m'expoſe à l'ignorance effrontée d'un ennuyeux confabulateur, j'ai recours à mon Evangile à l'aide duquel je tourne en principes de Religion les mêmes principes que la ſeule qualité d'honnête homme m'impoſoit. Je fais ſervir mon eſprit de juſtice à rendre à Dieu le culte qne je lui dois, & à ne point violer ſes Commandemens; ma reconnoiſſance à mediter ſes bontés, ma generoſité à ſecourir les pauvres, & la modération de mes deſirs à me detacher de tout ce qui paſſe.

Je crois l'aſſiduité à entendre la Meſſe le plus efficace de tous les principes de conduite. J'ai trouvé des Officiers Generaux en voyage, qui forcés de partir dès quatre heures du matin, ne l'auroient pas perdue pour tous les biens du monde; ils ſavoient rendre à Dieu & à Ceſar ce qu'ils devoient à l'un & à l'autre. Bon

Dieu ; quelle difference de ces braves gens, de ces hommes vrais & raiſonnables qui veulent devoir à leurs ſervices la bienveillance de leur Maître, mais qui attendent une plus grande fortune du Seigneur, & à qui on peut appliquer ces belles paroles de l'Apôtre. *Bonum certamen certavi* : quelle difference, dis-je, de ces hommes ſages à ce tourbillon de fous qui croyent que Dieu leur doit tout ; que le Roi leur doit tout, & qu'on voit impunément deshonorer & prophaner nos Temples ! Que diroient l'Idolâtre, le Juif & le Muſulman ſi la curioſité les attirant dans nos Egliſes ils y voyoient accourir un eſſain d'étourdis & de folles, uniquement pour étaler un quart-d'heure tout l'attirail d'une parure bizarre ; s'ils ſavoient que le matin uſé tout entier à arranger de vains ajuſtemens, ils viennent à midi recueillir dans la maiſon de leur Dieu les fruits de leur moleſſe ; & concerter les plaiſirs du ſoir ? N'auroient-ils pas raiſon de croire que le Chriſtianiſme eſt une ſecte d'extravagans dans laquelle on ne fait pas grand cas du Dieu qu'on y adore.

Tant d'extravagance merite d'être châtiée avec une ſeverité exemplaire ſans exception de ſexe, d'âge & de qualité, & il eſt vrai que cet abus, devenu preſque general ;

géneral, deshonore à la fois la Religion, la raiſon & la Nation. Scandale affreux qui fait trembler ceux à qui il reſte quelque pudeur. Grand Dieu, peut-on croire en vous, & vous inſulter chez vous? Arche du Seigneur, Temple de Salomon,& vous ſur-tout ſacrez Tabernacles qui renfermez le Roi des Rois, pénetrez-moi de plus en plus du profond reſpect que je dois à Sa Majeſté Sainte. Homme! qui que tu ſois, reponds-moi; ſi tu n'es pas Chrétien, pourquoi viens-tu dans nos Temples? Si tu es Chrétien; crois-tu le Sanctuaire de ton Dieu le rendez-vous de tous les vices?

Saint Paul, ce bouclier de la foi, défenſeur auſſi zélé de l'Egliſe naiſſante qu'il en avoit été cruel perſecuteur,Saint Paul ſuffiſamment déſigné par le nom d'Apôtre reprochoit aux Corinthiens, Ep. 1. Chap. 11. de n'avoir pas de reſpect pour le Temple du Très-Haut, *Aut Eccleſiam Dei contemnitis.* Ne ſemble-t'il pas que devinant les mœurs de notre ſiécle, il diſe à ces buſtes vivans qui viennent ſe placer auprès de l'Autel ſur un piedeſtal de velours; quoi vous oſez arborer l'étendart du luxe & de la coqueterie dans la maiſon d'un Dieu anéanti & crucifié! Que voulez-vous que je penſe de votre caractere, *Quid dicam vobis?*

Au lieu d'adorer, vous venez quêter l'encens de vos adorateurs : & vous prétendez que je faſſe votre éloge, *Laudo vos ?* Non en verité, je ne ſai point proſtituer mon miniſtere, *In hoc non laudo.* Je n'altere aſſurement pas le texte : je ne fais que remettre au cours du tems l'eſprit de Saint Paul.

Quand Jeſus-Chriſt chaſſa les vendeurs du Temple, ne leur dit-il pas ce que je repete aujourd'hui à tous ceux qui viennent effrontement dans nos Egliſes faire un honteux commerce de tendres regards ? *Ma Maiſon eſt une Maiſon de prieres, & vous en faites une caverne de voleurs.*

Il eſt vrai que dans preſque toutes les campagnes on ne connoît point l'abus dont je viens de parler ; mais il s'y en commet d'autres qui ne ſcandaliſent pas moins. La plûpart des Egliſes n'y ſont guéres mieux décorées que la cabane d'un berger. Combien de Curés gros & gras jouiſſent des trente & quarante ans de benefices conſiderables, & penſent bien plus à meubler la cave qu'à orner l'Autel ! Les deniers du tréſor ſervent bien plus ſouvent à marier la niéce qu'à parer le Temple. Ne ſeroit-il point convenable d'impoſer à quelques Prêtres de ſavoir lire, à d'autres de s'occuper plus

utilement qu'à boire, à tous d'être ſages, humbles, & déſintereſſez ? Aux Béneficiers de négliger un peu moins la maiſon du Seigneur, de faire inſtruire la jeuneſſe, & de ne point intenter de procès pour une bagatelle. Un peu plus de ſeverité de la part des Superieurs fourniroit de plus dignes Miniſtres à l'Egliſe, & de meilleurs ſujets à l'Etat.

Ce n'eſt pas tout, je ne crois pas abſolument impoſſible de raſſembler dans des retraites délicieuſes la moleſſe & la dévotion. On y parle pieuſement de choſes agréables ; l'eſprit, & bientôt après le cœur ont autant de part à la converſation que l'amendement des mœurs : on lit pourtant un point de Sermon bien châtié ; mais on boit du Saint Laurent, & dans un tête à tête auſſi dangereux, le béat eſt bien près de diſtribuer ſous le manteau des abſolutions de contrebande. Mais auſſi l'abus qui ſcandaliſe donne un grand relief à la vraie vertu.

Boileau en parlant des Directeurs, dit:

Le premier maſſepain exprès pour eux ſe fit,
Et le premier Citron à Rouen fut confit.

L'Abbé Regnier s'eſt un peu plus étendu.

Mais d'où vient qu'on en voit ne gouverner pas moins
Les maiſons que les conſciences.

Etendre à toute choſe également leurs ſoins
Sous de pieuſes apparences,
Et dans toutes les occurrences
Se charger de tous les beſoins ?
Dès qu'une pénitente entre leurs mains s'eſt miſe,
De tout le tempotel ils ſe font inſpecteurs,
Tout eſt du reſſort de l'Egliſe,
Tout ſe fait par leur entremiſe
Et des rôles du monde ils deviennent acteurs,
Fort mauvais Intendants, plus mauvais Directeurs.
Qu'à défendre la Comedie
Ils témoignent un zele ardent,
C'eſt bien fait quand elle eſt trop libre & trop hardie.
Dieu veuille qu'aucun cependant
Ne la joue en la défendant.

Il ajoute dans un autre endroit :

Vous qui ſavez appercevoir
Une paille dans l'œil d'un autre
Arrachez la poutre du vôtre
C'eſt là votre premier devoir.
Mais quoi tout hipocrite eſtime
Que ſa poutre n'eſt qu'un feſtu !
Dans les devots tout eſt vertu,
Dans les autres gens tout eſt crime.

Combien de femmes ont tout enſemble un Confeſſeur & un Directeur ? en ſont-elles plus complaiſantes pour leurs maris, plus attentives à l'éducation & à l'établiſſement de leurs enfans ? Non il s'agit ſeulement d'obtenir un brevet de devote. Le Confeſſeur en minute les pro-

viſions, & le Directeur y met le ſceau. Cent petites douceurs leur tiennent lieu d'honoraires qu'ils reçoivent *benignement* comme les épices d'un compte de fadaiſes reviſé à la correction.

La ſimplicité Evangelique n'admet point toutes ces *ſimagrées*, rien n'eſt ſi ſaint que la religion Chrétienne; mais ſa ſainteté même en rend l'abus plus pernicieux. Une femme vraiment pieuſe qui connoît ſes devoirs & qui aime à les remplir ſait l'uſage qu'elle doit faire du tems & ne perd point de matinées entieres à dire des riens à un Directeur. Quelle comparaiſon d'un cœur contrit & humilié à ce ſcelerat qui s'accuſoit d'avoir tué une puce avec trop de colere? Quelle comparaiſon d'un ſeul verſet de David bien medité avec ces converſations inutiles dont je parle. Pour décider ſi elles ne ſont pas plus dangereuſes qu'édifiantes, on peut s'en rapporter au ſentiment d'un Religieux qui n'étoit pas Moine.

Qu'on eſt édifié quand on voit une belle
Aſſiſe auprès d'un Moine au fond d'une Chapelle.
Bon Dieu qu'il ſe fait là d'ouvertures de cœur!
Mais Satan & la chair ne leur font-ils point peur?
Non, la chair devient morte, & Satan eſt trop bête
Pour faire ſon profit d'un ſi ſaint tête à tête:

Cependant ſi l'on croit ce qu'en dit un devot
La chair ſe reſſuſcite, & Satan n'eſt pas ſot.

Je reviens aux bonnes œuvres.

La fauſſe idée que nous nous faiſons de la plûpart des choſes, produit d'étranges préjugez. Propoſez aux mondains l'uſage de la meditation, ils croiront qu'on les veut conduire tout d'un coup à la ſurérogation des parfaits; cependant il n'y en a pas un d'eux qui ne medite. Penſer, reflechir, prévoir, former des projets de fortune, de gloire ou de plaiſirs; conſulter & déliberer ſur la fin & ſur les moyens; tout cela s'appelle méditer. Combien d'extravagances nous ſaiſiroient d'étonnement, ſi comme on déploie une piece d'étoffe on pouvoit dévoiler l'imagination d'un jeune fou ou d'un homme obſedé de quelque paſſion vive! Une coquette ne met pas plus de tems à ranger ſes mouches, ni une fauſſe devote à tromper ſon mari, qu'un étourdi à méditer une ſotiſe, ou à compoſer une mode nouvelle. Meditons autant qu'ils méditent, mais méditons plus ſagement; que la ſageſſe nous conduiſe dans toutes nos vûës, & que de ſolides reflexions nous ramenent à la prudence chrétienne. Commençons par nous connoître, & ſentons ce que nous ſommes. Qu'eſt-ce après tout que cette grandeur

qui m'éblouiſſoit, que cette poignée d'or qui m'aveugloit, que ces plaiſirs qui me ſéduiſoient ! Qu'eſt-ce que l'homme pris dans ſon néant ; mais que n'eſt point l'homme raproché de Dieu ! Je crois cette façon de conter avec nous-mêmes une matiere ſuffiſante à mediter toute la vie.

Rien n'eſt plus important que de s'accoutumer de bonne heure à faire un bon uſage de ſon eſprit ; & de cette importance je tire la neceſſité de la méditation. Si-tôt que j'ai trouvé du goût à bien penſer, je m'apperçois tout d'un coup que l'homme n'eſt pas fait pour ſe meubler la cervelle de vaudevilles, & pour paſſer le tiers de ſa vie à nouer des rubans. Par-là je racourcis le tems de la bagatelle, & c'eſt le premier fruit de la reflexion. Delà je paſſe à de plus grands objets. Le tuteur qui deſole ſon pupile, le prêteur uſuraire, l'homme dur, le faquin qui fait le fier, le voiſin qui fait le tyran, tous caracteres qui me font horreur. Les voies égarées de la plûpart des hommes m'apprennent à tenir une autre route, enfin je penſe que le pelerinage eſt court, je porte mes vûës ſur l'avenir, & je les éleve juſqu'à Dieu. Alors mon eſprit m'apprend que Dieu ſeul eſt infiniment aimable, & mon cœur ſent qu'on ne peut

aſſez l'aimer. Voilà à peu prés quelles ſont les eſpeces & les degrés de méditation de l'honnête homme & de l'homme de bien.

Je vous ai fait connoître, combien il eſt utile à l'honnête homme de ſavoir vivre ſeul. Deux moyens à l'homme ſage de mettre ſa ſolitude à profit; la lecture que je vous ai tant recommandée, & la méditation. C'eſt à ceux qui entendent le langage de la ſpiritualité à vous apprendre à méditer chrétiennement. Moi qui ne ſais que bégayer ſur cette matiere, je vous dis tout uniment que la méditation eſt un des plus sûrs moyens de ſanctifier notre loiſir. Quand nous avons appris à fixer notre eſprit ſur les verités chrétiennes, ſur les attributs de Dieu, ſur quelque moralité, nous ne nous livrons plus à une infinité de penſées vaines & vagues, ſouvent folles, quelquefois criminelles, dont il faudra pourtant rendre compte. Un vaiſſeau battu d'une tempête affreuſe roulant au gré des flots irritez à la lueur des éclairs, n'eſt pas plus agité que le petit génie qui ſe prête à toutes ſes freneſies, à toutes ſes fureurs: Au contraire, le vaiſſeau qui n'eſt pouſſé que par les doux zephirs, vogue legerement dans la bonace, & arrive au port. De même, l'eſprit revenu de la ſottiſe & de-

venu bon, ſait mediter utilement, & apprend à conjurer l'orage de ſes paſſions ; il parvient à la modération des deſirs, dont je vous ai tant parlé ; & goûte enfin cette paix interieure, qui eſt l'avant-goût de la ſuprême félicité.

A l'homme qui penſe, il ne faut ni matieres preſcrites ni formulaire de méditations ; chaque trait de l'Evangile, chaque verſet des pſeaumes, chaque periode d'un livre de pieté, chaque priere de l'Egliſe lui fourniſſent des ſujets inépuiſables. Puis-je entendre chanter *quis ſicut Deus noſter*, ſans m'abîmer dans les grandeurs de Dieu. Si je lis de toutes les choſes de la terre, & *mutabuntur*, je ne tarde guéres à les mépriſer ; & je trouve le motif d'un attachement bien plus ſolide dans le *tu autem idem ipſe es* qui ſuit. Voilà des traits bien communs ; ils ont pourtant une douceur & une élevation infinie. Il n'y a qu'à vouloir s'occuper chrétiennement, cette volonté vaut mieux que toutes les leçons.

La méditation eſt encore d'un ſecours merveilleux quand nous ſommes aſſiegés ſans le vouloir d'un monde qui nous diſtrait de nos exercices ordinaires, ou forcés de voyager en des lieux & en des tems qui rendent aſſez difficiles les autres pratiques de Religion. Dans tous

ces cas nous avons la reſſource du recueillement intérieur, une petite élevation du cœur à Dieu peut corriger le poiſon d'une partie de plaiſir ? & l'habitude de refléchir ſur nos devoirs nous apprend à dédommager la pieté du tems & des ſoins que nous devons à nos affaires temporelles. Mais craignons de reſſembler à certains contemplatifs qui compoſent deux claſſes de faux Dévots d'une autre eſpece que les Hypocrites. La familiarité avec laquelle on croit s'entretenir avec Dieu dans la méditation peut nourrir la pareſſe des uns & l'orgueil des autres. Les premiers ſe croient quites de tout, quand ils ont rêvé deux heures ſans ſavoir à quoi, ils approchent des Quiétiſtes. Cependant ceux qui ſe contentent de dire ; Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le Royaume des Cieux. Il faut de l'action ; toute piété inactive eſt une chimere, c'eſt un Fanatiſme. La pareſſe ne ſeroit pas un vice capital, ſi l'on pouvoit ſe ſauver en n'agiſſant pas. Les ſeconds, plus flattés de l'approbation publique que penetrez de l'humilité chrétienne, prennent hardiment un air impoſant & un ton de ſuperiorité. Ils font ſuperbement les Evangeliſtes, & contens de fronder tout le genre humain ils s'embarraſſent peu de ſe corriger eux-

mêmes, parce qu'ils ſe croient des Saints. Mais que ſont-ils dans le vrai ; des ſuperbes aux yeux de Dieu, des pédans aux yeux des hommes.

Les meditations les moins diſtraites & les plus touchantes ſont peu meritoires, ſi elles ne produiſent l'amandement des mœurs. Qu'une femme de mauvaiſe humeur, d'ailleurs ſage & rangée, paſſe à contre-tems tout le matin à l'Egliſe, qu'elle medite quatre heures par jour ; en un mot, qu'elle ſoit la *dévote* de profeſſion dont je viens de parler, on la croira femme de bien. Moi je la crois une folle qui néglige l'eſſentiel de ſon état. Remplir bien nos devoirs à tous égards, c'eſt-là le veritable eſprit de la Religion. Donc bien étudier ſes devoirs, & ſe bien étudier ſoi-même eſt la plus importante de toutes les meditations.

Le plus grand fruit que nous puiſſions tirer de la connoiſſance de nous-mêmes, c'eſt de ſentir la ſotiſe de notre orgueil par le dénombrement de nos miſeres : En effet, que ſommes-nous tous, pour nous tant élever au-deſſus les uns des autres ? La haute naiſſance, la grande fortune, les dignitez, les talens, ſont des accidens fugitifs qui ne durent qu'un quart-heure. La ſeule bonne qualité de l'homme, c'eſt d'être homme. Les diſ-

tinctions dont l'amour propre nous amuſe, ne ſont par elles-mêmes qu'un jeu du hazard, ou une erreur de notre imagination; ſouvent même elles deviennent l'occaſion prochaine de notre perte par la matiere qu'elles fourniſſent à notre cupidité. Ne laiſſons pas de les recevoir avec reconnoiſſance, d'en jouir gracieuſement quand la nature nous les a données, ou quand le bonheur & le merite nous les procurent: Mais ne croyons pas que cette jouiſſance, fut-elle de tous les avantages raſſemblés dans toute leur plenitude, puiſſe remplir l'infinité de nos deſirs. Connoiſſons mieux la grandeur de notre condition; mais commençons par connoître nos miſeres. Tout ce qui compoſe l'homme, c'eſt un corps & une ame, un cœur & un eſprit. Le corps, l'eſprit, le cœur: tous principes de miſeres. Notre ſeule ame eſt notre ſeule grandeur.

Il eſt vrai que le corps humain eſt par l'arrangement de toutes ſes parties le plus bel édifice qui ſoit dans la nature; c'eſt le chef-d'œuvre du Créateur: mais il lui a plû de l'aſſujettir pour le tems à des miſeres bien humiliantes. J'ai déja dit qu'il eſt conçu dans le peché; enfanté dans la douleur, condamné au travail ſur le trône comme dans la caban-

ne, aſſiegé d'infirmités de toute eſpece, enfin englouti par la mort.

Notre eſprit, cette partie de nous-mêmes ſi noble, qui embraſſe tout à la fois le paſſé, le preſent & l'avenir, qui ſaiſit dans le même inſtant mille & mille objets, & qui pourroit s'enrichir de connoiſſances précieuſes; cet eſprit qui devroit faire notre plus grand luſtre, eſt préciſément ce qui fait notre plus grande confuſion; c'eſt un fou qui nous promene à travers champs ſans ſavoir lui-même la route qu'il tient, ni le terme où il veut nous conduire. Préjugés, préventions, entêtement, ſentimens erronnés, opinions fauſſes, abſurdités infinies en tout genre & en toute matiere, contradictions étonnantes, diſputes qui vont juſqu'à la fureur, livres pitoyables, critiques encore plus mauvaiſes. Voilà le triſte uſage que nous faiſons le plus ſouvent de notre eſprit.

Pour le cœur, ah le traître! dans quels précipices affreux ne nous conduiroit-il pas, ſi la raiſon ne le tenoit à la chaîne! Toute la terre ne combleroit pas ſes deſirs: mais puiſqu'il deſire à l'infini il ſe croit donc fait pour jouir à l'infini? Cependant ce cœur fait pour s'élever juſqu'à Dieu ſe borne à deſirer infiniment ce qui eſt fini: Ainſi, changeant au gré

de ſa corruption ſa deſtination naturelle, il nous tyranniſe au lieu de nous ſoûtenir, il nous dégrade au lieu de nous élever, & ſubſtitue un arpent de vigne ou une feuille de parchemin à une Eternité de gloire. O ! homme créé à l'image de ton Créateur, reveilles-toi, éleves-toi, tu n'es pas fait pour ramper ? ſens tes vrais interêts, connois ta dignité. Ton ame eſt immortelle.

Toutes les miſeres qui nous environnent & dont nous ſommes comme pêtris étoient bien connues de David. Il ſentoit tout le prix d'un cœur pur & d'un eſprit droit ; mais que la conviction & le ſentiment de tous nos maux ſi propres à réprimer notre orgueil & à nous redreſſer dans nos voies, ne nous jettent pas dans le découragement & dans la défaillance. Ramenons notre eſprit à l'idée de notre immortalité, rapportons-y tous les mouvemens de notre cœur, & nous retrouverons toutes nos forces, nous connoîtrons notre grandeur. L'ame qui réfléchit à la diſtinction de ſon Etre compte pour peu de choſe la peine ou le plaiſir qui paſſe. Tout ce qui périt peut l'amuſer un moment, mais ne l'occupe jamais. Elevée au-deſſus des objets qui frappent les ſens, elle ne ſe livre qu'à ce qui eſt immortel comme elle, & ne va point

ſuppoſer follement de vraie gloire ni de vrai bonheur dans tout ce qui n'eſt point proportionné à ſa nature ; elle meſure ſes vûes ſur ſa propre excellence, & ſe croiroit trop reſſerrée ſi l'on bornoit ſa jouiſſance à la poſſeſſion de tout l'univers. Pourquoi ? rien de plus commun que cet axiome, c'eſt que du fini à l'infini il n'y a ni comparaiſon ni proportion.

Si quelque mauvais plaiſant repaſſant dans ſa tête ce que j'ai dit des plaiſirs, le trouvoit incompatible avec cette morale ; j'ai à lui repondre ce qu'il auroit dû ſentir dans tous mes Chapîtres. Mon deſſein, toujours ſuivi dans mes conſeils, eſt d'apprendre aux jeunes gens deſtinez au monde le ſecret d'allier les plaiſirs innocens, le merite, l'honneur & la vertu. Je veux bien qu'on ſe réjouiſſe à tout âge : mais je veux que le divertiſſement ſoit honnête, & qu'on ne s'en laiſſe pas trop poſſeder ; de même, je veux qu'on s'attache par preference à la grande affaire du ſalut ; mais je n'exige pas qu'on aille s'enterrer dans les deſerts de la Thébaïde. Ce parti ne convient qu'aux vertueux du premier ordre & aux ames privilegiées. Reſtons dans le monde, goûtons-en les douceurs qui ſont convenables à notre condition ; mais vivons en hommes polis & délicats, en hom-

mes raiſonnables, & en Chrétiens : ne ſoyons ni étourdis, ni féroces ; ceſſons d'être injuſtes, devenons charitables ; & ſi c'eſt en trop demander, du moins que les hommes ſoient humains : en un mot, ne regardons le monde que pour ce qu'il eſt, mettons chaque choſe à ſa place ; donnons-lui ſa vraie valeur, & ne ſacrifions pas la gloire & les interêts d'une ame immortelle aux extravagances ou aux emportemens d'un corps qui périra bientôt.

Quoi de plus propre à me démontrer la ſotiſe de mon orgueil, que la certitude que je perirai bientôt ; & quoi de plus propre à détromper mon cœur de la vanité de tous ſes attachemens, que la certitude que mon ame ne perira jamais ? Le grand deſſein de Dieu dans toute la Religion eſt d'humilier notre eſprit, & de détacher notre cœur ; nous ſommes créés à cette condition, & le marché eſt-il ſi mauvais pour nous ? Ne nous reſte-t-il pas mille & mille bonnes choſes pour le tems, n'attendons-nous pas un avenir ſuperbe ; & ſi nous étions les maîtres de notre deſtinée, préfererions-nous le non-être à notre état, parce que l'eſprit & le cœur ſont aſſujettis à des regles ? Mon Dieu : qu'il entre de grandeur & de bonté dans vos vûes ſur nous ! Qu'il eſt doux d'être

d'être bien conduits, & que nous ſommes heureux de pouvoir forcer le Ciel par de bonnes œuvres ! Orgueilleux tu périras, humilies toi : mais ton ame eſt immortelle convertis-toi.

Je crois l'orgueil le plus grand vice de l'eſprit : & je crois encore qu'indépendamment du mepris que les honnêtes gens font de l'orgueil, la plûpart des orgueilleux ſont par eux-mêmes les plus mepriſables de tous les hommes. Il en eſt pourtant quelques-uns que le Public voudroit pouvoir honorer ; ils ont de l'acquis & d'excellentes qualitez, ils ſont utiles à la République, ils approchent des grands Hommes. La gloire ou la juſtice, l'éloquence & l'érudition alloient les mettre de niveau, quand le ſot orgueil eſt venu développer leur petiteſſe ; on s'eſt apperçû qu'un peu de fumée leur ſuffiſoit, qu'au lieu d'aimer la vraie vertu, & de penſer à leur fin derniere, ils bornoient leurs vûes à l'approbation du monde ; mais tout-à-coup on voit tomber & ſe reduire en poudre tout cet échaffaudage d'orgueil ſur lequel ils s'élevoient pour paroître plus grands.

Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit. (*Rouſſeau.*)

Ce poiſon eſt bien ſubtil ; ſi vous avez lieu

de le craindre, uſez promptement de deux preſervatifs que vous fourniſſent l'Arithmétique & la Religion. A chacune de vos bonnes qualitez, oppoſez un de vos défauts, pour cela connoiſſez-vous bien, & comptez juſte. La ſouſtraction étant faite, il ne reſtera guéres de matiere à l'orgueil. Si pourtant vous êtes encore tenté de vous approprier les dons d'enhaut, & de ne rapporter qu'à vous le peu de bien qui eſt en vous; ſi tout le ridicule qui eſt inſéparable de l'orgueil faſtueux ne peut vous en guerir, répetez cent & cent fois après David: *ipſe fecit nos, non ipſi nos.* Non, mon Dieu, je ne dois qu'à vous ſeul le peu que je vaux; je ne ſuis point l'auteur de mes talens, vous me les avez confiez: malheur à moi ſi j'en abuſe. Si je les fais valoir, toute la gloire vous en eſt dûe: *Non nobis, Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam.*

Parvenir à une élevation ſans bornes & ſans fin par la voie de l'humilité chretienne; parvenir à la jouiſſance éternelle de biens infinis par le détachement volontaire de biens périſſables, ce ſont les deux myſteres du ſalut pour le cœur & pour l'eſprit, voilà tout le ſyſtême de la Religion. Humilions donc notre eſprit à la conſideration de toutes nos miſeres: élevons notre cœur au-deſſus de ce qui

paſſe à la conſideration de notre immortalité.

Mais quoi ! vous m'écoutez ſans m'entendre, vous me liſez, & vous reſtez dur, le monde vous enſorcelle encore, & livré à toutes les fadaiſes de la vie vous traitez mes principes des chimeres, & mes conſeils de viſions : cependant parmi plus d'un million d'hommes qui m'ont paſſé ſous les yeux, je n'ai connu que trois ou quatre Profeſſeurs publics d'incrédulité. Ils avoient aſſurement tout le ſavoir du monde & l'éloquence la plus inſinuante : auſſi ont-ils fait d'aſſez bons Ecoliers. Mais aux approches de la mort, qu'eſt devenue leur Philoſophie payenne : J'ai eu la conſolation de les voir déteſter leur morale impie ; & les yeux baignez de larmes, reclamer tendrement la miſericorde du Dieu dont ils avoient ſi long-tems & ſi follement affecté de mépriſer la juſtice. Ne faiſons point ſottement les eſprits forts ſur une matiere auſſi déciſive, puiſqu'il n'eſt perſonne qui ne déſavoue à l'agonie, & qui ne regrette infiniment cette prétendue force d'eſprit. Mais, que dis-je, ce n'eſt pas force d'eſprit, c'eſt foibleſſe de cœur ! Prenons le parti le plus sûr, raiſonnons dès aujourd'hui comme nous voudrions bien raiſonner quand nous nous trouve-

rons ſeul à ſeul avec Dieu. Mon Dieu, éclairez-moi, penetrez-moi, & que des idées extravagantes & impies ne me conduiſent jamais à debiter *dans la Chaire de peſte* la morale du demon.

Je mourrai. Quelle foule de reflexions dans la neceſſité de mourir ! Nos grands Prédicateurs n'ont rien de plus pathétique. La mort eſt le plus commun & le plus inévitable de tous les évenemens; pourquoi donc faut-il toute l'éloquence & tout l'art d'un Confeſſeur habile pour nous y préparer ? Je crois en deviner la raiſon. On dit du matin au ſoir aux enfans, apprenez à vivre ; on ne leur dit jamais apprenez à mourir.

Cependant nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Ecoutons Madame des Houlieres pour la derniere fois. La femme forte peut en toute occaſion donner à l'homme foible une leçon de vertu. Je ne ſais ſi nos plus grands Orateurs ont des traits ſur la mort auſſi pathétiques que les maximes ſuivantes.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende
Quand il dit qu'elle le ſurprend !
Elle naît avec lui, ſans ceſſe lui demande
Un tribut dont en vain ſon orgueil ſe défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure

Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre derniere heure
N'en eſt que l'accompliſſement.

Cette premiere reflexion nous avertit que nous mourons tous les jours, mais elle ne nous aguerrit pas contre les frayeurs de la mort, & c'eſt l'objet de la ſeconde maxime :

D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde là, ſans changer de viſage ;
Songe que ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

Méditons donc ſans ceſſe la neceſſité de mourir ; *ſtatutum eſt* : & pour nous y préparer, connoiſſons le peu de valeur de toutes les choſes créées. En effet, nous voyons tomber à chaque inſtant quelque choſe de nous, & preſque tout ce qui nous environne. Il ſemble que le monde ſe renouvelle tous les cinquante ans, & à cinquante ans nous ne trouvons preſque plus perſonne de tous ceux dont le commerce nous flattoit tant à vingt. Nous perdons tous les jours quelqu'un de nos avantages, & quelque partie de nous-mêmes, nous ſommes expoſez à une infinité d'infirmitez & de malheurs ; & malgré cette experience journaliere ſi propre à nous détacher de la vie, nous ne vou-

lons point apprendre à la quitter. Accoutumez à ne regarder la mort que dans le lointain, il ſemble quand il faut nous y exhorter qu'on nous annonce un prodige. Ne cherchons point ailleurs la ſource de tous les égaremens de notre eſprit, & de toute la corruption de notre cœur. Je ſuis perſuadé que la meditation de la mort eſt ce qui peut le plus ſur le cœur de l'homme. S'il penſoit à mourir d'auſſi bonne heure & avec la même attention qu'il penſe à vivre, il raiſonneroit plus juſte & ſe conduiroit mieux.

Prevenu dans ma tendre jeuneſſe de ce préjugé ſi faux, ſi funeſte, & pourtant preſque general, que cinquante ou ſoixante ans de vie étoient une eſpêce d'éternité; ſemblable aux enfans qui regardent une piſtole comme une fortune inépuiſable, je croyois que l'homme raiſonnable ne pouvoit faire un meilleur uſage du tems que d'en employer la premiere moitié à apprendre à vivre, & la derniere à apprendre à mourir. Détrompé par ma propre experience, je jette les yeux ſur ces cinquante ans que je croyois éternels, je ne trouve plus qu'une ombre fugitive. Cette ſeule raiſon de la rapidité du tems me fait ſentir que la ſcience de la mort devroit être l'étude de toute la vie.

Ne tombez pas dans la même erreur, ornez-vous l'eſprit, cultivez vos talens, arrangez vos affaires, ſongez à votre famille; tout cela eſt dans l'ordre; ce ſont les Loix, ou l'uſage local de la petite Bourgade par où vous paſſez. Mais bientôt vous habiterez un autre hémiſphere, infiniment étendu, & vous y vivrez toujours. Ne regardez donc vos ménagemens temporels que comme une commiſſion confiée à vos ſoins; rempliſſez-en les devoirs, recueillez-en les fruits: mais ſongez qu'elle peut-être revoquée à tous les momens du jour; & que l'arrêt de votre mort eſt irrévocable. Apprenez donc une fois par jour à bien mourir. On ne peut étudier aſſez tôt ni trop long-tems la ſeule ſcience qui peut ſervir toujours.

La plûpart des hommes qu'on croyoit forts montrent toute leur foibleſſe à l'heure de la mort. Je ſai, & je voudrois ſentir encore mieux, combien la crainte des jugemens de Dieu eſt ſalutaire; mais ſouvent cette crainte eſt un beau voile dont nous couvrons notre défaut de courage, & ce défaut procede toujours du déreglement des mœurs; car enfin, à cent ans comme à vingt-cinq il faudra être jugé, le compte en ſera plus long & plus difficile. Plus d'occaſions, donc plus

de pechez, donc plus d'expiation. D'ailleurs, le ſacrifice de la vie dans le tems même que nous ne ſaurions la retenir ne laiſſe pas d'être meritoire, ſans quoi la reſignation ne ſeroit pas une vertu. Ne confondons donc pas la crainte de la mort avec la crainte de Dieu ; nous craignons un peu Dieu, mais nous aimons beaucoup la vie ; & ce trop d'attache à la vie eſt tout à la fois le vice du cœur & de l'eſprit. Combien de gens pour qui elle eſt onereuſe ! des infirmitez continuelles, de grands malheurs ; des iniquitez criantes ; une extrême vieilleſſe, mais ſurtout le deſir ſincere de ne plus offenſer Dieu, tout cela devroit bien nous en détacher.

La mort, dit la Bruyere, n'arrive qu'une fois, & ſe fait ſentir tous les momens de la vie. Il eſt plus dur de l'apprehender que de la ſouffrir. Il n'y a pour l'homme que trois évenemens, naître, vivre & mourir. Il ne ſe ſent pas naître, il oublie à vivre, & il ſouffre à mourir. Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre ! après avoir medité profondément ce que c'eſt que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie : ou de n'eſſayer des richeſſes, de la grandeur, des plaiſirs & de la ſanté que pour les voir changer

inviolablement & par la revolution des tems en leurs contraires ; & être ainſi le jouet des biens & des maux, l'on ne ſauroit gueres à quoi ſe reſoudre. La nature nous fixe, & nous ôte l'embarras de choiſir : & la mort qu'elle nous rend néceſſaire eſt encore adoucie par la Religion.

Quand je penſe à une foule de malheurs réunis & compliqués que la prudence ne ſauroit prévoir, & que l'honneur ne devroit pas craindre, je ne comprens pas qu'on puiſſe tant aimer la vie, mais une triſte experience nous apprend tous les jours que la nature toute foible qu'elle eſt ne ſe rend qu'à peine : & quand enfin la Religion & la raiſon réuniſſent toutes leurs forces pour déterminer l'homme, la crainte des jugemens de Dieu vient à ſon ſecours. Cette crainte eſt bien fondée, j'en conviens, mais trop ſouvent elle ne ſert que de prétexte à cacher celle qu'on a de ceſſer de vivre. Les enfans du ſiecle, dit le Pere Bourdaloue, laiſſent voir aux approches de la mort toute leur foibleſſe : ils ſont déſolés parce qu'ils n'ont pas aſſez de force pour ſe réſoudre à quitter la vie.

Les jugemens de Dieu ſont bien formidables, mais auſſi ſa miſericorde eſt infinie. Tous les jours j'entends chanter *Deus omnipotens*, mais à côté d'*omnipotens*

je trouve toujours *misericors*, toujours *veniæ largitor*, toujours *humanæ salutis amator*. Ce qu'il y a de plus sûr dans la vie, c'eſt que nous la perdrons, donc ce qu'on peut faire de mieux, c'eſt de s'attendre à la perdre : cependant perſonne ne l'attend, & tout le monde la craint. Cette inattention à la mort quand on la croit éloignée, & la peur outrée qu'on en a quand on la croit prochaine, pourroient bien venir autant d'un défaut d'éducation, que d'une foibleſſe naturelle. On mene les enfans à une inhumation comme à un ſpectacle. Que nous perdions un frere, on commence par nous dire que notre part en devient meilleure. Comment une mere apprendroit-elle à ſon fils le grand art de bien mourir : cette ſeule idée la feroit mourir elle-même. Le pere de ſon côté ne lui remplit l'eſprit & le cœur que de vûes pour le monde. Pavillon à faire, Parc à étendre, Terres voiſines à acquerir, Charge, Régiment, alliance, tout cela ſe repete cent & cent fois par jour, & pas un petit mot ſur la mort. La leçon eſt ſoutenue de l'exemple. De-là un attachement demeſuré aux choſes de la vie, & pas la moindre réfléxion ſur l'avenir. Cette maniere d'élever les enfans eſt diamétralement oppoſée à la raiſon.

Au lieu qu'avec un ſoin fidele.

On devroit dès les jeunes ans
La cultiver dans les enfans,
Pour porter de fruits dignes d'elle.
On la remplit d'illuſions,
De dangereuſes paſſions,
D'eſperances, de craintes vaines,
Et (*L'Ab. Regnier.*)

Cependant ce pere meurt avec un *in-folio* de projets; & le fils qui les compte parmi les effets de la ſucceſſion, ne ſonge qu'à la recueillir toute entiere, il ſe débaraſſe le plûtôt qu'il peut d'une cérémonie qui lui paroît trop lugubre; un retour ſérieux ſur le même ſort qui l'attend, un ſouvenir amer, des images chagrinantes l'importuneroient trop: il ſecoue ſa douleur prête à tomber d'elle-même, & bientôt le *Te Deum* ſuccede au *De profundis*. Ce ſont de ces héritiers avides & ingrats dont Boileau dit:

Qu'ils ſe font conſoler du ſujet de leur joye.

J'ai déja dit que les premieres impreſſions ne s'éffacent jamais. Un pere croit s'éterniſer dans ſa poſtérité, & y ſubſtitue trop d'attachement pour ce qui paſſe, & trop peu pour l'éternité; mais ſera-t-il tems de ramener votre fils à la vertu par la conſideration de ſa fin derniere, quand ſon cœur ouvert à toutes les paſſions & peut-être livré au deſordre, quand ſon âge, ſa ſanté, les ris folâtres,

les vains amuſemens, & toutes les vûes mondaines dont vous avez obſedé ſon ame, lui feront regarder vos leçons comme l'effet d'une humeur chagrine? Vous avez negligé de lui parler de la mort, & ce ſilence plus meurtrier que la mort même, devient la cauſe premiere de ſa perte. Cette omiſſion perpetüe dans preſque toutes les familles l'indolence criminelle qu'on a ſur l'avenir, & a bonne part à la reprobation des hommes. Peres de famille, pénétrez de bonne heure vos enfans de la neceſſité de la préparation, & des ſuites de la mort, prévenez-les par préference à tout ſur la grande affaire du ſalut, ils feront honneur à la Religion & à la nature.

Je dis plus, quand par impoſſible il n'y auroit point de Dieu, tous les biens de la vie ne ſeroient pas ſi précieux qu'une bonne mort. Cette propoſition n'eſt point un paradoxe, toutes les grandes paſſions me fourniſſent de quoi la prouver. Repreſentons-nous la vie & la mort d'un ambitieux, d'un impudique, d'un avare, trois eſclaves de leurs deſirs. Le prémier par trop de goût pour les grands honneurs n'a jamais connu la tranquilité interieure, & meurt deſeſperé préciſément parce qu'il ne verra point la premiere promotion. Le ſecond occupé tou-

te ſa vie à ſatisfaire & à cacher ſa turpitude ne connoit que la rage & la fureur, quand il faut quitter l'objet de ſon attachement. Et quelle eſt la ſituation de l'avare, quand il va ſe ſeparer de ſon coffre fort ? Tous trois ſe ſont dit au fond de leur cœur, il n'y a point de Dieu ; auſſi n'en connoiſſent-ils pas d'autre que leur paſſion; & voilà mon hipotheſe. L'un formoit des projets de grandeur; l'autre méditoit une partie de débauche ; & le troiſieme cachetoit le dernier ſac de mille francs, quand la mort enveloppée d'une fiévre maligne s'eſt gliſſée dans leur chambre. Des regrets cuiſans & inutiles ſont les ſeuls préludes du dernier ſoupir; & la vivacité de leur paſſion fait leur réprobation, même avant qu'ils meurent. Au contraire, nous voyons mourir en paix & avec reſignation ces hommes débonnaires & pacifiques, qui ont ſû réprimer leurs déſirs, qui ont ſouffert patiemment & joui modérément, qui ont ſecouru les pauvres, qui ne ſe ſont regardés que comme les freres des autres hommes, qui ont fait de la juſtice & de la bonté les regles fondamentales de leur conduite, & qui ont appris de bonne heure à quitter le monde. Il eſt donc vrai que rien n'eſt plus à deſirer que de mourir de la mort des juſtes, & qu'au jour de

la mort le détachement eſt plus précieux que tous les biens, puiſqu'independamment de l'avenir il corrige l'amertume de cet inſtant, formidable il eſt vrai, mais abſolument inévitable, & qui parlà même eſt pour les hommes ſans foi le plus grand de tous les maux.

Pourquoi craignons-nous tant la mort, & pourquoi nous y attendons-nous ſi peu ? Si j'ai de la religion, puis-je regarder la mort comme un mal, quand la ſeule voix de redonner à mon ame toute ſa ſplendeur eſt de la tirer pour toujours de ce tabernacle d'argile où elle étoit empriſonnée ? Non, un corps de foibleſſe & de peché, un corps qui ſera bientôt la nourriture des vers, ne doit pas contenir long-tems une ame immortelle. Je ſai que toute chair eſt effrayée du coup qui va la detruire, & il eſt de la nature de ſe derober au peril : mais il eſt inévitable ce peril : & je vois la faux toujours levée ſur ma tête. C'eſt donc une raiſon nouvelle de me préparer de longue main à une action unique qui décide de mon Eternité, & à rendre ſans répugnance ce que je ne ſaurois garder toujours.

Si l'on peſoit bien les peines & les plaiſirs, les agrémens de toute eſpece, & toutes les diſgraces de la vie, je doute qu'on y fut tant attaché. On trouve au

moins cent miſerables contre un homme heureux. Le bonheur de ce monde eſt une eſpece de loterie, tous les hommes, ſans exception, y mettent leurs deſirs, leur eſpoir, leur confiance, & très-peu de gens ont un billet noir. Une autre reflexion qui montre aſſez le vuide & le defaut du bonheur que nous cherchons, c'eſt que les gens que nous appellons les heureux du ſiecle, ſont preſque toujours ceux qui meritent moins de l'être. Je conviens qu'il eſt d'heureux & de dignes mortels, mais le nombre en eſt bien petit. Le plus grand bonheur joint au plus parfait mérite eſt un aſſemblage preſque miraculeux, & la jouiſſance la plus complette de tous les biens réunis paſſe comme un éclair ; il n'y a donc pas de quoi s'attacher tant à la vie.

Par l'analyſe d'un quart-d'heure, on peut faire celle des plus longs jours. Le nombre des jours peut flatter l'eſperance de l'homme, mais il ne fait pas vraiment ſon bonheur. Le paſſé ne revient point, l'avenir eſt incertain ; le quart-d'heure où je vis, eſt le ſeul qui m'appartienne. La préciſion de Boileau eſt inimitable.

Le moment où je parle eſt deja loin de moi.

On ne peut donc meſurer tout le bon-

heur de l'homme avec quelque juſteſſe, que ſur la meſure d'un ſeul jour,& qu'eſt-ce enfin que le plus beau de tous les jours ? Tel dévoroit au premier ſervice qui n'a pas vû l'entremets. Un autre meurt en paſſant ſon habit de nôces. Ces exemples ſont familiers. Quoique tous nos jours ſe ſuccedent, notre jouiſſance n'en eſt pas moins fixée à l'inſtant pendant lequel ſeul on peut dire vraiment que nous vivons : En verité, un ſi petit volume ne peut contenir que bien peu de choſes. Ne comptons pour rien la durée du bonheur : ſouvent même ſommes-nous trompez par l'eſperance qui eſt aſſurement le plus flatteur de tous nos biens. Il eſt decidé que l'eſpoir pique plus que la jouiſſance du bien deſiré, que la plûpart de nos biens & de nos maux ne ſont que de fantaiſie, & que ſouvent nous les confondons. Il eſt pourtant vrai que la vie n'eſt pas un mal, elle eſt même le principe de tous nos biens. L'homme eſt infiniment plus grand qu'une pierre, qu'un arbre, à plus forte raiſon heureux de n'être pas reſté dans le néant. Mais à cette ſuperiorité de l'homme ſur tout ce qui eſt créé, Dieu a joint des aſſujettiſſemens. Il a voulu que l'animal raiſonnable eût de la raiſon, & qu'il connût la vraie valeur des choſes ; il a voulu que ſa créature

ſût & pratiquât ce qu'elle doit à ſon Créateur : Enfin il a voulu que dès que l'homme commenceroit à vivre il apprît à mourir.

Je crois que l'agrément le plus réel de la vie eſt de pouvoir ſatisfaire à nos vrais beſoins, non pas à toutes nos extravagances & à des beſoins chimeriques qui ne ſont appellez tels que dans le Dictionnaire du ſot orgueil & de la molle volupté. Il faut être vêtu, c'eſt une penitence impoſée à toute la poſterité du premier homme : mais le pinchina eſt auſſi chaud que le velours, & la toile auſſi fraiche que l'argent glacé ; l'état & la condition ne ſervent que de maſque à l'Orgueil. Supprimons nos fantaiſies, refondons nos cœurs, & nous conviendrons que nous ne ſaurions mieux faire pour le tems & pour l'avenir que de regler notre conduite ſur nos devoirs, & notre dépenſe ſur notre fortune. Enfin, il faut manger tous les jours, & ſe chauffer l'hiver. Que ces deux beſoins deviennent des plaiſirs quand on les ſatisfait, ils n'en ſeront pas moins des preuves de l'infirmité humaine. Mais d'ailleurs, ôtez la cauſe, vous ôtez l'effet. Quand vous mourez, vous ne vous chauffez plus, vous ne mangez

plus, mais vous n'avez plus ni froid ni faim. Que perdez-vous donc en mourant ?

Quand j'ai propoſé le détail d'un ſeul jour pour porter un jugement plus ſain de toute la vie, je n'ai pas prétendu choiſir le jour le plus court & le plus ſombre de l'année ; prenons au contraire le plus long & le plus brillant. A cinquante ans nos beaux jours ſont paſſez, on jouit encore de quelques reſtes : mais on compte les heures, on choiſit les ſaiſons : En verité, tout ce qui décline, n'eſt pas beau. Au deſſous de vingt ans l'animal vit, mais la raiſon ne vit pas encore ; c'eſt donc entre ces deux âges qu'il faut choiſir le plus beau jour de notre vie, & le marquer par le plus flateur de tous les évenemens. Ce ſera, ſi vous voulez, une ſucceſſion importante, une faveur du Prince, une Charge honorable, ou un mariage avidement ſouhaité. Dans tous ces cas vous êtes forcé de convenir que votre plus grande ſatisfaction n'eſt pas dans la jouiſſance pour le quart-d'heure du bien qui vous arrive, mais dans l'eſpoir d'en jouir quelque tems ; & c'eſt pour cela que j'ai appellé l'eſpoir le plus flateur de nos biens.

Il eſt auſſi le plus ſéduiſant & le plus

trompeur. Si vous croyiez n'avoir qu'un jour à vivre, vous ne concluriez point ce mariage, vous ne vous mettriez point en Charge, & la plus grande ſucceſſion ne vous flatteroit gueres. Le bâton de Maréchal qu'on reçoit à l'agonie honore fort une famille, & rejouit peu l'agoniſant. Ces principes étant bien conſtans, j'ai droit de conclure que le plus précieux bien de l'homme qui perit eſt d'eſperer ce qui doit durer plus long-tems, & de l'homme immortel, ce qui doit durer toujours.

Or, ici les deux parties de l'homme, l'ame & le corps, ſont également intereſſées à eſperer l'Eternité. Cet eſpoir nous rend la mort moins effrayante, & il nous fait préferer la ſolide gloire à ce faſte enchanteur que le monde avec tous ſes atours étale à nos yeux. Attendons donc toujours la mort, préparons-nous-y dès l'enfance, craignons-la peu; mais craignons Dieu & l'aimons encore davantage. Voilà mon ſyſtême.

Il eſt fort aiſé à l'incrédule de nier l'Evangile, & toutes les prophéties qui l'ont précedé; il ne coûte rien de nier tout. Mais ſi je lui demande ce que l'Evangile contient de mauvais & de dangereux, & quelles preuves poſitives ou probables il a que ce n'eſt qu'une imagination, la

réponſe n'eſt plus ſi aiſée ; malgré ſon acharnement à ne pas croire, il ne pourra s'empêcher d'admirer un établiſſement ſi ancien & ſi ſage ; & ſon eſprit ébranlé ne tarderoit guere à ſe rendre, ſi ſon incredulité n'étoit pas l'ouvrage de ſes mœurs. S'il entre un peu de ſechereſſe dans ce que j'ai dit, c'eſt que pour convaincre l'incredule j'ai cru devoir preſſer le raiſonnement ſans m'attacher uniquement à la foi qui ſeule pouvoir y mettre de l'onction. Grand Dieu ! ramenez les hommes aux bonnes mœurs & à une conduite ſage, ils reprendront bientôt de la foi.

Une preuve tirée de la nature & de l'experience, que la raiſon n'a nulle part au trop d'attachement que nous avons pour la vie, c'eſt que l'homme de quarante ans eſt plûtôt reſigné à la mort que celui de quatre-vingt. Le dernier, revenu à l'enfance, pleure comme un enfant de quitter une vie très-onereuſe : le premier, au contraire, ſacrifie avec fermeté le plus grand nombre de jours que ſon âge lui promettoit & tous les agrémens qu'il en pouvoit attendre. Cette difference n'a rien d'étonnant ; le bon eſprit commence la réſignation, & l'eſperance l'acheve.

Que j'enviſage la mort des yeux de la

nature ou des yeux de la foi, je ne vois rien qui puiſſe juſtifier nos frayeurs. Par rapport à la nature, elle eſt le terme de nos peines, & en ce monde les peines paſſent les plaiſirs. Par rapport à la foi, elle eſt le terme de nos foibleſſes & de nos miſeres; & la vie la plus commode eſt le moyen le plus invincible du peché. Donc à tous égards il entre plus de lâcheté que de tendres ſentimens dans la crainte de la mort.

Je vous ai peint la vie par le plus beau de tous vos jours: ne vous dirois-je rien de tant d'évenemens qui la rendent importune? Le printems paſſe vite, & l'hiver dure long-tems. Si Dieu vous avoit donné la plus aimable & la plus raiſonnable femme du monde, &, ſi charmé de ſon mérite vous la perdiez à vingt ans, la vie vous paroîtroit-elle le plus grand de tous les biens? Je vous entens, les exemples d'un mariage ſi précieux ne ſont pas communs. Hé bien prenez-donc une femme qui vous épargne la dépenſe des larmes, vous en trouverez qui dans le même cas vous fourniroient plus d'un juſte ſujet de conſolation. Vous reſterez garçon, & vous vivrez à la Cour, c'eſt le centre de la politeſſe & la ſource des graces? Vous allez peut-être faire encore le

difficile, vous ne voulez point habiter des lieux où l'encens ne fume que ſur les autels de la diſſimulation & de la flatterie, & où l'on poſſede à fond l'art de ſupplanter ſon ami en l'embraſſant ; c'eſt donc Paris que vous choiſiſſez pour votre domicile ? point du tout encore ; c'eſt un tumulte affreux ; le laquais ſurdoré y eſt confondu avec le Marquis; on ne ſauroit y vivre commodément ſans une dépenſe exhorbitante, & l'on y eſt expoſé à cent mille périls. Bon, nous commençons à nous entendre. Vous voilà donc guéri du fracas du monde, & c'eſt par où je voulois commencer. Pourſuivons s'il vous plaît : je vous vois enfin retiré dans un coin de Province avec vos amis, vos voiſins & vos livres ; vous vous contenterez de votre patrimoine, & vous lirez ſouvent *mihi parva rura*. O que nous avançons ! Encore un mot, & vous jugerez ſainement de la vie.

Vous avez tué une perdrix à trois doigts de votre Fief ? Procés qui paſſera de vous aux vôtres. Le principal & l'acceſſoire, la forme & le fond, ce n'eſt jamais fait : vous mourez de chagrin, & l'on aſſigne votre heritier en repriſe d'inſtance. Votre argent eſt chez un Marchand ? il fait banqueroute. Vos re-

venus ſont des rentes conſtituées, rembourſement ou réduction. Vous n'avez que des fonds ? l'année devient ſterile & le Fermier inſolvable. Vous avez une Charge ? on vous taxe ou l'on vous ſupprime. Vous comptiez ſur un ami ? il vous abandonne, ou la mort vous l'enleve. Enfin tout cela vous rebute, vous vous guériſſez l'eſprit ſur tout ce qui paſſe, & vous vivez ſeul. Vous voilà donc détrompé du monde, vous craignez moins la mort, & vous ne ſongez qu'à l'attendre. Voilà préciſément tout ce que je voulois de vous.

Mais prenez garde à un petit inconvenient. Dans le renoncement que je vous prêche, n'allez pas prendre l'humeur atrabilaire pour la droite raiſon, & une Philoſophie bizarre pour la Religion Chrétienne. Ayez ſoin de ſanctifier votre ſolitude, & de mettre vos peines à profit. D'ailleurs on ne laiſſe pas que de trouver encore un peu de bon dans le monde. Il eſt quantité de femmes d'un mérite infini, & l'on trouve encore quelques hommes polis, vrais & judicieux. Quittez le monde en eſprit ; mais vivez avec le monde ſans prendre un caractere dur, hétéroclite & dédaigneux.

Un plaintif de profeſſion eſt un fort

ennuyeux perſonnage ; & un Philoſophe bouru eſt un fort vilain monſieur. Faites-vous-donc une conduite uniforme, douce, polie & chretienne, & que votre mépris pour les choſes de la vie ne ſoit pas le fruit de la ſeule raiſon. Vous pourriez en nourrir votre orgueil, au lieu de recueillir le fruit de la ſageſſe. Surtout ajoutez au détachement du monde une vigilance ſcrupuleuſe ſur vous-même. Vous ſavez votre Horace, on a beau fuir les hommes, on ſe retrouve toujours, *quis exul patriæ ſe quoque fugit* ?

Je vous ai conſeillé plus d'une fois l'acquittement de vos dettes, & le bon ordre dans vos affaires. La matiere que je traitois ne regardoit que la ſageſſe humaine : il n'étoit pas tems encore de vous faire ſentir combien ces précautions ſont néceſſaires pour pouvoir obtenir d'enhaut la grace de bien mourir. Mais nous voici vous & moi à cet inſtant critique, où il faut conter tout à la fois avec les hommes & avec Dieu. Enfin le tems eſt venu, la derniere heure approche. Helas ! rien n'eſt ſi commun aujourd'hui que la mort ſubite ; cette idée fait trembler. Mais j'aime à croire que notre derniere maladie nous conduira juſqu'au ſeptiéme jour, peut-être au treize, ſi vous voulez même juſqu'au vingt-un.

Tout

Tout le monde ne languit pas ſix mois au lit mortel, & encore combien en voit-on qui ſe font une habitude de languir ſans en penſer plus efficacement à leur fin derniere ? Ah, que ces derniers momens ſont chers ! Que l'emploi en eſt important ! De bonne foi eſt-il tems alors d'uſer le peu qui en reſte à griffonner avec des Notaires, à arranger des papiers, à faire une liſte de tous ceux à qui on doit, à arrêter des comptes avec le Fermier, l'Ouvrier & le Marchand ? combien de gens veulent s'expliquer avec le malade ! mais les valets ne penſent qu'à eux : une famille allarmée craint que des importuns n'avancent le dernier ſoupir : La fille veut être reſervé à partage : le fils veut être inſtruit de l'état des choſes. A tant d'inquietudes de toutes parts, à tant de mouvemens, le pauvre agoniſant qui commence à babutier ne répond que par des ſignes, & l'eſt obligé de ramaſſer les fragmens de ſa défaillance pour ſerrer la main de ſon Confeſſeur.

Concluez de-là qu'il eſt de déciſion pour votre ſalut d'arranger par avance toues vos affaires temporelles ; de n'y laiſſer ni embaras ni confuſion, de ne point recevoir ſans quittance ; de ne point emprunter ſans billet ; de compter

très-régulierement avec tout le monde, & de ne point laiſſer de matiere à procès. Je ne parle pas de doubles emplois à rectifier, de clauſes frauduleuſes à réparer, ni de reſtitutions à faire : ce détail eſt reſervé aux fripons par état ; ou à ces demi-honnêtes gens qui ſe font une ſageſſe du *bonus dolus*. Pour vous ſoyez tous les momens du jour infiniment circonſpect ſur les moindres choſes de la vie, pour n'être pas obligé de ſacrifier vos derniers momens aux autres ; mettez-vous en état de n'en faire uſage que pour vous.

L'idée de la mort doit être alors votre ſeule affaire ; le ſiécle va finir pour vous, ne vous occupez plus des affaires du ſiecle. Les plus grands objets ne paroiſſent que des bagatelles, & ſi vous avez été homme d'ordre, vous n'aurez plus de bagatelles à diſcuter : Ainſi, débaraſſé de tout ce qui auroit pû & dû vous diſtraire, vous ne ſerez point obligé de rendre trop tard juſtice à tout le monde ; vous ne ſongerez qu'à raſſurer l'ame inquiette & la nature effrayée par le ſouvenir des bontés du Sauveur. Jeſus-Chriſt, comme homme vous conſole encore, trois jours aprés il vous jugera comme Dieu : Et que pouvons nous lui demander de plus conſolant, que la

grace de pouvoir par la contrition la plus vive & par le plus tendre amour forcer ſon humanité ſainte à deſarmer ſa divinité.

Déja le galant homme & l'homme de mérite ſont morts en vous, vous n'en avez plus beſoin; ainſi la perte n'eſt pas grande. Il reſte donc à mourir de vous, & l'honnête homme & l'homme de bien. C'eſt dans ce moment déciſif que ces deux qualitez doivent ſe réunir & ſe confondre. Si la probité a produit la Religion, la Religion ſanctifiera la probité. Demandons cette grace au Médiateur, tâchons de la meriter par nos bonnes œuvres.

Si l'on reſſuſcitoit ſeulement pour dix ans, l'ambitieux ſeroit bien humble, l'avare ſoulageroit bien les pauvres, on ne perdroit gueres de bons procès, & les jeunes gens ſeroient ſages; mais la chair ne reſſuſcitera qu'à la fin des ſiecles. On n'a point éprouvé les ſuites de la mort, on ne les a point meditées; & comment apprendroit-on à mourir? on ne ſe donne pas la peine d'apprendre à vivre. N'approcherions-nous point de la conſommation des tems? il ſemble que la méchanceté & la débauche n'ont plus rien à imaginer.

O! vous qui pouvez par de bonnes

mœurs & par vos talens faire honneur à la religion & à la patrie, rappellez souvent à votre esprit les douces leçons d'une éducation chrétienne ; puisqu'enfin le monde veut se corrompre & vous corrompre avec lui, fendez la presse, retirez-vous à l'écart, & ne vous laissez point écraser. La politesse vaut mieux que la grossiereté, l'érudition mieux que l'ignorance. Un cœur pur, un esprit droit, & une conduite sage valent bien, même pour le tems, toutes les fanfaronades de l'impieté. L'Hôpital à trente ans, & à la mort l'impenitence finale, c'est tout ce qui reste du commerce des libertins.

Jeunes gens, pardonnez le moi, je vous ai blessez en plus d'un endroit ; mais je ne l'ai fait que par zele. Si par la grace de Dieu un petit dépit interieur produisoit en vous la reflexion, la reflexion le sentiment, & le sentiment l'amendement des mœurs, vous reviendrez à aimer & l'ouvrier & l'ouvrage. Prions tous les uns pour les autres, convertissons-nous ; c'est le seul moyen d'attendre la mort sans la craindre.

FIN.